TOME XII. N° 23 *PARIS, 157, Boul. Saint-Germain (6e)* 1er MARS 1923

la Revue universelle

JACQUES BAINVILLE, DIRECTEUR

La Brière [1]

En cette matinée de dimanche — la seconde depuis que le garde avait mis la main sur l'écrit — la Brière ferrait ses chevaux à glace et apprêtait ses carrioles. C'était un jour de grande gelée, de ciel clair et sonore qui portait d'une rive à l'autre la rumeur des villages.

Ce bourdonnement dura jusqu'à l'après-midi, où, par les voies du marais, se montrèrent dans l'étendue blanche des files de véhicules au trot, qui tous se dirigeaient vers Saint-Joachim.

La Brière présentait un aspect particulièrement morne et désert. L'œil n'y relevait pas un seul de ces petits points noirs qui, l'hiver, y vont et viennent par ces beaux dimanches, et sont autant de Briérons partis se donner le plaisir d'aller voir leurs oies sur les platières.

Personne aujourd'hui n'était sorti, la population de Saint-Joachim moins que toute autre. Tous les hommes, à Pendille, à Fédrun, étaient groupés sur les levées ; et ce n'était partout, sous les ormes, aux fines ramures dégouttelantes de gel, que figures de Briérons en palabre.

L'animation se manifestait surtout devant l'école, où

1) Voir *la Revue universelle* des 1er et 15 janvier, 1er et 15 février 1923.

Moyon dit Pousse-Cou, Fourré dit Commerce, Petit-Bras, Chédotal et d'autres, ne faisaient qu'entrer et sortir.

A l'intérieur, les scies grinçaient, les marteaux frappaient en même temps que le battant des grosses cloches qui sonnaient la fin de la grand'messe ; et toute la foule des robes noires se portait jusque-là ; chaque femme avait quelque chose à dire, et toutes écarquillaient leurs yeux devant telle volige de trois mètres cinquante pénétrant dans le local sur l'épaule de Tant-Pouce, grand constructeur de chalands.

On voyait celui-ci, celle-là, tout le monde, jusqu'à Jacques, l'idiot des Berches, debout à l'écart, plongé dans la contemplation de cette prestigieuse porte du temple de l'esprit. Théotiste elle-même n'avait pu se défendre de l'entraînement de cette grande curiosité, et se tenait là, derrière, dans son châle noir, blanchement coiffée. Julie aussi avait reculé le pot pour venir faire la badaude, et même se donnait beaucoup de mal à retenir Cendron, qui, possesseur de trois moineaux empiégés le matin dans le crottin gelé de la route, voulait à toute force les porter à Aoustin pour son faucon.

— Je te dis que tu n'iras pas... Aoustin a autre chose à faire aujourd'hui qu'à s'occuper de toi...

L'après-midi, ce fut bien un autre branle-bas. Jamais il ne s'était vu dans Saint-Joachim tant de charrettes ni tant de chevaux. De toute cette cavalerie, des colonnes de vapeur s'élevaient jusque par-dessus les chaumes, et c'était chose curieuse de voir partout aux environs les oies jeter leurs cris à ce fumet de nouveauté. Tout du long des chaussées, se pressait, arrivant, le flux de marée des petits chapeaux noirs, et c'étaient les potiers d'Osca, les tailleurs de manches de Camérun, les tresseurs de ruches de Sainte-Reine, les charpentiers en blins de Saint-André, les marchands de perches de Crossac, les vanniers de Mayun.

Quant à ces derniers, il y en avait plus d'un de Fédrun et de Pendille qui riaient en les voyant, rapport à ce qu'en tête de leur cortège s'avançait Jaquin, remarquable au tatouage bariolé de sa figure, dont son surnom de Bouquet pouvait légitimement prendre avantage. Le beau tambour-major qu'il faisait là ! Son nez tranchait du bleu, son œil s'habillait de vert, sans préjudice de toutes les autres marbrures, au hasard des plans, tirant sur le jaune d'or ou sur le roux foncé des vieux miels de pot. Visiblement, ce n'était

point la curiosité qui l'amenait. Et tous s'amusaient fort de son air de crânerie sous de si belles couleurs, et de la mine de provocation qui les rendait plus parfaites encore. Mais comme une garde de solides gaillards semblait s'attacher à ses flancs, tous animés de l'esprit bien connu d'entr'aide qui règne à Mayun, les gars lui laissèrent porter sa bannière sans essayer de la relever...

La foule s'entassa dans les diverses salles de l'école, dont les portes avaient été tirées, afin que ceux-là qui ne pourraient voir eussent du moins les moyens d'entendre.

Les syndics occupaient l'estrade qui leur avait été construite ; au milieu d'eux, leur président, le maire de Fédrun, coiffé de sa toque de lapin, et bénignement appuyé sur son bâton de marbre noir.

A l'extérieur, les fenêtres laissées ouvertes se garnirent d'hommes qui n'avaient pu trouver de places, et se juchaient sur des tréteaux et des échelles, de même qu'une dernière catégorie se composait des gens pour lesquels il n'y avait même pas de fenêtres, et qui, massés sur la levée, se disposaient à deviner tout, sans rien voir et sans rien entendre...

C'était là, à l'insu des intéressés, une véritable réunion des généraux des paroisses, cemme elles avaient lieu sous l'ancien régime, dont la dernière en 1786, au sujet de la récolte des fourrages et des litières.

Lorsque le maire se leva pour parler, l'assemblée se fit très attentive. Il dit que dans une circonstance aussi exceptionnelle, il avait cru convenable d'organiser le rassemblement de tous les riverains de la Brière, s'excusant de n'avoir pas à sa disposition un local assez grand et d'être obligé de laisser tant de monde sur le chemin.

Puis, passant à l'objet de son discours, il refit l'historique de la question, montra comment les Briérons, après des siècles incalculables de possession incontestée de leur sol, se voyaient menacés d'expropriation, non par une personnalité seulement, ni par deux, ni par trois, mais par la société tout entière, de qui le mauvais génie de cupidité était comme une espèce d'Antechrist déployant ses ailes noires sur le monde...

— Et maintenant, dit-il, en s'appuyant sur sa canne qui brillait comme s'il l'eût trempée avant de venir dans toute cette eau de Brière, maintenant que j'ai fait revivre à vos yeux les événements que vous n'ignorez pas, je vais vous

apprendre le fait nouveau dont j'ai récemment eu connaissance, et qui vient rendre encore plus critique la situation de notre vieille propriété.

Je commencerai par vous rappeler que ce droit de possession dont nous nous réclamons d'après les titres n'existait pour chaque commune que proportionnellement au nombre de ses habitants... Vous savez aussi que parmi les dix-sept communes propriétaires, il en est une qui, il y a cinquante ans, n'était qu'un petit village aussi misérable que les nôtres, et qui est devenue une grande ville de quarante mille âmes... Or, mes amis, la grande ville se fonderait sur cette clause pour réclamer à son profit le droit de disposer elle-même des destinées de la Brière. Ses prétentions n'iraient à rien moins qu'à faire d'elle l'objet d'un troc avantageux... Les hommes d'argent venus de bien loin flairer ici le magot, qui, auprès de celui-ci, auprès de celui-là, faisaient des tentatives dans le but de s'acquérir des droits à une exploitation en règle de notre marais, se heurtaient, malgré tout, aux difficultés juridiques de l'appropriation. Mais la grande ville leur a tendu la perche, si je puis dire ; le loup a trouvé sa louve !

Eh ! bien, je le proclame, et par-dessus vos têtes, je m'adresse à tous ceux-là qui pensent qu'il n'y a pas de scrupules à avoir avec des gens comme nous, et qu'il n'y a qu'à s'installer chez eux comme on le fait en pays nègre, nos droits subsistent absolument intacts. En effet, quels sont ceux d'entre nous qui n'ont pas eu l'occasion d'apprendre, d'eux-mêmes ou par ouï-dire, qu'en toute possession indivise, les droits d'un seul sont suffisants pour faire la balance avec les droits de tous les autres. C'est bien le cas, je pense, car si nous ne sommes pas quarante mille, nous sommes bien quinze ou seize mille... On ne peut donc rien contre nous. Faisons comme nos ancêtres, au temps des vicomtes de Donges et des barons de Ranrouët, les poings sur les hanches, mes amis, et le chapeau jusqu'aux yeux !.. Mais volonté, il faut bien l'avouer, n'est point cinquième et dernier point de raison ! Il nous faut, il nous fallait aussi les moyens légaux, la preuve irréfutable et palpable de ces droits...

La canne de marbre ponctua énergiquement, d'un coup sur le plancher, la fin de cette phrase.

L'assistance était pendue aux lèvres de l'orateur. Pas une tête ne remuait. Un chien ayant bâillé avec bruit,

une tape vigoureuse le renfourna sous les pieds. Une pareille immobilité ne s'était vue qu'une fois pendant une mission, lors d'un certain sermon sur la mort, dont toutes les têtes s'étaient trouvées tournées pendant plus de huit jours.

— Or, justement, mes amis, continua le vieux maire, qui à la vérité avait préparé sa harangue avec le curé de Saint-Joachim, ces précieuses preuves, nous les possédons. Nous sommes depuis quelques jours en possession, pour me servir d'une comparaison, du fameux anneau d'or de la châtelaine de Blanche Couronne, cet anneau qui, selon les récits, doit servir de talisman à l'homme qui le découvrira... Cet anneau, si je puis dire, le voici, ajouta-t-il, en promenant aux regards hypnotisés de la salle un vieux papier jauni et déchiré, l'attestation légalisée des titres inaliénables accordés par le duc François II de Bretagne et confirmée par le roi Louis XVI aux pauvres riverains de la Brière... Je dis aux pauvres riverains, et non à d'autres... Pendant quatorze mois, ces papiers ont été l'objet de recherches obstinées, et l'homme zélé qui les cherchait est celui qui les a trouvés. Je tiens ici à prononcer publiquement son nom : c'est Aoustin, de Fédrun, dit Lucifer, garde...

Toutes les têtes se penchèrent pour apercevoir Aoustin.

Il était assis de profil, le dos contre le mur, en contre-bas de l'estrade ; non sans quelque chose de changé dans son habituel, qui tenait peut-être à son vêtement noir, une tenue qu'il n'avait point mise depuis la communion de sa fille, et que pour la circonstance on avait envoyé chercher par Cendron chez l'Aoustine ; il avait l'air, sous l'éloge du maire, aussi impassible et indifférent qu'un marguillier à ce qui se chante pendant les vêpres.

Alors M. Moyon donna lecture du document, en articulant les termes ainsi qu'au *Credo*. Et quand ce fut fini, les mains n'applaudirent point, qui sont manières apprises dans les villes, mais toutes les poitrines se dilatèrent, et tous les corps se balancèrent comme des roseaux.

Puis, il se fit un silence.

— Chut, écoutez !

A sa place, tout au milieu des rangs, M. Brataché venait de se lever, dans sa longue blouse bleue bien connue, à agrafes de métal. C'était l'épicier, l'homme de poids et de ressources du pays, le fameux créancier de tant de débiteurs, qui devait son opulence au tour de main de son père,

lequel, ayant reçu de la duchesse de Berry une grosse somme pour soulever la région, s'en était servi à acheter un fonds de commerce.

Avant de parler, il promena son regard sur ses voisins, tracassa un instant la griffe de tigre enchâssée à sa chaîne de montre, puis d'une voix parfaitement assurée :

— Messieurs les syndics, dit-il, excusez-moi de prendre la parole... Je ne suis pas tout à fait Briéron, dans ce sens que mon père n'était natif que d'un petit pays de l'autre côté de la Loire ; mais je n'en suis pas moins né à Saint-Joachim, et je compte bien y passer le reste de mes jours... Je puis donc dire, si vous le permettez, que mes intérêts ne sont pas tout à fait différents des vôtres... Si vous comprenez bien cela, je n'éprouverai aucune peine à venir vous dire le fond de ma pensée... Votre souci est de soustraire les marais de Brière à la mainmise de l'extérieur. C'est bien compréhensible en effet, c'est même tout ce qu'il y a de plus légitime... à un certain point de vue. Je dis à un certain point de vue, car êtes-vous bien certains, messieurs les syndics, en vous engageant dans cette voie, de travailler réellement au meilleur intérêt général?... Je me demande parfois, en y réfléchissant, si un plus sûr moyen de faire descendre la richesse dans le pays ne serait pas, précisément, d'accueillir ces projets d'exploitation qui répondent aux nécessités des temps, et, en y associant votre travail, vous assurer un bien-être que les pauvres riverains de la Brière, pour parler comme M. le Maire, n'ont pas assez connu jusqu'ici?..

Messieurs les syndics, la Brière est bien vieille, tous les ans on la voit se perdre un peu plus... l'eau où elle s'ensevelit représente de plus en plus un aliment bien maigre... Les projets d'exploitation et de desséchement au contraire, dont il est question...

Mais là, M. Brataché s'arrêta court. Tout aux alentours de sa personne se produisait ce qu'il avait prévu : les grognements de plus de trois cents Briérons. Conformément à la ligne de conduite qu'il s'était tracée en prévision de ce probable accueil, il se rassit, les deux mains posées sur le pommeau de sa haute canne, de l'air d'un homme qui, sans le moindre regret, se range à l'avis général.

Le maire se trouva même soulagé de l'obligation de lui répondre, par l'interruption du petit père Martin Ruel

qui s'était levé tout aussitôt, en promenant sur l'assistance son œil unique, tout chatoyant de bonne humeur, et qui disait :

— Messieurs les syndics, ceux qui ne sont point sourds vous ont sûrement entendus... et tout le monde, pour le sûr, vous fait ses remerciements... Mais, quant à moi, ma curiosité n'est point satisfaite jusqu'au bout... Je suis bien vieux, et il y a une chose que je serais content de savoir avant de mourir : vous ne nous avez point dit où les lettres ont été trouvées?...

La question était sans doute embarrassante, car le maire, avant de répondre, tourna la tête vers Aoustin, qui n'eut même point mine de faire cas de la chose, et resta là, les bras croisés, aussi peu troublé qu'il l'eût été d'une mouche venue se poser sur le nez d'un des syndics.

— Père Martin Ruel, prononça alors le maire, je voudrais bien vous donner satisfaction. Mais, ce que vous demandez là, je ne le sais point moi-même. Tout ce que je puis vous dire, poursuivit le maire en s'adressant à tout le monde, c'est que ces personnes-là ne sont point riches. Aussi avions-nous pensé — il se tourna vers ses assesseurs — à faire une collecte à leur bénéfice. Je me suis entendu avec la cure : le tronc de l'église restera toute la soirée affecté à cette offrande. Avis à ceux d'entre vous...

Mais la parole lui fut coupée par un bruit qui s'éleva dans le fond, où il se passait quelque chose, car les hommes se levaient pour voir — on riait — et quelques jeunes gens même lançaient des plaisanteries.

— C'est Estelle qui pleure, dit une voix.

Personne jusqu'ici n'avait pris garde à la présence de la vieille femme, qui s'était glissée dans la foule, et s'y tenait là cachée comme l'anguille sous le cresson.

— Ceux d'entre vous, reprit le maire, quand le silence fut rétabli, qui seront disposés à laisser leur obole n'auront qu'à la déposer dans le tronc des pauvres... Maintenant, mes amis, ces papiers si précieux n'ont que faire de rester en notre privé ; la place du grain n'est pas au grenier, mais au moulin. Dès ce soir, dès tout de suite, il faut que quelqu'un s'en charge et les porte à la ville, où il les remettra en mains propres à l'avocat de notre cause...

Ces paroles étaient à peine prononcées, qu'Aoustin montait sur l'estrade.

— Voilà, je suis l'homme, dit-il, aussi droit qu'un jonc

de haute levée, quitte d'avoir jamais courbé sa grume sous la quille d'un chaland.

Alors le maire, tout en lui répondant que cet honneur lui revenait en effet, s'approcha, la main levée, avec les lettres, comme s'il s'apprêtait à lui attacher une croix.

Quant à l'assistance, elle béait. La vue d'Aoustin recevant cette investiture, sa mine acrêtée, cet air qu'il tenait de naissance d'en connaître du long et du large en toutes choses, balayait des esprits toute ombre d'inquiétude à venir et chacun, avec la vision de sa noire cabane et de son champ de tourbe, se sentait en le voyant là, debout, une foi parfaite en la paix assurée de ses jours.

Il avait glissé le pli contre sa peau, sous sa chemise, où c'était décidément sa place naturelle ; puis, sa vareuse rajustée, face à tout le monde, il se mit à agiter son bâton : « Maintenant que je suis prêt, qu'on me laisse passer... »

— Le bonhomme est vieux, dit quelqu'un à la sortie, mais il y a tout de même un sacré Pierrot dedans !

Une foule bruyante lui fit escorte, car de ce même pas, il partait pour la ville.

Par ce temps de glace, il lui était plus court de se rendre à pied. Au départ de Fédrun, il prenait par la chaussée de la Rochette, à venir par le pont de Mignan, jusqu'à Rozé ; de là par les prairies, le long de l'étier jusqu'à Trignac ; enfin les marais de Trignac, par les détours qu'il connaissait. Pour la nuit, il serait rendu ; il passerait la journée du lendemain chez les hommes de la loi ; puis, dans la soirée, il repartirait de retour. C'était du moins ce qu'il expliquait à ceux qui, marchant à ses côtés, l'interrogeaient.

Il y avait là derrière lui plus de huit cents têtes de tourbeurs, et si la musique manquait, comme disait le père Martin Ruel, en tenait lieu le tambour des galoches, qui sur la chaussée gelée battait et sonnait la générale.

Les hommes, le verbe haut, discutaient de l'affaire. Suivaient les coiffes, les robes noires, des jeunes filles par bandes, chantant, des jeunes gens brandissant des roseaux arrachés à la rive.

Sur les ailes de ce tumulte fusaient les cris d'hirondelle des enfants qui se culbutaient à l'écorche-cul sur la glace, se lançaient à plein train de pataugе, tandis que de-ci, delà, tout parmi, couraient les grands chiens tachetés aux yeux vairons, la gueule chaude et excitée.

Tout ce monde, Aoustin en tête, déferla sur le bras de la route en surplomb qui relie Saint-Joachim à l'île de Fédrun ; puis, par les entre-deux de cours, les passages parmi les mulons, les sentiers dans les réserves, parvint à se masser, à la grande frayeur des canards, le long de la chalandière, au chef de l'île, point de départ du messager.

Aoustin avait traversé le bras d'eau. Il s'en allait maintenant le long de l'autre berge, sa haute silhouette se dressant sur les fonds du vaste espace.

Une clameur jaillit de toutes les poitrines. La foule agita ses mains. On lui souhaitait bonne brume, on lui criait de ne pas aller s'amarrer dans l'étier du Haut-Paimbœuf, de ramasser toutes les oies qu'il rencontrerait. Et lui de répliquer, riant d'eux :

— Il n'y a qu'à bercer le bateau, toutes les sangsues accourent !

Et plus loin :

— Vous êtes tous là, tas de faillis gars, comme les juifs sur le bord du Jourdain !

Et tout prit fin dans un grand rire, à la vue de quelques chiens emportés par leur ardeur jusque sur l'autre rive, et qui se sauvaient la queue basse sous une avalanche de mottes gelées...

La foule se dissipa, remonta vers le bourg, et peu à peu, à la pointe de l'île, il ne resta plus que les vieux habitués des levées, de ceux-là qui passent leur vie sous les ormes, à fumer leur pipe, pendant des soirées entières.

Cette fin de jour était froide mais belle ; on entendait le cri doux des courbejeaux ; des bancs de brume s'élevaient le long des curées, tandis que dans le ciel mourant passait le frisselis des volées du soir.

Les vieux étaient plongés dans la contemplation de leur Brière, où rien ne bougeait, où, dans le grand ciel rose, tout baissait vers le crépuscule, suivaient du regard, sans se parler, un petit point noir qui s'éloignait dans le sud, qui cheminait du côté de Rozé, qui peu à peu disparaissait...

*
* *

« C'est Aoustin, de Fédrun, dit Lucifer, garde »... Cet éloge d'Aoustin n'avait pas été sans émouvoir en Théotiste une sourde vague d'orgueil...

Elle était venue moins par curiosité que dans l'espoir de rencontrer sous une forme ou sous une autre, dans ce flot de pèlerins, quelque chose du bien-aimé. Mais quand lui-même, contre son attente, lui-même en personne, lui était apparu à la tête de son cortège, elle n'avait su où se mettre, où se cacher ! Ces meurtrissures lui avaient fait l'effet d'un écriteau la nommant elle-même devant tout le monde. Elle eût voulu s'évanouir sous terre ! Quel devait être l'ulcère de son cœur, pour qu'il s'en vînt se montrer de la sorte, et encore avec cet air si fier de vouloir se battre !...

Profondément troublée elle demeura là pourtant, entendit la harangue, resta jusqu'à la sortie de son père, dont l'aspect la fit reculer, et instinctivement sur elle ramener son châle. Sans qu'elle sût comment, ce surnom de Lucifer, ce sobriquet qui jusqu'ici ne lui avait rien dit dans son sens effacé, venait de prendre tout à coup son extension réelle de géhenne et de ténèbres ; toute la réprobation, toute la crainte qui s'éveillent à l'évocation du prince des méchants se condensaient dans son cœur à la vue de ce visage noir, desséché, où brillait en ce moment une si perçante lumière !

Mais ce fut bien autre chose lorsqu'elle reconnut derrière lui, tout près de lui, le visage de Jaquin. Jaquin ramait des bras pour ne pas se laisser séparer de son ennemi. Il se cousait à lui, tout en le perçant de son regard, d'un regard affreux, de haine noire qui contribuait à le défigurer : elle en éprouva un malaise inexprimable... Mais quand elle vit son amant s'engager dans le cortège du voyageur, et d'un air fauve, le serrer aux talons dans cette espèce de marche d'honneur qu'on lui faisait, elle en fut rejetée en arrière par la commotion de quelque anomalie monstrueuse, et, effarée, confondue, ne pouvant ni demeurer ni suivre, remonta chez elle en se sauvant...

Sa mère, la seule personne valide de Fédrun qui ne se fût point dérangée pour la fête, était occupée, quand elle rentra, à écraser une pâtée pour son chien.

— Tiens, mon loup... mange, mon loup...

Elle l'avait ramassé petit, un matin, sur la marche de l'église, le lendemain d'un passage de bohémiens ; et de tout cette bête la consolait, de son homme, de son fils, de sa fille, la consolait de tous les épanchements dont elle accusait

le manque pendant les trente ans de sa vie conjugale, la consolait jusque de sa vocation manquée...

— Ah ! mon loup, mon loup ! quand je cause par ma fenêtre, il se met debout près de moi, les pattes sur le rebord et comprend tout ce que je dis !

Théotiste s'était arrêtée sur le pas de la porte. Une poussée de cris humains lui arrivait du lointain ; c'était la clameur dont les Briérons saluaient le départ de son père, et ce tumulte lui fit l'effet, dans l'état de frémissement de ses nerfs, de ces hurlements dont les hommes ont le propre quand ils s'acharnent contre une bête...

De toute la soirée elle ne put se calmer de son agitation. Toujours elle revoyait ce regard effrayant de Jaquin, auquel s'associait le profil édenté de la mère Quatrofunre, qu'elle avait rencontrée parmi la foule. De la nuit elle ne put dormir...

La journée du lendemain ne lui fut pas meilleure. Assise à sa fenêtre, elle n'avait aucun goût à l'ouvrage. Sans cesse elle s'interrompait pour comprimer son front moite. Certaines paroles du jeune homme, la dernière fois, lui revenaient avec un sens nouveau ; et elle était de plus en plus gagnée par son trouble...

Il était cinq heures, la lumière commençait à décroître, quand elle se leva brusquement, tant que son ouvrage et ses ciseaux en churent à terre. Elle les ramasssa en désordre, et comme une folle traversa la pièce, où elle faillit renverser sa mère, qui, lui demandant ce qu'elle avait, resta seule sans réponse au pied de l'escalier.

On entendit là-haut un bruit de souliers jetés sur le plancher.

Théotiste s'était chaussée rapidement, avait pris son châle, noué un fichu.

— Ne m'interrogez pas, cria-t-elle à la bonne femme qui l'attendait au bas des marches, laissez-moi passer !

— Si tu sors, mets ta coiffe... c'est dimanche !

— Laissez-moi !

Et, refermant la porte : « Je vais chez Célestine Mahé. »

Les bras croisés dans son châle, marchant aussi vite qu'elle pouvait, elle n'allait pas chez Célestine Mahé. Elle sortait de Fédrun, elle traversait Saint-Joachim, s'engageait sur la chaussée du marais, sur ce lacet de route sans fin, où la poussait son cœur, qui ne consultait ni l'heure ni les brumes du couchant, qui la poussait, auquel elle faisait

obéissance, comme au jour où il l'avait transportée dans les taillis de la Bretêche. La volonté qui éclatait en elle à la suite de ces deux journées d'affolantes visions, lui montrait pour but d'atteindre Jaquin le soir même, où qu'il fût. Et elle allait, sur cette longue route au milieu des lagunes, sans un passant, sans rien qui vive, toute seule sous le vol noir et le croassement des corbeaux...

Elle marcha longtemps...

Quand elle arriva, le ciel était rouge derrière les chaumes. Des marmots par cinquantaines grouillaient dans les ruelles, croquant les dernières pommes volées au cellier. Au vu de cette figure qu'ils ne connaissaient pas, ils s'arrêtaient et chuchotaient.

C'était le moment où les troupeaux vont boire. De grandes jeunes filles, d'un pas bercé, les sabots claquant sur leurs talons, les menaient d'une baguette de bourdaine, envoyaient une pierre au chien, faisaient entendre un joli rire, et, voyant Théotiste arriver, se retournaient avec insistance.

Le placis où habitaient les Jaquin était encombré du bétail réuni pour l'abreuvoir. Les vaches, au-dessus de l'eau tremblante, laissaient s'égoutter leur lampée, puis se retirant, d'un recul brusque, s'en allaient une à une, dans la nuit brune des ruelles.

Théotiste marchait le long du mur. Son cœur se rompait dans sa poitrine...

A une porte légèrement entr'ouverte, elle frappa, et une voix dit : « Entrez. »

Elle ne vit d'abord qu'un miroitement de lunettes, puis sous les lunettes une barbe grise ; puis enfin un petit vieil homme tout brun qui, sur son genou, écorçait ses gaules de vannier, assis dans le nuage blanc de ses résidus.

— Pardon, demanda-t-elle, d'une voix qui s'étouffait, c'est bien ici qu'habite Jaquin?

Le vieux, gêné par le contre-jour, pencha sa tête, car la voix non plus que la silhouette ne lui étaient connues. Puis, sans lui avoir fait réponse, par deux ou trois coups, il eut l'air de reprendre son raclage, tout en glissant de côté par-dessus ses besicles un regard qui semblait prendre conseil de quelqu'un ; et Théotiste s'aperçut qu'il y avait là assise une vieille femme, parmi des sacs et des pannerées de pommes de terre...

— Est-ce que Jaquin est ici? demanda-t-elle encore sans lâcher le loquet qu'elle tracassait, dans sa fièvre.

Mais ce fut le vieux qui l'interrogea :

— Vous êtes peut-être de Fédrun? dit-il, avec un miroitement de lunettes si sévèrement braqué que Théotiste en ressentit dans son dos comme une lame de froid.

— En ce cas, résolut alors le vannier, en se replongeant dans ses bourdaines, si c'est Jaquin que vous cherchez, c'est moi Jaquin...

En toute autre circonstance, elle se serait retirée, honteuse et mortifiée.

— C'est Jaquin... votre neveu... que je demande... votre neveu..., répéta-t-elle, en haussant la voix pour tâcher de dominer les beuglements des troupeaux..., si vous saviez ce que je lui veux, vous vous empresseriez... Je viens lui rendre un grand service peut-être... une voix me pousse et me commande de le trouver... s'il est ici, je veux le voir... ou bien ne me cachez pas où il est !

Elle ne parlait pas comme parle une personne dans son ordinaire, et les lunettes miroitèrent cette fois avec perplexité.

— Un grand service ! fit le vieux avec étonnement, en la regardant du coup par-dessus ses verres... eh bien, si vous dites la vérité, il n'est pas ici... et puisque vous êtes de Fédrun, on peut bien vous déclarer, sans vouloir vous faire injure, que c'est justement depuis qu'il vous connaît qu'il ne tient plus la maison... voilà... Je ne puis pas vous renseigner... je ne sais ni où il est... ni quand il rentrera...

Et comme la bonne femme à côté de lui toussait affreusement, l'oncle lui dit d'une voix douce : « Tu devrais tout de même boire sur les herbes, Georgina... »

Théotiste se retrouva dehors, désemparée, hagarde. Aucune impression ne subsistait en elle de la façon dont lui avait parlé le vieil homme. Son âme demandait seulement Jaquin...

Elle s'égara dans les ruelles, où le soir tombait, insouciante des grands yeux de femme qui brillaient sur elle en passant...

Sous le grand chêne, des jeunes filles dansaient. C'était des adolescentes ; elles dansaient pour se réchauffer, et leurs rires se mêlaient à leurs chants. Théotiste leur demanda si elles avaient vu Jaquin.

— Ils ont été tantôt casser la glace, répondit l'une d'elles, c'est peut-être qu'il s'est rendu ce soir à Langate pour pêcher...

— Ou bien, dit une seconde, il est peut-être à Osca, chez le marchand de perches, où il va souvent, ou au Cabeno, chez Buffetrille..... on ne sait pas !

Il n'était pas impossible que Jaquin fût en train de pêcher à la chaussée de Langate, et Théotiste, ranimée par cette espérance, prit le chemin de servitude qu'on lui indiqua.

Dans cette partie du pays, le marais s'entremêle à la terre, les prairies alternent avec les lagunes.

Théotiste dévala par le chérau, courant, franchissant les mares, et arriva dans des varennes basses où ses souliers commencèrent à s'enfoncer.

Il y avait là un petit isthme de vase durcie, puis la platière. Des blocs de glace gisaient en effet, rejetés sur la rive. Elle s'arrêta, essoufflée, écouta mais nul bruit ne se faisait entendre. La Brière avait déjà commencé sa nuit. L'eau dormait dans le brouillard, semée de petits nuages d'or entre les touffes noires des joncs.

La chaussée de Langate se trouvait tout près. Sur la couline bruissaient les bouillées de saules. Alors, elle s'avança jusqu'au bord près des roseaux, et se penchant, de façon à mettre sa bouche en avant de la ligne d'eau, jeta de toutes ses forces un appel qui se répercuta au large : « Jaquin !... Jaquin !... »

Mais tout ce qu'elle entendit fut, plus loin derrière elle, une voix cassée, le tayautement d'un vieil homme qui se glissait d'un talus à têtards, et poussait le long d'obscurs bas-fonds empourprés son invisible troupeau de moutons...

Elle s'avança plus avant, relança son cri ; mais il ne lui fut pas répondu davantage. On n'entendait que la plainte au loin de la grive des rivières...

Elle revint sur ses pas, en chancelant dans les trous. A l'horizon de l'ouest s'effaçait la dernière clarté ; la vraie nuit se faisait, mais ce n'était pas de la nuit qu'elle avait peur !..

Personne dans le village. Elle retourna à la maison des Jaquin. Un enfant vint lui ouvrir. L'oncle, assis à la même place, écorçait à la chandelle. En revoyant Théotiste, il eut un air gravement surpris, remua sur son nez ses besicles, et d'un ton reprochant, même inquiet, comme si les raisons

de cette absence de Jaquin ne lui paraissaient plus aussi claires que tout à l'heure, lui répondit que son neveu n'était pas rentré. Ce fut tout ce qu'elle en eut. L'enfant referma la porte, et elle se retrouva de nouveau sur la route...

Elle n'hésita pas. Comme elle tenait des jeunes filles qu'il pouvait être à Osca, elle se rendit à Osca, avec l'espoir de le rencontrer sur le chemin ; mais elle ne le rencontra pas. Et à Osca, chez le marchand de perches, elle ne le trouva pas. Elle ne s'apercevait pas de la nuit. Elle n'avait qu'une seule idée, une terrible idée, qui l'entraînait de force par la main... Cette idée l'amena jusqu'au Cabeno, chez Buffetrille, où les gens, sur le point de se coucher, la considérèrent avec stupéfaction.

Alors elle marcha devant elle.

Elle n'était plus qu'une pauvre chair tremblante, poussée du vague instinct de son retour à l'île et à la maison. Au plus près elle s'engagea et suivit le bord du marais, par des chéraux de raccourci que son enfance avait connus : le chemin de la butte au Bonhomme, qui s'en va sur les Vieux-Saulx, puis par la Butte au Guerrier jusqu'à la Pimbrogère.

Dans le lointain, une petite lumière allumée en Fédrun lui servait d'étoile du Nord, et le serpent brillant d'une couline la guidait tant bien que mal dans l'étendue noire...

« Jaquin, Jaquin, où es-tu? » car l'appeler elle n'osait, au milieu de cette immensité, de ces ténèbres sans formes, où les étoiles étaient presque la seule chose visible, où l'on ne distinguait plus que les grandes parties de la tourbe et des eaux.

Elle allait le long des roseaux, le plus vite qu'elle pouvait, mais non au milieu de ces buttes hachées, comme elle l'aurait fait sur la route. A chaque instant le pied lui manquait, ou elle se prenait dans sa jupe ; elle chutait dans ces remises, d'anciens sillons de tourbage, ou bien crevant la glace, elle enfonçait dans la vase en attrapant les joncs... Mais qu'était-ce que tout cela auprès de l'inquiétude qui brûlait dans son âme !

— Jaquin... que fais-tu... que ne m'as-tu attendue !

Elle marchait toujours, coûte que coûte. Souvent elle avait grand'peine à retirer ses pieds. Elle était si troublée qu'elle n'avait plus trop conscience du chemin qu'elle suivait.

La petite lumière s'était éteinte. Les grandes ténèbres l'environnaient. Elle ne savait où elle était rendue. Elle cherchait la butte au Valet, elle ne reconnaissait plus rien.

« Oh ! pourquoi ai-je eu cette idée... pourquoi m'a-t-il fallu venir vers lui ! »

Les trous de tourbage se faisaient de plus en plus nombreux, rendant sa marche affreusement pénible. Elle se traînait de fatigue. Le souffle lui manquait, et elle dut s'arrêter enfin, prise d'épuisement, en proie à l'émotion, au froid, à la peur, car elle était perdue...

« Et si ce n'était qu'à cause de cela ! se dit-elle, en se pressant les flancs... Est-ce que cette chose-là ne trouble pas souvent l'esprit des pauvres femmes ! »

« O mon Dieu, secourez-moi », supplia-t-elle, en levant son visage vers les étoiles glacées.

La lune émergeait de cette désolation, roulait son char de feu sur l'abîme noir de la terre.

Une piarde au loin scintilla sous une coulée d'incandescence, mais les terrains n'en furent rendus que plus trompeurs ; et elle frémissait à tous les bruits qui se faisaient entendre sous cette clarté qui réveillait le marais de son premier sommeil : les mille murmures de l'oiseau dans sa gîtée, de la glace qui se craquelle, du roseau qui se berce sensible à cette caresse éblouissante.

Un héron jeta son cri franc ; des canards sauvages passèrent à la frôler. Chaque chose la faisait tressaillir. Elle reprit sa marche, elle ne savait où elle allait, mais ne se demandait plus quand elle arriverait : elle butait, errait, se fourvoyait, abusée par cette perfide lune, qui l'arrêtait sur de vaines ombres pour l'attirer dans des fondrières. Un grand froid lui remontait de l'eau glaciale de ses pieds. Elle était à bout de courage, à bout de forces.

A la distance d'un coup de feu, elle entrevit la masse d'un mulon que le Briéron n'avait pas emporté, et se traîna jusque-là, pensant s'y ménager un abri dans les mottes. Mais cette forme l'avait trompée, ce n'était pas un amas de tourbe ; elle s'approcha : c'était le dolmen de la vieille Estelle...

Elle chercha la porte, frappa, appela, frappa plus fort, dans la mortelle crainte que la femme, qui ne répondait pas, ne fût pas chez elle. Enfin deux ou trois rais s'allumèrent dans le planchis ; le portillon s'ouvrit, et une lan-

terne éclaira le vieux visage explorant les ténèbres...

— Estelle, c'est moi... je suis perdue... je n'en puis plus... laisse-moi m'abriter chez toi !...

Estelle leva sa lanterne, qui se mit à trembler dans sa main.

— Entre... entre, dit-elle enfin, en repoussant de son dos le portillon afin qu'il fût ouvert au grand large, et reculant à l'intérieur, les yeux agrandis, fixés sur l'apparition de nuit de cette figure de jeunesse.

— Entre !... je t'attendais... je t'attends toujours... Entre !

Une douce tiédeur se faisait sentir dans la cabane. Théotiste se laissa choir sur le petit trépied de bois, dans le coin de l'âtre, appuya sa tête sur le dur bâti et ferma les yeux.

— Entre... répétait la vieille, d'une voix tremblante, tandis qu'à genoux devant son foyer, elle ranimait la braise avec son souffle.

— Oh ! comme tes pieds me font peine ! ils ont ramassé toute la boue des croulières... jusqu'à ton châle qui en est souillé !... Tes doigts sont des glaçons, disait-elle en posant avec une douceur craintive sa main sur celles de la jeune fille,... et tes joues sont si pâles !

Théotiste, la tête appuyée, semblait dormir. Cependant des frissons convulsifs l'agitaient ; et la vieille femme ne cessait de la contempler. Elle avait mis du café sur le feu, et le lui donna à boire quand il fut chaud.

— Tu es venue pendant mon sommeil... tu es venue comme un rêve ! murmurait-elle, en lui effleurant le bras d'une longue caresse.

Puis un nom, presque imperceptiblement, sortit de ses lèvres : « Angeline... »

— Je ne suis pas Angeline...

— Tu n'es pas Angeline?... Est-ce que tu sais qui tu es !... oui... regarde-moi ainsi... avec tes grands yeux perdus. Je n'ai pas peur... Je t'aime...

Ce langage étrange ne surprenait pas Théotiste ; elle l'écoutait à peine. Sa pensée n'était occupée que de son affreuse nuit, et de son tourment, qui maintenant, sous cet abri, reprenait tout entier possession de son âme.

— Tu as donc froid encore?... pourquoi trembles-tu toujours, chuchotait la vieille, agenouillée près d'elle, et tendrement rapprochée du visage que la jeune fille tenait caché dans ses mains.

Et comme Théotiste restait sans lui répondre, elle se releva lentement, mystérieuse, et se rendit dans le fond du réduit vers un amoncellement de friperies sous lequel elle chercha. Un cadenas crissa, et la vieille bientôt se retournait tendant devant elle une nappe de lumière, un éblouissement de firmament, un tissu de lune et d'étoiles, des ondes d'argent d'une inexprimable mollesse...

— Tu ne le diras à personne !... jamais... jamais... couvre-toi de cette relique... Tu ne veux pas?... pourquoi as-tu l'air si surprise?... C'était son manteau quand elle sortait du bal... le jour où elle est morte, il m'a été renvoyé par lui pieusement... et j'ai dû signer pour l'avoir...

La jeune fille se laissa donc envelopper ; elle était très belle ainsi, dans la soyeuse étoffe bordée de plume de cygne, et le visage de la vieille à genoux près d'elle rayonnait. « Angeline, Angeline, » murmurait-elle, plus que jamais éprise de son illusion...

— C'est chaud, dit Théotiste avec un sourire.

Et longtemps elles demeurèrent là toutes deux, pendant que la femme, dans un inintelligible marmottement, laissait parler les obscures pensées de son cœur...

— Tu veux partir? demanda-t-elle tout à coup, comme Théotiste se levait et où veux tu donc aller, fille de l'homme ! La Brière n'est pas meilleure que tout à l'heure... viens... viens voir à la porte...

La pleine nuit sur de confus silences, les scintillements lointains de quelques piardes glacées, le lent voyage de la haute lune, moins brillante en son éther que Théotiste à l'entrée de cette cabane...

— Tu ne pourras partir avant que ces deux grandes étoiles n'aient disparu. Alors seulement, le matin sera proche... rentrons.

Mais un bruit sourd, détonation ou claquement, partit au loin. Théotiste s'empara du poignet de sa compagne et le serra de toutes ses forces.

— As-tu entendu, Estelle?

— Malheur !... oui, c'est le grand fouet du Saulnier.

— Ce n'est pas le fouet du Saulnier... non !... non !...

— Je te dis que c'est le fouet du Saulnier.

Elles écoutèrent.

— Oh ! j'ai bien entendu ! gémit Théotiste...

— Rentrons... je vais attacher ma porte... Le Saulnier

y cassera son couteau... je vois l'attacher d'un double dreux quatre fois tourné comme aux cornes de ma bique.

Elle poussait devant elle la jeune fille : « Comme tu trembles !... Tu n'en peux plus... Viens-t'en ici... couche-toi... c'est ma paillasse...

Théotiste, sans résistance cette fois, se laissa tomber sur la rude couche durcie, faite de paille de maïs et de genévriers ; et ses yeux grands ouverts se fixèrent en haut...

— Dors... ne pense pas à ce qui est en toi... Je te réveillerai quand les hérons chanteront...

Et doucement, avec des gestes maternels, Estelle étendit le grand manteau blanc sur la jeune fille.

* * *

Le jour était levé, quand une rumeur se répandit dans les quartiers du Chat-Fourré et de l'Étage. Personne ne pouvait dire ce qui était arrivé ; mais toutes les têtes se montraient dehors, les questions se croisaient de maison à maison ; on n'entendait rien, on ne voyait rien, on se demandait seulement : « Qu'est-ce qu'il y a? »

Plusieurs femmes se saisissaient déjà de la trompe d'alarme ; des essaims d'enfants s'envolaient pour aller voir, quand, au tournant du chemin de ceinture, dans la brouée se dessina un groupe compact qui s'avançait lentement, à un pas de cadence.

— Qu'est-ce qu'ils portent? demandait-on... Comme ils marchent drôlement !

— On dirait un catafalque...

— Ils rapportent quelqu'un, cria une Briéronne, qui se tenait en vedette à la lucarne de son grenier.

De nouvelles figures surgirent, plusieurs femmes, en levant les bras, préfèrent disparaître dans leur maison : « Qui est-ce?... qui est-ce? »

Le cortège approchait, la chose arrivait : c'était une civière sur les épaules de Petit-Bras et de Chat-Greni, de Montauciel, de Brecun et de Colas-Chaland du bourg ; on reconnaissait la forme d'un corps, sous une bâche. Cette bâche était fleurie de givre. Les quatre hommes, la figure grave, leur coiffure à la main pour la commodité, évitaient de secouer le fardeau, accordés à leurs pas de gros clous

qui martelaient la terre comme à un service d'enterrement ; tandis que, galopant, tricotant, de toutes leurs jambes, les petits garçons soufflaient : « Il est mort... il est mort ! » et que la vérité enfin se répandait de toutes parts : « C'est Aoustin ! il a été tué cette nuit... »

Un moment, devant la maison des Aoustin, les porteurs hésitèrent ; ils ne savaient s'ils devaient le déposer là. Comme ils s'arrêtaient, de l'intérieur du logis partit un cri déchirant, que tout le monde, car la foule suivait, reconnut bien pour n'être pas de l'Aoustine. Mais une voix commanda : « Chez lui », et ils repartirent en avant.

Alors au fond de son impasse apparut, dans la confiante fumée matinale qui se dégageait d'un tas de litière, la petite maison, sous la prairie poudrée de gel de son chaume, avec sa porte de vieux chêne éclaté, comme triplement fermée sur le sommeil de son habitant. Elle était bien loin de paraître avoir conscience du malheur qui la frappait. Un canard et ses cannes déambulaient devant le seuil, dans l'attente de le voir s'ouvrir...

— La clef, demanda l'un des hommes, en secouant la porte, pendant que les autres fouillaient sous la bâche, dans les poches.

Aoustin fut étendu sur son lit. Il avait encore un râle.

La chambre se remplit de monde. Les femmes, une à une, s'approchaient en silence, de tout près, sous l'ombre épaisse des rideaux, se retiraient, faisaient place aux suivantes, après avoir vu la figure, les yeux fermés, et deux terribles creux où s'avalaient des joues de cendre, souillées de sang... On entendait encore dans la gorge comme un râle.

Des volutes de fumée emplirent la pièce, d'un brasier de mottes apporté par Julie en toute hâte, à plein bord d'une pelle à main ; et en un clin d'œil, le feu fut rallumé, confié à Marie, qui sanglotait dans ses nattes...

L'Aoustine, accourue, s'était jetée au pied du lit, tête basse, à genoux, priait, récitait le *Notre Père*, le *Je vous salue, Marie*, le *Je crois en Dieu*, le *Je me confesse à Dieu;* et son regard avec frayeur se coulait vers cette chambre toute imprégnée des habitudes mystérieuses du vieil époux. Parfois, au milieu de son oraison, les mouvements de Julien, qui faisait chauffer de l'eau, ou revenait vers le moribond, lui faisait risquer un coup dœil ; mais aussitôt, craintivement, sa jalousie se repliait.

— C'est son sang qui est glacé !.. Lève-toi, Nathalie vite, nous allons le frotter toutes les deux...

— Frotte les jambes... frotte... le plus dur que tu pourras, commandait Julie, en entreprenant elle-même la poitrine à l'aide d'un énorme tampon de grosse laine.

L'une et l'autre y allaient de toute leur haleine ; le lit craquait sous leur effort, mais plus elles frottaient, plus le râle s'éteignait dans la gorge du blessé.

« Il va passer, on ne l'entend plus ! »

Des femmes entraient, sortaient. La Chédotale apportait un paquet de couvertures ; dans un groupe chuchotait la Capable, qui forte de son flair de vipère, faisait remarquer à la Cadivoise que la fille n'était pas là présente. Elle disait vrai : Théotiste, en voyant passer la civière — elle venait de rentrer elle-même de son terrible voyage — s'était évanouie. Elle était en train de reprendre ses sens sur le lit où l'Aoustine l'avait laissée.

— Frotte, répétait Julie, ne t'arrête pas...

Le médecin arriva dans l'après-midi, un peu plus tôt qu'on ne prévoyait. Il était accompagné de M. Moyon, qui, le visage attristé, lui expliquait comment le blessé, parti la veille pour la ville, porteur d'une mission à lui confiée par le syndicat, avait été atteint d'un coup de fusil comme il s'en revenait la nuit suivante, et relevé à l'aube par des pêcheurs du côté du canal de desséchement.

— C'était un homme de confiance...

Il insistait là-dessus, il y revenait sans cesse.

— Qu'est-ce que c'est que tout ce monde ! s'écria le médecin, rude petit bonhomme au toupet noir, intelligent et rapide dans ses gestes, qui connaissait *ad onguem* l'animal dont il tirait sa pâture ; et à l'exception de Julie, où du premier coup d'œil il avait reconnu la débrouillarde et la dévouée, il poussait tout le reste dehors, y compris l'Aoustine, qui dut exciper de sa qualité d'épouse.

— Ah ! bon, bien, si vous êtes la femme, c'est différent... Mais c'est toujours la même chose, on y voit dans leurs maisons comme dans la cave du diable. Allumez-moi une lampe... approchez... vous n'avez donc que cette bougie-là !

Il souleva les paupières, ausculta le cœur.

— Congestion, dit-il, mais cela va mieux... vous lui avez frotté les membres ! Bon... c'était ce qu'il fallait faire...

— Pourtant, monsieur le médecin, déclara timidement Julie, en tenant sa main en écran sur la lumière pour ménager les yeux du blessé, à mesure que nous frottions, moins on l'entendait respirer?

— C'est justement qu'il respirait mieux, ma bonne femme... allez, c'est bien simple, vous lui avez sauvé la vie!.. Courez-moi me chercher de la graine de moutarde, et des sangsues,.. ce n'est pas ce qui manque ici... Et vous, dit-il à Nathalie, faites-moi en deux temps bouillir de l'eau.

Mais Julie y avait déjà pensé.

— Fichtre!

Ce n'était plus une main, mais un informe paquet de sang coagulé : trois déchirures profondes, trois trous béants, d'une pourpre sombre, s'ouvraient dans les chairs de la paume gonflé et tuméfiée ; tous les os, tous les nerfs broyés. Un exsangue lambeau de peau pendait, que le médecin examina aven attention.

— Qu'est-ce que c'est que cette marque bleue... serait-ce la poudre?

— C'est peut-être son roseau, larmoya l'Aoustine.

— Quel roseau?

— Il y avait là un tatouage, expliqua M. Moyon.

Le médecin lava tout cela, lava aussi le visage, appliqua la moutarde sur les pieds et les jambes, mit les sangsues aux oreilles.

— Une décharge de chevrotines... accident de chasse, peut-être? Mais ça m'étonne, disait-il au maire, près de la cheminée où il se chauffait les pieds l'un après l'autre, en attendant l'effet de ses applications. Aussi bien n'en sont-ils pas dans ce pays-ci à leur coup d'essai... Avez-vous des données?

— Aucune, déclara le vieil homme, d'un air consterné, j'ai fait un commencement d'enquête, impossible de rien savoir! Songez, docteur, que j'ignore jusqu'au nom des porteurs qui l'ont ramené chez lui! Tout cela s'est éclipsé, personne n'a rien vu! Que voulez-vous, c'est comme cela! Le notaire, quand il vient au bourg donner ses consultations, est obligé de choisir la maison la plus cachée, avec tout un jeu de portes, sans quoi personne ne viendrait, de peur d'être vu... Jamais ils n'entreront chez le pharmacien avant la nuit tombée... et si un malheur arrive, comme aujourd'hui, allez, allez chercher les témoins!

— Oh, je les connais !... Mais qu'est-ce qu'il y a, dans cette cage ! Un faucon?... Il a l'air affamé, cet oiseau ! Et coupant au plafond un bout de couenne fumée, il le jeta entre les barreaux.

— Je les connais !... du reste, le caractère dépend des régions... ils sont loin de se ressembler tous. Je les ai pas mal étudiés, j'ai mon avis là-dessus... Les Briérons du centre, ceux des îles, là où nous sommes, doivent descendre selon moi, de ces pillards saxons qui, en prenant pied dans les îles de Brière, refoulèrent sur la grande rive des populations plus ou moins issues des traînards de l'armée de César. Remarquez, monsieur le maire, la figure osseuse, à fortes mâchoires, à pommettes saillantes, au petit œil aigu des gens de par ici, chez cet homme couché là par exemple ; et voyez d'autre part les larges grands yeux, le teint olivâtre, le pur ovale italiote des gens de Mayun, pour ne citer que ceux-là... voyez les potiers d'Osca qui, sans le savoir, vous font encore la lampe romaine...

Pendant que le médecin exposait ainsi ses vues à M. Moyon qui l'écoutait en opinant, les réactifs agissaient. Peu à peu, sous les rideaux, renaissait une trouble, une indécise lumière, tremblant fantôme de vie à la recherche de sa mémoire. Aoustin se réveillait. Mais il était là-bas toujours, sous le grand ciel de la nuit glaciale, couché, abattu de violence dans le lit des roseaux. Tous ses membres étaient rongés aux vermines de la vase... Sa femme, l'Aoustine, était présente !.. elle le regardait... elle ne lui venait pas en aide... C'était une mâtine !... mais il en savait les raisons... vu qu'il avait sur lui une couverture enroulée quarante fois pour empêcher son âme de s'envoler !... Du côté de sa cheminée aussi des hommes parlaient... de quel droit étaient-ils là?.. N'allaient-ils pas découvrir sa fosse, la mesurer, la sonder?.. Ils étaient venus exprès... ils allaient lui dresser un procès... est-ce qu'il n'y avait pas là justement, dans ce trou, un tronc de mortas à moitié dégagé... un mortas qu'il n'avait pas eu le temps de mettre dehors?... Il faisait des efforts surhumains pour tâcher de les arracher de là. Mais plus il se donnait de mal, moins il réussissait !... « Tu ne peux les appeler... puisqu'ils n'ont point de noms !... tire à toi ! tire, tire... Ils ne veulent pas venir !... oh ! il ne faut pas qu'ils voient !... qu'ils voient le trou de la fosse... ni le mortas, je te dis... il y a bien sûr un moyen ! »

Et il luttait ; il était en nage. Toute l'eau du bénitier lui coulait sur le front... Enfin !... la vérité lui apparut... elle lui apparut comme une sainte Vierge, toute blanche, une vérité éblouissante, dont le rayon pénétrait jusqu'à son âme... son âme était heureuse, elle volait, elle était brume légère... enfin ils allaient venir !...

— En tout cas, celui-ci est un rude homme, déclara le médecin, en entendant un gémissement partir du lit, et s'approchant aussitôt.

— Allons ! nous allons mieux?... voyons un peu... et il fit avancer la lumière.

Un regard comme celui d'un oiseau luisait en effet au fond de l'alcôve. La bouche remuait sur elle-même.

— Soif?... vous avez soif?... Plus tard, pas maintenant.

Mais la bouche continua à mâchonner des sons.

— Qu'est-ce qu'il demande?... une fleur?

— De la fleur de terre, c'est de l'eau, expliqua le maire.

— Tout à l'heure, vous boirez avant de partir... on va vous emmener à l'hôpital... la voiture va venir vous prendre, en attendant, restez tranquille, vous avez la fièvre.

Aoustin battit l'oreiller avec sa tête, et recommença à gémir.

Julie, au pied du lit, éclairait, relâchée dans une grande expression de tristesse maintenant que sa plus forte occupation était passée. Quant à l'Aoustine, elle n'osait pas venir plus près, et restait reculée dans la partie d'ombre, là où Aoustin ne pouvait la voir.

— Mon pauvre Aoustin, dit le maire à son tour, en se penchant sur le blessé, comment as-tu reçu ce coup de fusil?

A cette question, Aoustin fixa son regard au-dessus de lui, dans les rideaux, et un amer, un cruel sourire flotta sur ses lèvres.

Cet étrange rictus n'échappa pas à Julie qui, instinctivement, modifia la position de sa rousine de façon à l'éclairer mieux.

Mais l'expression changea, les sourcils se rejoignirent en un froncement velu, le regard parut s'éclairer d'un souvenir ; on vit qu'il voulait parler.

— Les lettres !... parvint-il à dire enfin.

— Les lettres?... oui, tu as porté les lettres, mais il ne s'agit pas de cela... Comment as-tu été blessé? Voilà ce que nous voudrions savoir?

Mais Aoustin fronça les sourcils encore plus durement. On l'irritait.

— Les lettres, dit-il encore... je les ai...

— Comment, sursauta le maire, toujours penché sur le lit, tu ne les as pas portées là-bas !

— Monsieur Philippe... a regardé... il a dit... le notaire a vu aussi... il voulait... les garder... J'ai pensé... faut plutôt... copiez-les... quand les écrivains ont eu fini... j'ai pris les papiers... je les ai... sous ma chemise...

Mais voyant que le maire fouillait en vain sur sa poitrine, il trouva encore la force de secouer la tête.

— Dans mon dos...

Le médecin vint au secours de M. Moyon. Les deux hommes soulevèrent le blessé qui respirait tout à fait mal. A la lueur de la rousine au-dessus de leur tête, l'un le soutint sous les bras, tandis que l'autre opérait et finissait non sans peine par retirer les lettres de cet endroit difficile.

— Il n'a pas voulu les laisser là-bas, il a bien fait.

Aoustin remis sur oreiller respira, et sa figure eut une singulière expression de tendresse, en se tournant vers ces papiers qui n'avaient plus rien à craindre dans les mains du premier syndic...

Mais le maire se faisait un devoir moral, une obligation de son état de tâcher d'éclaircir le mystère de l'événement.

— Voyons, Aoustin, recommençait-il... tu as reçu un coup de fusil... n'est-ce qu'un accident?... que s'est-il passé?

Mais il eut beau répéter, varier ses questions, Aoustin ne voulait pas répondre. Pas un muscle de sa face ne bougeait plus. Il avait refermé ses yeux, et il ne les rouvrit qu'au moment où les hommes chargés de le venir prendre le soulevèrent sur son matelas pour le transporter jusqu'à la carriole.

A mi-chemin, il fit signe seulement qu'il voulait qu'on fermât sa porte. Le maire s'acquitta de cet office et vint lui glisser sa clef sous sa couverture.

Devant les maisons, au coin des ruelles, au pied des paillets, les gens s'étaient groupés, en silence. Tout le long du chemin de ceinture, des visages attendaient.

Aoustin, enveloppé du mieux que le put Julie, aidée de Nathalie, fut installé sous la bâche. Le vieux M. Moyon lui

dit au revoir ; et la carriole s'en alla au pas, entre les ormes de la rive, tout doucement pour éviter les cahots...

Elle passa par les Mortères, le Chat-Fourré, le Pintré, et plus d'un groupe se forma à la sortie de l'île, pour la suivre des yeux, sur la route à travers le marais.

Puis il y eut un silence sur Fédrun.

Mal bénis soient à jamais les gens de l'espèce de Réduire-le-Fort qui, le jour de la Toussaint, s'en vont piétiner la tombe de leur ennemi !

Aoustin n'était qu'une tige d'orgueil, si l'on voulait ; un homme qui avait toujours l'air de tenir sous ses pieds ce qui périt !... N'importe : cette alarme de mort le venait saisir juste au tournant de ses jours où la reconnaissance se découvrait le visage et lui préparait ses honnêtetés. Car ce n'était point le tout d'avoir rapporté les lettres, fallait-il encore que sa chandelle ait su les trouver en cet endroit mystérieux qui n'avait point de nom !...

C'était décidément un homme de naturel utile, et l'une des meilleures têtes de Brière... La mort, en le prenant, prendrait plus de quatre intelligences au pays !

Et il n'y eut pas qu'à Fédrun qu'il eut son oraison ; à Pandille, à Mazin, dans toutes les îles. Là, partout, ce fut la stupeur ; d'autant plus qu'il était en ces lieux déjà fait mort et enterré !... De même qu'aux villages plus lointains, les villages paysans, lesquels aussi, tout en accusant le malheur, n'étaient pas fâchés d'ajouter que ceux de là-bas n'en faisaient jamais d'autres... puisqu'il n'était jusqu'aux arbres de leurs rives qui ne parussent toujours entre eux méditer quelque mauvais coup !...

Mais ici, là, sur les causes et le fond du procès, tout le monde se taisait. Tous les soupçons faisaient bouche muette, chacun gardait son idée pour soi. Conseil de prudence. Le jour où se présente la maréchaussée, personne n'ayant jamais rien dit, personne ne sait rien, et le gendarme, en roulant des yeux, reste le pied en l'air. Si l'enquête demande qu'on la conduise en chaland, personne n'est prêt, personne ne peut, personne n'est là. Ou si par malheur tu t'en laisses imposer par l'autorité, le lendemain ton bateau est mis en pièces ; et cela n'encourage guère !

Un grand silence, une grande ignorance, une grande discrétion, une grande stupidité s'étendirent donc sur tout le pays.

Il n'y eut qu'à Mayun que les choses se passèrent quelque peu autrement.

Un jour et une nuit après cet événement, au matin, douze vanniers qui s'étaient assortis pour leur vigueur se réunirent sur le Placis à l'abreuvoir et eurent là un long conciliabule. Puis l'un de ces jeunes gens qui portait le surnom de Martin-d'Or, quittant ses compagnons, se dirigea vers la maison habitée par Jaquin.

Jaquin venait justement de se lever, et le jeune homme lui fit savoir le pourquoi de sa visite.

Le vieux Prosper, un roulier de longue étape, qui avait coutume, quand il passait par Mayun, d'y faire la débridée, ayant eu la veille l'imprudence de ne pas remiser sa charrette en lieu sûr, des mauvais plaisants s'en étaient allés, la poussant, la faire rouler au fond de la cuve, — on appelait la cuve un petit étang très profond qui se trouvait à l'entrée du village.

Il fallait être en nombre pour la tirer de ce trou ; et lui Martin-d'Or s'en venait chercher Bouquet afin de donner la main aux autres qui étaient déjà rassemblés.

Jaquin dépêcha l'enroulement de sa ceinture, passa sa veste, et suivit son camarade.

— Voilà un nœud qui va nous gêner, déclara, à l'arrivée des deux hommes, un grand Mayunais, nommé Hervé-Taillis en inspectant la grande corde qu'il tenait dans ses mains, passe-moi ton couteau, Martin-d'Or.

Mais, Martin-d'Or, en tapant sur ses poches, répondit qu'il ne l'avait pas sur lui.

— Alors, passe-moi le tien, Jaquin.

Jaquin avait le sien et le tendit au grand Hervé qui, sans en tirer service, sans même l'ouvrir, sans même le regarder, s'empressa de le faire disparaître.

Ce fut fait comme cela, en un tour de main, sans explication, et Jaquin en fut tout ébahi.

— Qu'est-ce qu'il y a?... qu'est-ce que vous me voulez? demanda-t-il.

Car le cercle s'était soudé autour de sa personne, et il ne pouvait ni avancer, ni reculer.

Tous ces jeunes gens étaient ceux-là mêmes qui lui avaient prêté protection le jour de l'assemblée de Saint-Joachim.

— Bouquet ! fit alors entendre Hervé-Taillis, qui était

là comme le chef. Tu as du sang sur les mains !... C'est toi qui as tiré sur le père de celle que tu as été chercher là-bas... Tais-toi !... Il n'y a pas de crime d'impuni... et parce que nous ne te vendrons pas, nous ne voulons pas que le sang de ta victime retombe du ciel sur le village innocent... et la Justice va se faire... par nous !

— Ce n'est pas vrai... ce n'est pas moi !... rugit Jaquin.

— On a toutes les preuves... on t'a vu rentrer le matin... ton fusil, tu as eu soin de le laisser sous la paille de ton chaland... Tu as troublé la paix du village ; tu es à nous... Tu vas courber la tête.

Ce qu'il ne disait pas, c'était l'ardent désir de leur fonds commun, de faire payer au transfuge qui s'en était allé pleurer les bonnes grâces d'une fille de leurs pires adversaires, le dégoût et la colère qu'ils en ressentaient depuis trop longtemps ; et ce sentiment ne comptait pas pour une petite part dans l'empressement de leur justice...

— Ce n'est pas vrai !

— A la cuve, puisqu'il nie !...

Bouquet banda en arrière son torse musculeux, mais une poussée formidable le contraignit, et il fut entraîné à l'exécution.

— A la cuve !... à la cuve !

— Nies-tu encore que ce soit toi le meurtrier? lui jeta une dernière fois Hervé, au bord de l'eau profonde.

Jaquin ne niait plus. Il râlait et roulait des yeux de terreur.

— Emmenez-le !

Et il fut emmené, comme une charrette en effet que remorquent des hommes, traîné, poussé par la rue du village, sous les yeux d'une population massée aux portes des chaumières. L'endroit était marqué là-bas. Des jeunes filles s'y tenaient devant des seaux fumants. Parmi elles se trouvaient la blonde Nanette, qui avait été la fiancée de Jaquin autre fois.

Il y avait là une voûte. Une voûte est un passage pour les eaux de rebut du village, entre le chemin et les maisons, grossièrement maçonné au-dessus du fossé d'écoulement, où rien à vrai dire ne s'écoule jamais.

Sur un signe d'Hervé-Taillis, les jeunes filles versèrent dans ce cloaque leur seau d'eau chaude, qui eut pour effet de fondre ce qu'il y avait de glace, tandis qu'un râteau de

fenaison achevait de ramollir les duretés, et d'amalgamer les substances.

Jaquin, dans les bras qui le tenaient, ressemblait à un cheval enfargé dans les courroies d'un travail.

— Si tu résistes !...

Il ne résista pas. Sous le poids de dix hommes, il fut plié, basculé en longueur et dans ce couloir d'immondices introduit comme une cartouche.

Comme les pieds mettaient du temps à disparaître, le grand Hervé, empoignant les neuf queues de la corde, en abattit quelques coups qui n'eurent pas besoin d'être répétés.

Sous la voûte on entendit un clapotement et puis ce fut le silence. De tout côté on avait rompu le travail ; chacun arrivait de son chez-soi, les hommes, les femmes, les aïeules. Il y avait foule sur la route, comme lorsqu'un accident vient de se produire. On regardait en silence, avec gravité, sans étonnement, car depuis la veille tout le monde avait reçu l'annonce de cette cérémonie. Les femmes avec leurs marmots, les hommes en fumant leur pipe. On n'excitait pas, on ne désavouait pas. On laissait s'exécuter une sentence qui n'était point vengeance, mais dont l'ordre émanait de l'âme qu'ils se sentaient en commun. Ce que les gars faisaient là était justice. Or la justice est comme le jour, comme la nuit ; elle s'accomplit comme les saisons ; elle descend du plus profond des cieux pour assainir la conscience des hommes ; et celle-ci assainissait la conscience du village. On se contentait de repousser les chiens.

Cependant les gens s'écartèrent et chacun put voir s'approcher un vieillard. C'était le petit oncle. Il avait le visage bouleversé. On venait de lui rapporter l'événement, et il était accouru aussitôt...

Il regarda longtemps, au premier rang, en tirant sur sa barbe. Ses lèvres remuaient, son regard douloureux, suppliant, se portait de l'un à l'autre des exécuteurs. Mais qu'auraient pu faire ses paroles !... Ses épaules s'affaissèrent sous le poids de son chagrin. il baissa la tête et sans avoir rien dit de plus haut que sa honte, s'en retourna à son travail, en se traînant sur sa mauvaise jambe...

Les autres aussi remontèrent à leur besogne, abandonnant le condamné aux soins de ses pasteurs, qui avaient décidé de le garder là jusqu'au soir, et se relayaient par groupes

de six. Les jeunes filles, entre deux tâches de ménage, s'en venaient aussi par bandes, par brochettes, au milieu des galants, laisser tomber leur grain de sel sur la blessure qui cuisait là-dessous. Sur le rebord d'une fenêtre était aligné de quoi se verser des rasades à la santé de l'enfoui. Quelqu'un de non prévenu passait-il, demandant : « Que faites-vous donc là, les gars? » si l'homme était de Brière, ils répondaient : « Nous avons enterré sous la voûte Jaquin Bouquet, le meurtrier du garde »; mais quand deux ou trois fois, des étrangers se montrèrent, comme une roulotte de baladins qui passa sur le midi, ils se reculaient et affectaient de jouer aux sous. Car s'ils entendaient se payer d'un dommage, le secret du coupable était aussi le leur ; et toutes les enquêtes de justice les trouveraient aussi ignorants que des agneaux...

C'était la froide journée où le Mayunais, sans se soucier du dehors, double le brasier de ses mottes, et avec passion pousse son petit métier. L'événement du matin n'avait pas eu pour effet de modifier les habitudes, et jusqu'au soir tous les seuils restèrent clos. Mais dès que le soleil, derrière les chaumes, commença de devenir un peu rouge, toutes les portes s'ouvrirent une à une, et livrèrent passage au vannier, à ses fils et ses petits-fils, à la mère-grand accotée sur sa canne, à la veuve avec ses huit marmots, au vieux gars solitaire, et à cent autres de toute façon, de ceux-là qui n'avaient point de galette à retirer du four, ou de malade à faire boire.

Ils arrivaient ponctuels à ce qu'on leur avait dit, que la délivrance de l'homme aurait lieu avant l'heure de l'abreuvoir des bêtes.

Hervé-Taillis, quand tout le monde fut là, s'approchant, cria à Jaquin que son châtiment était purgé, et qu'il pouvait sortir si bon lui semblait.

Chacun attendit alors le tableau qui allait s'offrir. Tout œuvre de justice que ce fût, ce spectacle venait distraire le fond de l'âme intime de ce qu'il y a d'un peu toujours pareil dans la suite des jours. L'instant était solennel. Tous les yeux guettaient à la sortie l'apparition du nez du blaireau ; quelques-uns éprouvant quelque anxiété du silence de mort qui se prolongeait sous la voûte, d'autres un certain plaisir, selon que la nature les avait faits.

Quand tout à coup le clapotement espéré se fit entendre.

Aussitôt toutes les cordes de l'âme furent tendues vers ce bruit qui n'était pas continu. Cela barbotait, cela s'arrêtait, cela reprenait ; et chacun savait qu'il n'y avait pas entre ce corps en train de ramper et la maçonnerie plus d'espace que d'à peine un centimètre, de sorte qu'à chaque mouvement, le front devait s'écorcher aux graviers de ciment ou tout le bas de la figure plonger dans le bourbier.

Enfin la tête parut, elle était nue, et noire, visqueuse, réduite en dimensions comme à la grosseur des deux poings.

Les épaules suivirent, puis le corps, et l'homme se mit debout avec effort, lentement. Des pieds à la tête, il luisait. Ses habits, emboués de souillures verdâtres, dégouttelants de fange croupie, collaient à ses flancs. Vers cette foule qui le contemplait sans rien dire il coulait des yeux d'égarement. On voyait que soit à droite, soit à gauche, il aurait voulu trouver un passage, mais la foule barrait la route. La vue de tout ce monde lui faisait rentrer le front sous terre ; il reculait pas à pas, avec une sourde plainte. Soudain, il pivota, fit un tour tout rond et détala.

Il se sauvait du village. Dans une course éperdue, il gagna les abords du marais, sauta dans un chaland, et se mit à fuir, à fuir, à pousser devant lui, en Brière...

Un coup de perche n'attendait pas l'autre. Haletant, il s'enfonçait au plus épais du grand noir, où le soleil se couchait, dans une pourpre parmi des plumes de feu, parmi du sang, parmi des sérénités...

Il s'éloigna aussi longtemps que le porta son souffle, et ce fut à la butte aux Pierres qu'il finit par accoster.

C'était, à cette heure, une plage de solitude.

Il s'y traîna d'un pas épuisé, d'un grimpement ramolli de crapaud blessé qui rampe à son salut ; pendant que de grands oiseaux, s'enlevant, rasaient de leur vol les terrains obscurs, et avant de se poser plus loin, rayaient de leur coup d'aile la bande de soir livide qui s'éteignait au loin, à l'horizon de la mer.

Il claquait des dents, tremblait de tous ses membres et défaillait.

Le quignon de miche qu'on lui avait passé le tantôt avait trempé dans la boue ; il n'avait pu le manger. Il était affamé. Il cherchait là partout quelque vache qu'il pût traire, bien que la dernière bête, il le savait, eût été retirée

depuis des semaines. Les odeurs du cloaque attachées à sa vêture l'écœuraient à nausées. Il était secoué de grands frissons que lui causait le mortel refroidissement de ses moelles. « Je vais mourir... je vais mourir ! » gémissait-il. A cette peur se mêlaient la honte, l'humiliation, la haine de ses bourreaux — et le souvenir, dans cette nuit lugubre qui ressemblait tant à l'autre, de la vision qu'il avait eue de son amour au moment où il avait lâché son coup de feu, d'un éparpillement de plumes comme d'un cygne sauvage blessé à mort, de blanches plumes, tachées de sang !...

Fauché par le vent de mer, grelottant, il se trouva enfin un refuge dans la ruine de Lucas la Palette, où les murs de pisé le défendraient au moins du froid de la bise.

Parmi les ronces, les décombres du hourdis, gisaient des restes de fagots, des débris de mortas et jusqu'à un vieux tonneau. Il se dressa un bûcher, et, de son briquet de forêt, repêché dans son étui de fer-blanc au fond de ses chausses, y bouta la flamme.

Il fallait qu'il eût subi dans ses esprits une bien complète défaite, pour chercher un abri entre ces murs connus pour n'être qu'un rucher de démons ; où Lucas lui-même n'avait jamais pu habiter, maltraité chaque fois, arraché de ses draps, transporté hors de sa maison au milieu d'un bourdonnement terrible. Or, non seulement Jaquin, brisé de fatigue, avait perdu toute conscience des terreurs de ce lieu, mais il alla jusqu'à s'y endormir !

Et voici que dans la nuit, tout à coup, il se réveilla en sursaut, suffoquant, sous une affreuse lueur, au milieu du ronflement des flammes, et n'eut que le temps de se jeter au dehors, où le spectacle le terrorisa de la masure qu'on ne voyait déjà plus sous le flot des fumées qui montaient !

« Au feu ! Au feu ! » il courut, fit tous les crochets du lapin, cherchant un secours, quelque chose, une aide. Mais il ne trouvait rien !

Il s'arrêta, atterré.

Malheur ! La vue de ce qu'il avait fait là le dégrisait de sa détresse. Il avait jeté sur la Brière le plus grand péril qu'elle pût craindre : l'incendie !

La flamme allait prendre dans les tourbes, se propager là-dessous, dévorer des kilomètres, gagner les villages : tout pouvait brûler ainsi !

Dans son impuissance, avec épouvante, il regardait. Des langues rouges s'échappaient de l'épaisse fumée. Les vieux os de la masure craquaient de toutes parts. Le feu, qui avait pris son aliment du tonneau passé jadis au goudron, attaquait la charpente faite en mortas de plus de mille ans de sécheresse. Les flammes déferlaient voracement, et l'ardent squelette des poutres s'effondrait dans de sinistres tourbillons d'étincelles...

Il voyait voler des flammèches, que le vent emportait jusque sur les platières voisines. Déjà, il lui semblait, le sol chauffait sous ses pieds ; et là, chétif, tremblant, les yeux fixés sur son œuvre, à mesure que gagnait la clarté du sol, il se réfugiait dans l'ombre, où le frôlaient au passage des vols d'oiseaux de nuit...

Bientôt l'île entière sembla brûler. Quand tout à coup il tressaillit : cela se répondait de Fédrun à Pendille, de Pendille à Mazin, de Mazin à Crossac : le beuglement des cornes d'alarme !

Là-bas on avait vu le brasier. On s'appelait de pays à pays. Des lumières glissèrent : c'étaient les bateaux qui se détachaient des rives des îles. Bientôt ils allaient arriver... Des voix déjà se répercutaient... Un coup de fusil partit... Puis un autre. Puis une dizaine, qui roulèrent comme un feu de peloton. Une balle, au-dessus de la butte passa en sifflant...

Jaquin se terra.

Et voici maintenant que les flammes montaient si haut qu'elles éclairaient autour de lui la Brière, les curées, les coulines, les étangs, et que les chalands là-bas, il les voyait s'approcher sur cette grande nappe d'eau rouge...

Alors, de trou en trou, sur les genoux il rampa, atteignit la berge de l'île, sauta dans son bateau, et, plié en deux, fuyant cette redoutable clarté, se jeta dans les grands roseaux, qu'il écarta à force de perche, où il poussa, se fraya un chemin, s'enfonça le plus loin qu'il put, et demeura tapi et tremblant.

ALPHONSE DE CHATEAUBRIANT.

(A suivre.)

La Passion du maréchal de Vauban

Vauban avait attendu longtemps les honneurs du maréchalat. Non que l'estime et l'amitié du roi lui manquassent : Louis XIV le comblait de dons, d'attentions, et supportait avec une royale indulgence ses brusqueries et ses boutades ; non que la gloire, la reconnaissance publiques lui fussent déniées : le *preneur de villes* était réputé un des grands serviteurs du royaume. Le retard de sa promotion avait une autre cause : Vauban, au regard de ses contemporains, n'était pas tout à fait un soldat. Ingénieur et constructeur, avait-il le caractère qu'il faut pour porter le bâton qui égale aux plus grands du royaume? Vauban était un officier des armes savantes. Or, les armes savantes n'avaient pas alors le statut qu'elles ont aujourd'hui. Elles naissaient, et Vauban, leur initiateur, étonnait ses contemporains. *M. l'Intendant Vauban*, disait-on parfois. Un officier à demi intendant pourra-t-il faire à la cour, aux armées, le personnage d'un maréchal? La cour doutait et le protocole hésitait.

Vauban, a-t-on dit, ne désirait pas cette haute dignité. C'est inexact. Vauban avait l'âme trop simple, trop régulière, pour ne pas désirer une promotion, une grandeur légitime dans son état. Disons même qu'il la désirait deux fois : d'abord pour lui-même, pour l'honneur de son nom ; et ensuite pour l'honneur de son arme, de ces quelques centaines d'ingénieurs qui mouraient à la peine, au feu, sur

les tranchées et dans les mines, et dont le dévouement était mal apprécié. Vauban avait ressenti la longueur de l'attente. Il n'espérait plus qu'elle prît fin. « Vous devez être, vous serez maréchal de France, lui disait en vain Catinat. — Non pas, répondait-il, je vois bien que je ne le serai pas, et qu'on pense autrement sur moi. » Catinat insistait à le réconforter : « Pourquoi ne le seriez-vous pas? répondait-il. Pierre de Navarre, ingénieur comme vous, l'a été. » En 1691, Catinat, bourgeois de Paris, est nommé maréchal, et Vauban toujours négligé. Catinat le regrette. Catinat raconte dans une lettre une conversation qu'il tient à ce sujet avec Vauban : « Je lui touchai un mot, écrit-il, de l'espérance que j'avais qu'il reçût une élévation distinguée si le roi commençait encore la campagne par un siège... » Le roi commença la campagne par un siège, mais Vauban ne fut pas maréchal. Le refus, semble-t-il, était définitif.

L'heure vient pourtant : Louis XIV commence une dernière guerre ; le roi d'Espagne est mort ; son héritage est disputé et l'empire de Charles-Quint qui, liant Madrid et Vienne, serrait la France comme un étau, va peut-être renaître des hasards et des troubles de la succession. L'œuvre de Richelieu et de Mazarin, du jeune Louis et de ses serviteurs, les Condé, les Turenne, les Louvois, les Luxembourg et les Créqui, est toute menacée. Le royaume de France est fatigué par soixante années de victoires. Chacun le sait, le roi mieux que personne. Pourtant, il faut combattre. En janvier 1703, Louis XIV nomme dix maréchaux. « Avec les neuf qui l'étaient déjà, observe âcrement Saint-Simon, cela fait dix-neuf. C'était pour n'en pas manquer. » Harcourt, Tallard, Rosen, d'Estrées, Château-Renault, Montravel, Chamilly, d'Huxelles, Tessé, tels étaient les promus, dont l'illustration est demeurée médiocre ; mais il y avait avec eux le septuagénaire Vauban. L'humble gentilhomme campagnard, l'ingénieur qui vit parmi les ouvriers, voit sa carrière couronnée ; le roi dorénavant lui écrit *mon cousin*... « Tout applaudit à ce comble d'honneur, écrit Saint-Simon, où aucun autre de ce genre n'était parvenu avant lui et n'est parvenu depuis. »

*
* *

Cette grandeur nouvelle ne va pas sans quelque gêne, Vauban ne tarde pas à le savoir. De Namur où il surveillait

des travaux, il vient à Versailles remercier le roi, qui le mit dans le secret de la campagne prochaine : Kehl va être investi. Qui conduira l'opération? Vauban en réclame l'honneur. Prendre les villes, c'est son office. Le roi répond : « Songez-vous, monsieur le maréchal, que cet emploi est au-dessous de votre dignité ? »

En effet : la fonction d'un maréchal est de commander les armées, et Vauban n'est pas un commandant d'armée ; il est un ingénieur, conducteur de travaux, et un maréchal peut-il conduire des travaux, bâton en main, sur les chantiers? Vauban proteste qu'aucune dignité ne doit prévaloir sur le bien du service : « Sire, il s'agit ici de vous servir. Plus vous nous élevez, et plus nous devons en avoir l'envie. Je laisserai le bâton de maréchal à la porte, et j'aiderai à prendre la place. » Le roi sourit, Vauban insiste. C'est en vain, le maréchalat n'est pas une qualité qu'on prenne ou laisse à volonté. Le roi est ferme, Vauban n'ira pas dans les tranchées de Kehl. Il rentre chez lui désolé, et se console en traçant les plans de la belle église de Briançon.

En juillet, grande joie : le roi l'appelle. Le duc de Bourgogne, dauphin de France, va commander l'armée et investir Brisach. Sous un tel prince, les maréchaux peuvent servir. Le duc en aura deux pour l'assister : Tallard s'occupera de l'armée, Vauban de la tranchée. Le roi règle ceci par lettre avec beaucoup de minutie :

Le maréchal de Vauban, écrit-il à Chamillart, m'a dit qu'il ne prétendait pas rien faire de plus à l'armée du duc de Bourgogne que ce qu'il a fait avec moi à toutes les places que j'ai prises, il ne se mêlait que de la tranchée et de l'attaque des places ; il me disait ses pensées et m'expliquait ce qu'il croyait qu'on devait entreprendre...

...Le duc de Bourgogne pourra se fier en tout au maréchal de Vauban aussi bien qu'à celui de Tallard ; mais pour l'exécution hors de la tranchée, ce sera le maréchal de Tallard qui en sera chargé et qui donnera tous les ordres sous le duc de Bourgogne.

Vauban se hâte allégrement vers Brisach. Les traités de 1678 avaient donné la ville au roi ; vers 1680, Vauban en avait dessiné la fortification ; les traités de 1697 avaient rendu la ville aux impériaux ; il s'agit donc de la reprendre, et que Vauban en quelque sorte capture l'œuvre de Vauban. Le duc de Bourgogne en plaisante avec lui. « On verra com-

ment vous savez prendre les places que vous avez construites. » Vauban, ce jour-là bon courtisan, répond : « Monseigneur, on verra comment vous savez prendre les places que j'ai construites. » Vauban s'installe, établit ses chantiers, chemine vaillamment sous la pluie qui le perce, choisit les meilleurs postes pour lancer sur l'ennemi les boulets ricochants, et surveille les eaux du Rhin. Brisach, il le sait bien, a dans ces eaux sa meilleure défense. Le Rhin monte de six pouces : Vauban enrage. Mais voici les nuits rafraîchies, septembre proche ; la neige sur les monts va couvrir les glaciers, tarir les torrents, diminuer le fleuve et vider les fossés ; patience. Vauban ajourne les assauts et pousse les tranchées.

Le duc de Bourgogne désire les connaître. Vauban accède à ce désir. Il en conçoit un peu d'ennui, parce que le canon tonne et la promenade est mal sûre ; mais il en conçoit surtout le plus vif, le plus profond plaisir ; il est heureux de mener son jeune prince, de lui montrer ses chers travaux, de l'initier à son art souterrain, à la pratique des calculs que ses maîtres lui ont enseignés. Il lui démontre les choses à fond, « depuis la queue jusqu'à la tête et tous les postes avancés et non avancés ». Le duc de Bourgogne, un peu frêle de corps et de vouloir, en a contentement, mais lassitude aussi. C'est à peine, au retour, s'il peut mettre un pied devant l'autre, et le vieux maréchal, pour qui la tournée princière s'ajoute à sa double inspection quotidienne, ne vaut guère mieux. « Me voici de retour, si las, écrit-il au ministre, que je ne crois pas l'avoir jamais été tant... » Il recommencera pourtant : « Ce ne sera pas, s'il plaît à Dieu, la dernière fois que je mènerai le prince aux tranchées... » Louis XIV se fait lire cette lettre, elle émeut son cœur de soldat et de père. Le ministre en informe Vauban :

> Sa Majesté est très satisfaite ; je crois que si Elle avait été à votre place le jour que le duc de Bourgogne a été à la tranchée, Elle aurait bien souhaité, comme vous, que le canon des ennemis eût pu se taire pendant ce temps-là. Tout ce que vous lui en avez mandé lui a fait grand plaisir...

Deux jours passent, et de nouveau Vauban promène, renseigne, instruit son prince. Dès le retour, quoique recru de lassitude, il écrit une lettre brève où son bonheur s'exprime :

De la manière que Monseigneur s'y affectionne, j'espère qu'il sera en état à son retour de soutenir de belles théories sur la tranchée.

Cependant les travaux progressent, la brèche est ouverte et l'eau du fleuve prête enfin ce secours que Vauban attendait. Elle baisse, elle découvre, elle « trahit » la ville. Le 6 septembre, Brisach se rend. « Voilà ce terrible Brisach, cette place incomparable, réduite en quatorze jours d'attaque, chose inouïe d'une telle place... Remercions Dieu et ne la rendons plus. » Vauban l'écrit au roi, et sans retard annonce sa visite à une certaine dame de Ferréol qui l'occupait alors. « Maintenant votre tour est venu, lui dit-il, je rentre à Paris et prétends vous voir tomber dans une embuscade où je vous garderai une huitaine (1). »

* * *

Il ne retourne pas à Paris. En quelque lieu qu'il se trouve, des travaux inattendus le sollicitent et le retiennent. « ...Me trouvant valet à louer, j'ai cru devoir employer le peu de temps qui me reste, entre celui-ci et celui des rhumes, à visiter les places de la province pour redresser ce qui en aura besoin. » A Brisach d'abord, à Strasbourg ensuite, il inspecte, répare, améliore. C'est une occupation qu'il aime : il aime tout dans son métier. Mais il en préfère une autre, celle même dont il vient de goûter une fois encore devant Brisach. Quoique arrive l'hiver, la *saison des rhumes*, Vauban respire toujours la tranchée et la guerre. Il soupçonne, sans qu'on lui dise rien, le coup nouveau que le roi va porter. Troupes et équipages, laissant Brisach, filent vers le Palatinat, et le secret qui couvre leur manœuvre n'empêche qu'on ne devine, que Vauban premier ne devine : le roi veut assiéger Landau. Pourquoi faut-il qu'il devine, et soit tenu hors du secret? Il s'en affecte :

Par tous les mouvements que je vois faire, monsieur, il me paraît que le Roi a pris de nouvelles résolutions et qu'on va faire un siège considérable. Je ne nomme point la place, parce que cela est encore mystérieux ; je vois cependant bien ce que c'est. Tout le monde se remue, il n'y a que moi à qui on ne dit mot ; est-ce donc que je ne suis

(1) Analyse donnée par le catalogue des lettres autographes provenant de la collection de M. de Monmerqué, Paris, 1884.

plus propre à rien? Quoique d'un âge fort avancé, je ne me condamne pas encore au repos, et quand il s'agira de rendre un service important au Roi, je saurai bien mettre toutes sortes d'égards à part, tant par rapport à moi qu'à la dignité dont il lui a plu m'honorer, persuadé que je suis que tout ce qui tend à servir le Roi et l'État est honorable, même jusqu'aux plus petites, à plus forte raison quand on y peut joindre des services essentiels tels que ceux que je puis rendre dans le siège dont il s'agit. C'est pourquoi, bien que peu désirable pour moi, parce qu'il sera apparemment froid, humide et de durée, et qu'on y murmurera beaucoup à cause des incommodités de la saison où nous allons entrer et du retard des quartiers d'hiver dont les troupes ont tant besoin, je passe légèrement sur toutes ces considérations, aussi bien que sur celle de ma dignité, et j'offre de bon cœur tout mon savoir-faire au Roi, en telle qualité qu'il lui plaira ; pourvu que je puisse venir à bout de le contenter, il est certain que je serai aussi content. Que je sache donc, s'il vous plaît, monsieur, sa volonté ; le plus tôt sera le meilleur, car il ne sert de rien de s'offrir et de se jeter à la tête de toutes manières si on n'est pas accepté.

Ce qui m'oblige à vous parler de la sorte est qu'il me paraît qu'on se dispose à faire le siège sans moi. Je vous avoue que cela me fait de la peine ; mettez-y donc ordre...

P.-S. — Au nom de Dieu, que le Roi ne se fasse aucune peine sur ma manière de servir ; je ne veux me mêler que de ce qui regardera la conduite des lignes et des attaques. Cela ne doit point donner de jalousie à son général auquel je serai aussi soumis que le pourrait être l'un de ses lieutenants-généraux, pourvu qu'il me laisse exercer mon petit ministère dont j'estime assez le personnage pour ne le pas croire indigne de l'application, je ne dis pas d'un maréchal de France, je dis même d'un prince tout des plus considérables. Qu'on ne me l'empêche donc point, s'il vous plaît. Le Roi me donnerait un chagrin dont il ne me pourrait jamais guérir.

Le ministre Chamillard lui répond aussitôt : Sa Majesté a entendu sa lettre ; elle a retrouvé sans surprise ce même zèle, cette même ardeur qu'en tout temps elle lui connut ; mais sa résolution est prise : le maréchal de Tallard commandera le siège de Landau, et son autorité ne saurait être partagée sans inconvénients graves ; que M. de Vauban ne pense pas que l'estime que Sa Majesté a pour lui soit en rien diminuée ; Sa Majesté le réserve pour de très hauts services, pour l'instruction et la gloire de Mgr le duc de Bourgogne...

Vauban s'incline ; dorénavant, il l'entend, on prendra les

villes sans lui — pourvu qu'on sache les prendre. Sans lui : c'est une pensée dont il souffre. De loin même, ne pourrait-il servir? Il connaît par cœur tous les sites, les plaines et les pentes. Les yeux fermés, il voit Landau comme s'il en foulait les glacis, et sait avec certitude par quelles démarches on le fera tomber. Il prend la plume, sa main rapide écrit un plan des opérations, et il l'expédie sans retard au ministre avec un noble mot d'envoi :

Puisque pour des raisons qui n'ont pas besoin d'être expliquées, il ne m'est pas permis de conduire en personne les attaques de Landau et de donner en cela de nouvelles marques de mon zèle et de mon affection au service du Roi, je veux m'en consoler de mon mieux en faisant part de mes vues et de mes faibles lumières à ceux qui doivent tenir ma place, afin que je puisse au moins avoir la satisfaction de n'être point tout à fait inutile à Sa Majesté dans une affaire aussi importante que celle-là paraît le devoir être...

Et, l'instruction donnée (elle est fort longue), Vauban conclut :

Voilà l'instruction que le peu de temps que j'ai eu m'a pu permettre. Si j'avais eu plus de loisir, je l'aurais davantage particularisée, mais telle qu'elle est, elle contient à peu près ce qu'il trouvera de plus essentiel dans le courant de ces attaques. Je souhaite de tout cœur que nos frères s'attachent à la bien pénétrer et qu'ils en profitent.

Nos frères : touchante expression où quelque charité chrétienne ajoute son accent à la camaraderie plus rude des combats.

*
* *

En décembre, il est à Paris. Pauvre Vauban, *valet à louer!* Sa destinée est claire ; il est un maréchal de seconde classe ; la qualité de son grade contredit celle de ses travaux, et cette contradiction stupide le condamne à ne rien faire. C'est un état nouveau pour lui. Les instants passent, ils sont vides, Vauban les regarde passer, et laisse à d'autres le poids des œuvres. Il s'enrhume par surcroît, et peste tout à la fois contre les sots honneurs, les frimas et la toux. Cependant les pensées lui foisonnent toujours ; il écrit. Ce goût lui est venu et grandit avec l'âge. Puisque le roi le destine au service du duc de Bourgogne, Vauban de lui-même s'y adonne,

et rédige, main courante, un *Traité des sièges et de l'attaque des places* qu'en janvier 1704 il offre à Monseigneur. Puis il reprend les notes autrefois amassées. Quel sujet n'a-t-il touché, au cours d'une si longue, si laborieuse, si voyageuse vie? Les canaux, la colonisation, le recrutement de l'armée, l'élevage des cochons, le dénombrement des peuples, la réforme de la noblesse... Il collige ces paperasses, les classe, les met au clair, puis, d'un main mi-rieuse, mi-colère, il écrit sur la feuille qui les couvre : *les Oisivetés du maréchal de Vauban, ramas d'écrits de toutes sortes*. Il en amuse son ennui, et, aidé de ses dessinateurs, trace pour chacun de ses mémoires de beaux titres historiés, des figures et des images.

Telle de ses lettres même prend l'ampleur d'un petit essai, celui-ci, par exemple, cette jolie page de morale qu'il adresse à son neveu Dupuy-Vauban :

J'ai remercié le Roi pour vous et pour moi, monsieur, de la grâce qu'il vous a faite en vous accordant le gouvernement de Béthune et j'en ai retiré les provisions que je vais faire mettre dans une boîte de fer-blanc pour les adresser à madame votre épouse par une voie sûre ; elle vous les remettra à de certaines conditions dont je suis convenu avec elle. Vous aurez besoin, s'il vous plaît, d'y satisfaire, d'en retirer quittance et de me l'envoyer. Et vous viendrez, cet hiver, à Paris, remercier le Roi en personne et prêter serment entre les mains de M. le chancelier à qui vous présenterez vos provisions. Vous aurez soin auparavant de vous informer de quelle manière cela se fait et comme vos devanciers en ont usé. Vous pouvez aussi l'apprendre de M. de Pommereuil et même en conférer avec moi. Le gouvernement est très joli et placé dans le milieu de votre direction (que nous étendrons, s'il plaît à Dieu, avec le temps) et assez éloigné de la frontière pour que, de longtemps, vous ne soyez inquiété d'un siège. Soyez exact à satisfaire à la pension dont il est chargé, en donnant à recevoir les 8 000 sur les appointements du gouvernement, sans difficultés, toujours avec des procédés honnêtes et sincères.

Gouvernez-y en parfait honnête homme. Vivez bien avec votre état-major ; considérez-les comme vos frères et ne leur ôtez rien de ce que vos devanciers les plus honnêtes leur ont cédé ; donnez-leur plutôt du vôtre, si vous le pouvez, et que nul vilain intérêt, de quelque nature qu'il puisse être, ne vous puisse jamais être reproché.

Faites honneur aux gens de qualité de votre gouvernement et à tous autres. Traitez-les très civilement et rendez-leur service quand vous le pourrez. Gouvernez-vous avec bonté à l'égard de vos bour-

geois. Soyez exact et rigide dans le service ; hors de là, toutes sortes d'honnêtetés aux officiers de votre garnison.

Faites souvent ronde de jour et de nuit, pour voir si les gardes font leur devoir et si les sentinelles sont exactes et bien posées ; de jour pour examiner la même chose et, de plus, l'état de vos fortifications, si tout ferme bien, s'il n'y a point de brèche, d'égouts, d'entrées et de sorties d'eau qui puissent faciliter les surprises. Voyez souvent monter la garde et apprenez bien le service des places ; qu'il ne se pose pas une garde ni une sentinelle que vous ne sachiez pourquoi.

Ne souffrez pas de jardinage sur vos remparts ni sur les parapets, non plus que sur les glacis du chemin couvert. Si on peut y planter des arbres, donnez un avis pour qu'on le fasse et souvenez-vous que la tige est au roi et les branchages à l'état-major, à condition qu'ils auront soin de les faire élaguer à leurs dépens, bien et proprement.

Visitez vos magasins et faites-vous donner un état de ce qu'ils contiennent et rendez-vous en certain par vous-même.

Instruisez-vous bien de votre place et méditez tous les jours de votre vie sur les moyens de défense que vous pourriez mettre en usage si vous étiez attaqué ; et quand il vous viendra quelque bonne pensée, conférez-en avec votre lieutenant de roi et le major, et même avec les officiers qui vous paraîtront intelligents (c'est un moyen de payer son écot qui ne coûte pas grand'chose) ; quand vous l'aurez examinée et que vous la trouverez bonne, mettez-la par écrit.

Logez-vous dans le château ; meublez-vous-y honnêtement, sans superfluité. Quand vous serez à votre gouvernement, tenez table réglée et donnez à manger une fois le jour à vos officiers, proprement et sans superflu. Quand vous n'y serez pas, il ne sera pas nécessaire d'en tenir.

Humanisez-vous fort avec votre bourgeoisie, ne leur soyez pas rude ni fâcheux, mais gouvernez-les avec douceur. J'entends les honnêtes gens et même le commun du peuple à qui il faut toujours rendre toute justice qui pourra dépendre de vous, aussi bien que tout ce qui dépendra de votre gouvernement.

Ayez un bon plan de votre place dans votre cabinet et une carte de votre gouvernement ; et que tout cela soit fait selon l'échelle commune de celles qui se font pour le roi.

Vous avez une jolie femme qui a beaucoup plus de raison que je ne lui en croyais ; elle me paraît fort honnête et bien dans ses devoirs. En un mot, je suis fort content d'elle. Vous ne devez jamais rien faire dans tout ce qui regarde votre domestique sans la consulter ; dans les affaires qui regardent le service du roi ou votre gouvernement, il ne faut pas qu'elle s'en mêle en aucune façon du monde. Rien ne fait

tant de torts à un homme que de se régler par les sentiments de sa femme dans les fonctions de sa charge. J'ai vu mille sottises là-dessus qui ont perdu ceux qui ont eu la faiblesse de laisser prendre certains airs à leurs femmes, qui ne sont pas du tout leur fait. Qu'elle se contente donc de régir et de gouverner son ménage sans se mêler de ce qui regarde le service du roi. Qu'elle soit douce, honnête et civile aux gens qui la viendront voir ; point d'orgueil ni de suffisance ; beaucoup d'affabilité surtout envers les gens de qualité qui ont quelque caractère, spécialement aux femmes qui sont des animaux difficiles à contenter et qui ne pardonnent point.

Je la crois fort sage et très vertueuse ; ce que je craindrais d'elle ne serait pas un manquement à son devoir, mais un peu d'avarice et de hauteur ; en quoi je pourrais bien me tromper, ne lui ayant rien reconnu de semblable, mais c'est que les petites femmes qui se sentent jolies et qui ont de la naissance sont volontiers guindées sur des échasses et pas toujours faciles à vivre.

Voilà, mon ami, ce que j'ai cru devoir ajouter de ma part à vos provisions ; c'est à vous présentement à vous gouverner bien sagement et à vous conduire d'une manière irréprochable.

Sitôt que vous aurez reçu vos provisions, ne manquez pas d'écrire une lettre de remerciement à M. de Chamillart et à M. Le Peletier ; quoique ce dernier n'ait rien fait, il n'a pas laissé de me donner tous les avis qu'il a pu et qu'il a cru pouvoir vous être bons à quelque chose.

Je suis toujours parfaitement à vous.

Le maréchal DE VAUBAN.

*
* *

Pour bien connaître notre Bourguignon, septuagénaire très verdoyant, n'oublions pas les amitiés féminines : Vauban les recherche toujours. Malheureusement il n'est pas commode de les dépister. Lettres reçues, lettres écrites, ont disparu dans les cheminées. Quelques billets pourtant subsistent et c'est assez pour que nous jetions un coup d'œil dans quelques-uns des cercles où Vauban est intime.

Aux environs de 1700, une amitié, peut-être une liaison, occupe sa vie. Il fréquente une certaine dame de Ferréol, connue par ses agréments, et ce que l'on appelait alors, sans trop médire, sa galanterie. C'est à elle, nous l'avons vu, qu'il annonça la prise de Brisach, et en quels termes : on peut le penser, connaissant l'un et l'autre, que l'embuscade dont

il la menaçait était un de ces pièges où on ne rêve pas. M. de Ferréol était ambassadeur de France à Constantinople; l'ambassadrice son épouse demeurait à Paris, rue des Augustins, non loin de la rue Richelieu. Les Pontchartrain, les Gramont, les Conti, illustraient ces parages, alors fort élégants. Vauban y avait son hôtel, entre l'église Saint-Roch et le jardin des Tuileries. Mme de Ferréol habitait avec sa sœur, une ancienne religieuse qui, par le crédit du cardinal de Tencin son oncle, avait obtenu de rentrer dans le monde où elle menait sous le nom de Mme de Tencin la vie la plus active et la plus libre. Voici venir des noms qui restent dans le souvenir des lettres et de la société française, qui nous parlent d'un autre siècle. Dans ce milieu des Ferréol et des Tencin, il y avait beaucoup d'avenir. Mme de Tencin eut un enfant, qu'elle fit élever à l'écart : il devait s'appeler d'Alembert, le philosophe, l'encyclopédiste, l'ami de Voltaire, le ministre de son influence. M. de Ferréol, d'autre part, s'intéressait dans son poste lointain à une enfant turque nommée Aissé. Il l'envoya à sa femme afin qu'elle l'élevât. Mlle Aissé fut célèbre par ses attachements, son infortune amoureuse, le style charmant et pur de ses lettres, sa pieuse honnêteté... Ainsi, à chacune de nos recherches, nous voyons se lever les figures d'un âge différent. En cinquante années, quel espace nous avons parcouru! Le jeune Vauban, quand il répond à l'appel de Condé, c'est un adolescent des âges féodaux; et ce Paris où nous voyons qu'il achève sa vie, c'est presque le nôtre.

En 1705, nous surprenons une autre histoire et un autre milieu. Depuis plus d'un an, Vauban est veuf; de Mme de Ferréol il n'est plus question. On veut le remarier et pour y parvenir on ourdit une intrigue.

Au centre de l'intrigue, paraît une certaine Mlle de Villefranche. Cette personne était de famille protestante. Elle avait émigré avec les siens pour fuir les sévérités de la révocation. Puis elle était rentrée en France. Le comte de Toulouse, bâtard du roi, que la demoiselle, fort belle, avait su s'attacher, la protégeait. Enfin le comte, lassé d'elle, voulut la marier, et d'abord pensa lui donner pour époux un certain M. Bose, que le roi, par compensation, eût pris pour secrétaire. Mais le roi ne se prêta pas au marchandage. « Le Roi ne veut pas de Bose pour secrétaire », écrit Mme de Maintenon à M. de Noailles, archevêque de Paris. Il dit

qu'il épousera bien sans charge Mlle de Villefranche dont il est éperdument amoureux. Je trouve ce mariage bien disproportionné et je souhaiterais à cette fille quelque vieux seigneur qui fût touché de sa beauté... » Le vieux seigneur dont on s'avisa, ce fut Vauban, dont les ardeurs étaient assez connues. La jeune duchesse de Saint-Pierre, sœur de Torcy, commis aux Affaires étrangères, se chargea de conduire l'intrigue : on venait de la marier à un vieillard espagnol de très grande fortune, et il ne lui déplaisait pas d'assortir une union semblable. Le roi s'en amusait, et c'est sans doute pour le distraire que d'Argenson, lieutenant-général de police, communiqua au chancelier Pontchartrain le rapport dont voici la teneur :

Paris, 10 novembre 1705. — M. le maréchal de Vauban n'a point encore rendu visite en forme à Mlle de Villefranche qui en est assez faschée, mais il la voit presque tous les jours chez la duchesse de Saint-Pierre où l'on prend grand soin de lui plaire, d'applaudir à tous ses discours et de donner à la politesse de son esprit et à la douceur de sa conversation des louanges qu'il mérite infiniment par des qualités plus éminentes et par des vertus beaucoup plus solides. On dit cependant chez lui que l'entreprise de Mme de Saint-Pierre ne réussira pas et que leur maître en fait quelquefois des railleries, mais la demoiselle, accoutumée à gagner les cœurs les plus difficiles, se flatte toujours que celui-ci ne lui résistera pas et que l'habitude de la voir produira nécessairement une passion violente dont elle saura faire usage (1).

Le maître avait raison de railler ; il se connaissait en féminins manèges et la belle enfant ne le manœuvra pas ; elle ne devint pas Mme la maréchale, ni le maréchal ce vieux seigneur bafoué qu'on rencontre chez Molière ou Regnard ou Dancourt. Vauban avait une passion, et c'était son métier, son pays et son roi. En marge de cette passion, il n'avait que des caprices et des goûts.

*
* *

Il ne voyage plus. L'hiver le clôt dans sa maison. Il ne peut plus aller comme il faisait jadis, cheminant en litière,

(1) Bibliothèque nationale, Mss. S. P. S. 120, pièce n° 24.

soufflant sur ses doigts engourdis, couchant au hasard des étapes, souvent dans sa litière même. Il laisse à plus vaillant le soin des inspections. « Si j'étais plus jeune et qu'il n'y eût pas si loin, écrit-il en Dauphiné, je m'offrirais d'aller, de temps en temps, redresser cela sur les lieux, mais il n'y a plus moyen d'entreprendre de si grandes corvées, il faudrait pour cela de la santé et un loisir dont je ne suis plus le maître. »

A défaut des jambes, il a le souvenir. Il connaît la France par cœur. Un ministre l'ayant interrogé sur un travail qu'on fait à Brest : *Je sais bien mon Brest*, répond-il fièrement, et sans quitter sa table il donne un minutieux conseil. Il l'a donné ; l'écoutera-t-on? L'ingénieur breton qui travaille là-bas comprendra-t-il son plan? Et l'entrepreneur de Briançon construira-t-il son église exactement comme il l'a conçue? Vauban est accoutumé de voir, de toucher les choses par lui-même ; il n'est pas seulement ingénieur, mais charpentier, maçon, terrassier même à l'occasion ; l'exécution tout entière l'intéresse et quand il ne la suit pas dans son dernier détail, il s'inquiète et s'ennuie.

*
* *

Hélas, Vauban sait qu'on ne l'écoute plus qu'à demi. Il est un grognard blanchi, et les jeunes le respectent à condition qu'il ne prétende pas les instruire. Les nouveaux maréchaux le lui font bien entendre. Tallard, devant Landau, semble faire exprès d'ignorer ses conseils. Les Villeroy et les La Feuillade, soldats brillants et faibles, n'aiment pas sa manière de les chapitrer, de leur recommander toujours prudence, lenteur, calcul. Ils attaquent : c'est leur manière, elle coûte cher au roi. En août 1704, Tallard et Marcin sont battus en Bavière, leur armée est détruite. Louis XIV éprouve là son premier désastre. Les impériaux avancent : rien ne leur fait obstacle. Ils franchissent le Rhin et leur cavalerie court sous les canons que Vauban a placés. En septembre, Landau est investi ; en novembre, Landau tombe. Vauban frémit : son œuvre est touchée, l'ennemi a rompu ce savant engrenage de plaines inondables, de batteries et de places qui couvrent le cher pays. En arrière de Landau, il connaît vers Thionville un passage dont il s'inquiète. La défense y est nulle. Que n'y peut-il aller ! Il s'entoure de cartes ; il en réclame encore ; il veut les plus récentes, les plus minutieuses,

et le dernier détail. Il trace sur le papier un camp retranché, où quelque dix mille hommes pourraient arrêter une armée. Il en fait la proposition ; sera-t-elle écoutée? Depuis plus de dix ans Vauban en a fait l'expérience : le roi n'aime pas les camps retranchés ; il trouve qu'il y a de la bassesse à en user, et quand on lui en parle, il ne répond pas ou répond froidement (17 août 1693) : « O follette nation, écrit Vauban, qui croit qu'il faut toujours se battre comme on se trouve et ne se donner d'autre inquiétude là-dessus que de bien frapper » (28 mai 1693). Instruite par les belles leçons que les Allemands lui donnent, l'humeur française va-t-elle changer? Non pas sitôt, il y faudra plus d'un malheur.

Le règne est fatigué et se précipite vers sa fin. Le roi vieilli écoute ses enfants présomptueux. La Feuillade, brave et vain, courtisan et fils de courtisan, non seulement fils, mais gendre par surcroît, car il a épousé la fille du ministre Chamillart, La Feuillade est grand favori. Louis XIV l'envoie sur le front des Alpes commander les armées. Dauphiné et Provence sont pays que Vauban a longuement parcourus ; il s'intéresse à leur défense. Il écrit donc à La Feuillade :

« Venez me voir en traversant Paris, je vous dirai ce que je sais sur les places ennemies et les nôtres ; pour vous les mieux démontrer, je vous mènerai aux Tuileries où le roi garde des reliefs... » La Feuillade lui répond, lui donne heure et jour ; Vauban l'attend, il ne vient pas, et lui fait mander qu'obligé d'aller à Versailles, il ne pourra le voir. « Qu'à cela ne tienne, répond Vauban, ce sera quand il vous plaira, vous n'avez qu'à me dire votre heure... » Point de La Feuillade, il est parti, Vauban ne lui parlera pas. « Ainsi ma bonne volonté est restée sans effet », constate Vauban qui raconte sa déconvenue. Il préconisait une campagne prudente : Nice et Montmélian pris et gardés pour clore la porte des montagnes ; la Mirandole pris et rasé ; au delà des Alpes point d'aventures : battre Turin à boulets rouges, manger le Piémont tant qu'on pourrait en campant dessus, l'affaiblir sans risques ni combats, ce serait bon et suffisant...

La Feuillade veut tout autre chose. Son ambition est d'assiéger Turin, place redoutable entre toutes, et de l'enlever par un coup de force. Quelle aventure ! Vauban bouillonne, Vauban proteste. Un tel siège, et conduit sans ordre ! Les difficultés sont extrêmes ; peut-être on en viendrait à bout, mais par de savantes approches dont La Feuillade ignore

l'art. Vauban pousse les hauts cris, et enfin on l'écoute. On décide, en mai 1705, que La Feuillade n'attaquera pas Turin.

Les mois passent, l'été va finir, et la nouvelle est apportée que La Feuillade, devant Turin, ouvre la tranchée. De nouveau Vauban intervient. Si l'entreprise est essayée, il doit en être, il veut en être. En un instant ses plans sont prêts, il les fait connaître au ministre en même temps que son désir. Quant à sa force physique, à sa résistance aux fatigues, il en répond : pendant la belle saison, qui est la saison des sièges, sa santé demeure assez bonne. Aussi bien n'est-ce pas là-dessus que Chamillart prévoit les difficultés. M. le maréchal de Vauban, écrit-il à La Feuillade son gendre, « avait grande envie de finir sa carrière par le siège de Turin... Il me l'a dit à moi-même. Mais il était assez difficile d'accorder sa proposition avec le personnage que vous avez à faire et que j'espère vous remplirez dignement ». Assurément l'accord eût été difficile. Vauban, sans doute, consentait à s'effacer. « Je laisserai mon bâton de maréchal à la porte, disait-il, et nous prendrons Turin. » Mais un Vauban peut-il effacer son génie ? Présent au siège, il eût pris toute la gloire ; or, il s'agissait pour les Chamillart, beau-père et gendre, d'accroître par un coup glorieux leur puissance familiale. Et La Feuillade, le fat, le sot, ose répondre :

« Ayez confiance en moi et vous vous en trouverez mieux et le Roi aussi que de tous les ingénieurs du monde. Il y a des gens nés pour commander, et ces sortes de messieurs-là sont faits seulement pour exécuter les ordres qu'on leur donne. »

Chamillart, qui avait de la prudence et connaissait son gendre, ne laisse pas d'être inquiet. Il écoute les critiques de Vauban, les communique à La Feuillade. Bientôt le roi s'inquiète : il appelle Vauban en conseil et, l'ayant entendu, décide d'arrêter l'entreprise. La Feuillade obéit, mais soutient encore son projet : « Sire, écrit-il, je prends sur ma tête la réussite de l'entreprise de Turin. » On l'apaise : ce sera pour l'été prochain, lui dit-on.

Enfin l'année passe sans action, sans dommage, car l'ennemi, fatigué lui-même, reprend haleine et se réserve.

*
* *

Les peuples souffrent et demandent la paix. Vauban sur ce sujet rédige un long, trop long mémoire (on y sent la

vieillesse) et le remet au roi (1). Laissons l'Espagne et l'Empire s'arranger en Europe, dit-il en substance, et ne songeons qu'à nos frontières. Demandons le Milanais pour le duc de Lorraine, qu'il s'y installe et nous donne sa province ; demandons Landau, Luxembourg qui nous est nécessaire, quelques terres dans les Ardennes, et rien d'autre... Vauban ne savait pas qu'en même temps qu'il écrivait, Louis XIV, négociant lui-même, s'entendait rudement répondre : « Rendez l'Alsace et désarmez vos côtes... » Il fallait donc combattre.

Qu'ils sont loin les temps de Condé, de Turenne, de Luxembourg ! Aux manœuvres de Marlborough et d'Eugène, Versailles oppose des velléités. La Feuillade est toujours favori, Mme de Maintenon le trouve charmant, le roi pense comme elle, et Chamillart soigne son gendre. Puisque La Feuillade tient si fort à l'entreprise de Turin qu'il l'essaye donc ! Tous les arsenaux de France travaillent à le bien munir.

Cependant Vauban n'a pas levé sa désapprobation, et cette désapprobation gêne le roi comme un remords. Il se retourne vers ce conseiller qui lui a valu tant de gloire, une fois encore il cherche son avis. Vauban répète donc : Turin ne se laissera pas emporter par une attaque partielle et brusquée ; le plan du maréchal de La Feuillade est mauvais ; il lui faudrait, pour réussir, plus d'hommes, plus de matériel, plus de patience aussi qu'il n'en semble avoir... Vauban termine par une page émouvante, incertaine, où sa main vieillissante exprime tout ensemble le désir d'agir qui le possède encore et la fatigue dont il est accablé :

Après avoir parlé des affaires du roi, j'ose présumer qu'il me sera permis de parler de moi pour la première fois de ma vie. Je suis présentement dans la soixante-treizième année de mon âge, chargé de cinquante-deux ans de service et surchargé de cinquante sièges considérables et de près de quarante années de voyages et visites continuelles à l'occasion des places de la frontière, ce qui m'a attiré beaucoup de peines et de fatigues de l'esprit et du corps, car il n'y a eu ni été ni hiver pour moi. Or, il est impossible que la vie d'un homme qui a soutenu tout cela ne soit fort usée, et c'est ce que je ne sens que trop ; notamment depuis que le mauvais rhume qui me tourmente

(1) Projet de paix assez raisonnable pour que tous les intéressés à la guerre présente en dussent être contents s'il avait lieu et qu'il plût à Dieu d'y donner sa bénédiction (2 février 1706).

depuis quarante ans s'est accru et devient de jour en jour plus fâcheux par sa continuité. D'ailleurs la vue me baisse et l'oreille me devient dure, bien que j'aie encore la tête aussi bonne que jamais. Je me sens tomber et fort affaibli par rapport à ce que je me suis vu autrefois. C'est ce qui fait que je n'ose plus me proposer pour les affaires difficiles et de durée, qui demandent la présence presque continuelle de ceux qui les conduisent. Je n'ai jamais commandé d'armée en chef, ni comme général, pas même comme maréchal de camp, et hors quelque commandement particulier comme ceux d'Ypres, Dunkerque et de la Basse-Bretagne, dont je me suis, Dieu merci, bien tiré, les autres ne valent pas la peine d'être nommés. Tous mes services ont donc roulé sur les sièges et la fortification ; de quoi, grâce au Seigneur, je suis sorti avec beaucoup d'honneur ; cela étant comme je le dis au pied de la lettre, il faudrait que je fusse insensé, si, aussi voisin de l'âge décrépit que je suis, j'allais encore voler le papillon et rechercher à commander des armées dans des entreprises difficiles et très épineuses, moi qui n'en ai point d'expérience et qui me sens défaillir au point que je ne pourrais point souffrir le cheval quatre heures de suite, ni faire une lieue à pied sans me reposer. Il faut donc se contenter de ce que l'on a fait et du moins ne pas entreprendre des choses dans l'exécution desquelles les forces et le savoir-faire venant à me manquer pourraient me jeter dans des fautes qui me déshonoreraient ; ce qu'à Dieu ne plaise, plutôt la mort cent fois.

Quant à ce qui peut regarder mon ministère touchant la conduite des attaques, je pourrais encore satisfaire, tant bien que mal, aux fatigues d'un siège ou deux par campagne, si j'étais servi des choses nécessaires et que l'on eût des troupes comme au passé ; mais quand je pense qu'elles ne sont remplies que de jeunes gens sans expérience et de soldats de recrues presque tous forcés et qui n'ont aucune discipline, je tremble et je n'ose désirer de me trouver à un siège considérable. D'ailleurs, la dignité dont il a plu au roi de m'honorer m'embarrasse à ne savoir qu'en faire. En de telles rencontres, je crains le qu'en dira-t-on de mes confrères, de sorte que je ne sais point trop quel parti prendre, ni comment me déterminer. Je dois encore ajouter que je me suis défait de tout mon équipage de guerre, il y a quatre ou cinq mois, après l'avoir gardé depuis le commencement de cette guerre jusque-là. Après tout cela, si c'est nécessité absolue que je marche, je le ferai au préjudice de tout ce qu'on en pourra dire et de tout ce qui pourra arriver. Le roi me tenant lieu de toute chose après Dieu, j'exécuterai toujours avec joie tout ce qui lui plaira m'ordonner, quand je saurais même y devoir perdre la vie ; et il peut compter que la très sensible reconnaissance que j'ai

de toutes ses bontés ne s'épuisera jamais. La seule grâce que j'ai à lui demander est de ménager un peu mon honneur.

Je suis bien fâché, monsieur, de vous fatiguer d'une si longue lettre, mais je n'ai pu la faire plus courte. Je vous l'aurais portée moi-même si le rhume qui m'accable ne me contraignait à garder la chambre.

Le roi lui fait répondre avec bonté. Son conseil ne sera pas négligé ; ses avis seront entendus ; les ingénieurs de La Feuillade, par ordre exprès du roi, conféreront avec Vauban... A quoi bon, si c'est enfin pour ne pas l'écouter?

* * *

Ramillies, deuxième désastre, cette fois dans les Flandres et sur la frontière même. Villeroy, absurde en tout, dispose son armée à l'étourdie, attaque à l'étourdie, se retire à l'étourdie, et perd en un jour Bruxelles, Gand, Louvain, seize places fortes couvrant la France. A Versailles, on est atterré. Le roi se souvient alors des vieux serviteurs qui lui restent : Vendôme remplacera Villeroy, et Vauban, doyen des armées, reçoit l'ordre de défendre Dunkerque.

Il part, oubliant l'âge et les fatigues, ne demandant pour son voyage qu'un peu d'argent : il en donne toujours, il n'en peut donc avoir. « Souvenez-vous, écrit-il au ministre, qu'il n'y a guère de maréchal en France chez qui les eaux soient si basses que chez moi. Les gens de bien, qui se font un point de générosité et d'honneur de ne point mêler le bien d'autrui avec le leur, sont ordinairement bas-percés et à plaindre, si le roi n'y remédie. »

Le voilà donc revenu dans cette Flandre où il a commencé sa carrière et poursuivi tant de travaux, dans ce Dunkerque son orgueil. Il commande en chef, il a des pouvoirs absolus : c'est la dernière fois, il le devine et se prodigue. Il trace en avant de la ville un de ces camps retranchés qu'il a toujours préconisés et se fait fort de le défendre avec les quelques troupes qu'on lui donne. Il inspecte les terrains bas qui s'étendent vers Nieuport et les portes d'eau qui les tiennent à sec. Les inondera-t-il? Le roi l'y autorise. Mais il considère les beaux fruits, les récoltes, il plaint ces richesses menacées, et diffère de les noyer. Chamillart le remercie : « Votre nom seul, lui dit-il, sans toutes les précautions que vous prenez, en imposerait aux ennemis ; je tiens Dunkerque en entière

sûreté. » Sans doute Vauban sourit et hausse les épaules en lisant ces fadeurs. Louvois n'écrivait pas ainsi ; les hommes de 1660 ne mêlaient pas dans les affaires le style de la galanterie. Ils savaient, Louvois savait, et Vauban savait aussi qu'on ne fait pas la guerre avec des noms, mais avec des soins, des veilles, des fatigues sans nombre. La menace ennemie s'éloigne, se détourne, Dunkerque respire. Le roi veut mettre Lille en état de défense, et Vauban y est envoyé.

Mais dès lors la Flandre est soulagée, et l'inquiétude vient d'ailleurs, de ce Piémont où La Feuillade empêtré commence à donner des signes de détresse. Chamillart l'avoue à Vauban, qui s'explique une fois de plus et répète un conseil toujours inécouté :

Vous m'avez dit en passant un mot de Turin, sans quoi je ne vous en parlerais plus. Faites-moi, s'il vous plaît, l'honneur de me croire une fois pour toutes : on ne prendra pas Turin par où on l'attaque ; vous auriez même bien de la peine à réussir maintenant par les Capucins, parce que votre armée me paraît désormais bien fatiguée. La chicane des mines vous mènera jusqu'à la fin du monde et ne vous sera bonne qu'à enterrer tout vif ce que vous avez de meilleur parmi vos troupes ; car les ennemis étant les premiers postés n'ont qu'à vous attendre ; il est sûr que tous les avantages des mines sont pour eux.

Vauban avait raison. Le *gendre fatal*, comme Saint-Simon l'appelle, attire sur le roi un troisième désastre. En septembre 1706, le prince Eugène, conduisant une armée de secours, attaque La Feuillade sur les tranchées mêmes, le bat et délivre Turin. « J'appréhende que vous n'ayez été prophète sur Turin, soupire Chamillart à Vauban. Ce qui est bien certain, c'est que si vous aviez été chargé de l'entreprise, il y a plus de trois semaines que Turin serait au Roi... » Nulle réponse de Vauban ; il se tait, n'étant pas homme à tirer vanité d'un malheur qu'il a prédit.

Octobre noie les Flandres, et arrête la guerre. Vauban rentre à Paris.

Daniel Halévy.

(A suivre.)

La France sans marine

La France va-t-elle, en ratifiant les accords de Washington, abdiquer sa souveraineté et accepter définitivement sa déchéance navale? Le projet de traité, nous disent les partisans de la ratification, ne porte pas atteinte aux intérêts maritimes de la France. Il ne l'empêche pas de construire des sous-marins défensifs et rapides auxquels elle croit. Il lui interdit seulement de posséder, en grand nombre, des cuirassés géants auxquels elle ne croit pas, et que, d'ailleurs, l'état de nos finances ne nous permet pas de mettre en chantiers. Les défenseurs du traité nous prédisent encore que si nous refusons de le ratifier, tous les ennemis de la France crieront à l'impérialisme et nous représenteront comme des gens qui, non contents de se ruiner en armements terrestres, veulent se ruiner en armements maritimes.

Si nous approuvons les accords, au contraire, notre bonne grâce nous conciliera les sympathies de tous les républicains et même des démocrates d'Amérique. Notre modération réjouira nos amis du monde entier ; notre crédit moral s'en trouvera accru. Le sourire du peuple américain et celui de son gouvernement ne valent-ils pas un geste d'acquiescement de la France?

Mais la question est de savoir si la France peut consentir à sacrifier la marine qui lui est indispensable pour sa sécurité et la conservation de son empire colonial.

Au surplus, la conférence n'a pas été, comme on voudrait nous le faire croire, une œuvre exclusivement américaine; elle n'a pas eu davantage pour but de « contribuer au maintien de la paix générale et de réduire le fardeau imposé par la compétition en matière d'armements ». Ce fut une œuvre anglo-saxonne, concertée de longue main entre le gouvernement de Londres et celui de Washington. Et sous son prétexte humanitaire, c'est un expédient budgétaire qui ménage les finances de deux nations rivales, également désireuses de se réserver la suprématie des mers.

I. — **Le but réel de la Conférence de Washington.**

Lorsque le gouvernement des États-Unis prit l'initiative de convoquer à Washington les cinq grandes puissances alliées, la France ne marqua aucune méfiance et admit, sans se faire prier, qu'il s'agissait bien de réduire le fardeau des armements navals. A ceux qui, malgré tout, manifestaient quelque inquiétude de voir le gouvernement français s'engager sans préparation diplomatique ni technique dans une discussion délicate, M. Briand, alors président du Conseil, affirmait que « l'ordre du jour de la conférence avait été préparé d'une façon si minutieuse qu'aucune surprise n'était à redouter ».

Pourtant, il apparaissait dès ce moment que la réunion de la conférence de Washington n'était pas sans rapports avec la rivalité maritime qui s'accusait chaque jour, de plus en plus aiguë, entre l'Angleterre et les États-Unis. Il était évident que le grand problème de la conférence serait la recherche d'un équilibre de forces acceptable pour les deux grandes puissances maritimes, et il était à craindre que cet équilibre ne fût établi à notre détriment. A Paris, on se refusait à examiner cette hypothèse. On répandait le bruit que tout était réglé d'avance. Dans le règlement du grand conflit anglo-saxon, nous devions être les médiateurs; toutes nos propositions seraient acceptées sans discussion et nous allions sortir de la conférence avec une situation diplomatique renforcée. Qu'on se reporte aux comptes rendus publiés par les correspondants de la grande presse, après que M. Hughes, dans la première réunion de la conférence, eut énoncé les propositions américaines concernant le désar-

mement naval. Un bolide, tombant du ciel, n'eût pas produit, nous disait-on, un effet plus foudroyant que la déclaration Hughes. On nous montrait les délégués japonais effarés et muets, les Anglais interdits, et l'on signalait que l'amiral Beatty, devant cette vision soudaine de cuirassés et de croiseurs de bataille dispersés à tous les vents, n'avait pu se défendre d'une contraction de mâchoire significative.

On vantait la suprême habileté de M. Hughes, champion du *fair play*. En étant sincère et pratique, n'avait-il pas été prodigieusement adroit? Il avait éliminé de la discussion la limitation des armements navals de la France et de l'Italie, les mettant hors de jeu, c'est-à-dire dans le sien. Pour une fois, la France s'asseyait dans un fauteuil d'orchestre. Et c'était M. Lloyd George qui allait avoir à se contenter du tabouret !

Ainsi, la France était exclue des réunions où allait se discuter la proportion des armements navals, et loin de protester, des Français, qui se prétendaient renseignés, avaient la naïveté de considérer cette exclusion comme une suprême habileté de M. Hughes. Rien ne montre mieux à quel point nous étions ignorants des buts réels de la conférence.

Cet enthousiasme ne dura guère. Lorsque M. Briand fut rentré en France après avoir plaidé la cause de nos armements terrestres dont personne ne parlait ; lorsque les États-Unis, l'Angleterre et le Japon se furent mis d'accord sur la fameuse proportion 5, 5 et 3 pour le tonnage des *capital ships;* lorsque l'accord du Pacifique eut été signé et l'alliance anglo-japonaise virtuellement dissoute, alors seulement la France, dont nul n'avait sollicité ni la médiation ni les bons offices, fut admise à faire connaître le tonnage de *capital ships* qu'elle réclamait.

La délégation française, selon les instructions qu'elle avait reçues, énonça le chiffre de 350 000 tonnes. Comme il fallait s'y attendre, les trois grandes puissances maritimes jugèrent cette demande exagérée. Elle était pourtant aisément justifiable et il semble que M. Briand ait mis un peu trop d'empressement à accepter, de Londres, le chiffre de 175 000 tonnes que M. Hughes avait pris la peine de lui proposer directement. Il est vrai que cette réduction, *de moitié*, consentie sur le tonnage de nos grands navires de combat, devait nous permettre d'exiger le nombre de sous-marins et de navires légers indispensables à notre défense navale.

Sur ce point encore, la conférence nous ménageait une désagréable surprise. Les trois grandes puissances maritimes prétendirent nous imposer, pour les navires légers et les sous-marins, la même proportion que pour les *capital ships*. La délégation britannique, qui avait essayé, sans succès, de faire prononcer l'interdiction du sous-marin comme arme de guerre, affecta de voir dans notre demande de 90 000 tonnes de sous-marins une menace directe contre la puissance maritime anglaise. En Angleterre, en Amérique et jusqu'en Italie, une violente campagne était menée contre nous. On nous traitait de fous, d'impérialistes ; on nous demandait contre qui nous préparions la guerre et avec quel argent nous prétendions construire tant de navires ; on nous rappelait, sans ménagements, qu'avant de songer à réaliser des ambitions aussi folles, nous avions des dettes à payer.

Nos alliés ne s'attardèrent pas à penser que nous réclamions seulement, sur mer, notre rang de 1914 ; que si notre marine était tombée si bas, c'est que, pendant quatre années de guerre, nous l'avions négligée pour construire des canons et des munitions ; que la France, victorieuse et souveraine maîtresse de ses destinées, a le droit, sans menacer personne, de posséder la flotte de ses côtes, de ses ports et de ses colonies ; enfin, que si nous devions de l'or à nos alliés, les Allemands nous en devaient davantage encore et qu'ils avaient obtenu, souvent malgré nous et grâce à nos amis, des atténuations de dettes et des délais qui incitent le Reich à ne pas nous payer.

Notre délégation se trouva bientôt isolée dans une atmosphère d'hostilité que l'on ne soupçonnait pas en France et qui eût peut-être entraîné le gouvernement à de nouvelles concessions, si l'opinion et le Parlement n'avaient fini par s'émouvoir.

La conférence, impuissante à faire l'accord sur la question des sous-marins et des navires auxiliaires, chaque pays conserva sa liberté d'action en ce qui concerne ces deux catégories de navires. On a voulu faire retomber sur la France impérialiste et mégalomane la responsabilité de cet échec, qui compromettait, disait-on, le succès d'une conférence dont les tendances étaient avant tout pacifistes et humanitaires. En réalité, l'objet de la conférence était de partager, *au plus juste prix*, l'empire des mers entre l'Angleterre, les États-Unis et le Japon.

II. — Deux politiques navales.

La conférence de Washington a été préparée, d'accord entre les États-Unis et l'Angleterre, pour mettre fin, à l'amiable, à la formidable course aux armements navals qui s'amorçait entre ces deux puissances et, en réalisant l'égalité de force entre les deux marines anglo-saxonnes, écarter ou, au moins, éloigner l'éventualité d'un conflit qui n'en demeure pas moins probable.

L'Angleterre, dans tout le cours de son histoire, n'a pas cessé un instant de rechercher l'empire des mers. Nous l'avons vue s'efforcer, soit seule, soit par le jeu de ses alliances, d'abattre toute puissance rivale assez audacieuse pour lui disputer l'hégémonie maritime. L'Espagne, la Hollande et la France ont été tour à tour ses adversaires. Après Trafalgar, l'Angleterre avait définitivement conquis cette première place si âprement disputée. Mais la marine française se relevait et dès 1830, sans égaler la marine anglaise, elle était devenue pour elle une rivale redoutable. En même temps que se transformait le matériel naval, d'autres marines se créaient en Europe, et l'Angleterre ne pouvait songer à posséder une flotte plus forte que toutes celles du monde réunies. Elle dut fixer la composition de sa flotte d'après celle de ses adversaires éventuels et elle prit l'habitude de résumer les grandes lignes de sa politique navale en formules variables selon les circonstances.

La première de ces formules (1889) fut celle du *Two Power's Standard* (flotte supérieure aux deux plus fortes). Lord Hamilton la définissait ainsi : *Les forces navales britanniques doivent être au moins égales aux flottes combinées de deux autres puissances quelconques; comme il est impossible de prévoir ces combinaisons, la Grande-Bretagne doit, pour parer à l'imprévu, avoir une marge de sécurité de* 10 *pour* 100. Le *Two Power's Standard* était établi, principalement, contre l'alliance franco-russe ; cette formule ne devait durer, pratiquement, que jusqu'en 1906.

A cette époque, en effet, l'Allemagne devenait un danger pour la Grande-Bretagne. Non seulement son pavillon commercial concurrençait le pavillon britannique sur toutes les mers, mais encore la loi navale allemande de 1900 avait posé le principe que « la flotte de guerre devait être assez

puissante pour inspirer une crainte salutaire, même à la nation la plus forte sur mer, afin qu'une guerre avec l'Allemagne lui offrît assez de dangers pour menacer sa propre puissance ». D'autre part, la flotte russe avait été détruite à Tsushima (1904). L'alliance franco-russe n'était plus à craindre ; l'alliance anglo-japonaise datait de 1902, et le roi Édouard VII venait de négocier l'Entente cordiale avec la France. L'Allemagne devenait pour l'Angleterre l'ennemi principal. Mais déjà la marine des États-Unis prenait de l'importance. Dès 1903, elle s'était fixé comme objectif, pour 1921, de posséder quarante-huit cuirassés.

La formule du *Two Power's Standard*, appliquée à la lettre, eût donc imposé à l'Angleterre l'obligation d'entretenir constamment une flotte supérieure à celle de la plus forte des combinaisons de puissances suivantes : Allemagne-États-Unis, Allemagne-France, États-Unis-France. Un tel programme eût été trop coûteux. Aussi, dès 1906, l'Amirauté britannique cessa-t-elle de se réclamer du *Two Power's Standard* pour ne plus conserver qu'une supériorité incontestable sur la marine allemande.

Mais un fait nouveau se produisait dans le même temps ; l'Angleterre inaugurait un nouveau type de cuirassé, le « dreadnought, » très supérieur à tous les modèles à flot. C'était pour la marine anglaise à la fois un progrès et un recul. Car tous les navires « pré-dreadnoughts » perdaient de leur valeur, comparés au type nouveau. Or, l'Angleterre possédait une grande quantité de « pré-dreadnoughts » pour un seul « dreadnought » et l'Allemagne, dont la flotte était alors en plein développement, devait naturellement adopter le nouveau modèle de navire pour tous ses cuirassés à construire.

Devant le formidable effort à faire, pour maintenir son avance, l'Angleterre dut solliciter l'aide de ses dominions et créer les marines coloniales. *L'Angleterre n'est plus assez forte pour conserver à elle seule l'empire des mers.* C'est le premier épisode du drame, dont les péripéties vont se dérouler au cours des années suivantes et dont le dernier acte sera la conférence de Washington.

En 1906, l'Angleterre possédait 40 pré-dreadnoughts contre 20 à l'Allemagne. De 1906 à 1912, elle lança 21 dreadnoughts et 9 croiseurs de bataille. De son côté, l'Allemagne devait avoir, en 1914, 16 dreadnoughts et 4 croiseurs de bataille. Ces chiffres suffisent à indiquer l'avance réalisée par la

marine allemande du fait de l'apparition du « dreadnought », les navires « pré-dreadnoughts » ayant, dès lors, à peu près cessé de compter.

En 1911, le Cabinet britannique adopta la formule du *Two Power's Standard for European Nations* (marine supérieure aux deux plus fortes en Europe), mettant ainsi hors de compte la marine des États-Unis. Il faut noter cette première concession de la politique navale anglaise. Elle dut coûter beaucoup à l'orgueil britannique ; mais ce recul devait être suivi de beaucoup d'autres.

Dès ce moment, en effet, l'Angleterre commence à envisager la possibilité d'une limitation des armements. L'Allemagne seule étant inquiétante, c'est avec l'Allemagne qu'elle engage des pourparlers. En 1912, M. Churchill, premier lord de l'Amirauté, proposa à l'amiral von Tirpitz une « vacance navale d'un an ». Von Tirpitz répondit à cette demande en présentant, dès 1912, un amendement à la loi navale qui portait de 38 à 40 le nombre des cuirassés de la flotte allemande et prévoyait 72 sous-marins.

Devant cet échec, l'Angleterre modifie encore sa formule. En mars 1912, elle adopte celle du *Two Keels To One* (deux quilles pour une). Lord Churchill en donnait lui-même la définition :

Considérant que la Grande-Bretagne a sur l'Allemagne une supériorité de 100 pour 100 en pré-dreadnoughts, il lui suffit d'avoir une supériorité de 60 pour 100 en dreadnoughts en prenant comme base de calcul la loi navale allemande de 1908. Mais à toute construction allemande qui serait faite en supplément à cette loi navale, la Grande-Bretagne répondrait par un nombre double de constructions (deux quilles pour une). Enfin, quand, par suite du vieillissement des cuirassés anciens, la supériorité de 100 pour 100 ne sera plus assurée (vers 1915), la formule sera révisée.

La révision de cette formule n'a pas été nécessaire en ce qui concerne l'Allemagne, dont la marine a été mise hors de cause après la guerre. A Scapa Flow, l'empire britannique avait la satisfaction de tenir en son pouvoir la flotte allemande intacte. Mais déjà sa suprématie maritime était compromise par suite de l'entrée en lice d'un nouveau concurrent : les États-Unis.

La politique navale des États-Unis se précise dès 1905, après la conclusion de l'alliance anglo-japonaise (1902) et

le traité de Portsmouth (1905) qui met fin à la guerre russo-japonaise.

Le président Roosevelt n'a cessé de préconiser *une marine de premier ordre.*

Sans marine pour l'imposer, la doctrine de Monroë n'est qu'une vantardise sans portée... Si nous n'avons qu'une marine de défense des côtes, nous ferons mieux de céder le canal de Panama à une nation plus forte et plus brave, capable de le protéger et d'y faire la police. Si nous voulons nous limiter à une marine défensive, rendons de suite Hawaï, rendons Porto-Rico, rendons l'Alaska et déclarons que nous n'avons pas plus d'intérêts à Cuba que la nation étrangère la plus faible... *Nous n'avons pas du tout besoin d'une marine, si ce n'est pas une marine de premier ordre*, car seule celle-ci nous permettra d'administrer nos affaires, même intérieures, et constituera une garantie de paix (*discours du président Roosevelt à Newport*, 1906).

« Nous devons avoir *incomparablement la marine la plus adéquate du monde* », déclare en 1915 le président Wilson (parti démocrate, 1913-1921), et son secrétaire de la marine, M. Daniels, demandera au *General Board* (Conseil supérieur) de préparer un programme naval qui donnera en 1925 aux États-Unis la *flotte inférieure à aucune autre* (Fleet second to no one). On voit que les grandes lignes de la politique navale des États-Unis ne se modifient pas quel que soit le parti au pouvoir.

En 1903, le *General Board* estimait que la flotte des États-Unis devait comprendre : 48 *cuirassés*, 24 *croiseurs cuirassés*, 48 *croiseurs prorogés*, 48 *destroyers*. En 1911, il indiquait qu'avant 1921 la flotte devait comprendre : 48 *cuirassés ou croiseurs de bataille*, 192 *destroyers*, 96 *sous-marins*, 24 *convoyeurs de flottille.*

Le président Wilson, au cours de sa tournée électorale (1916-1917), confirmait que les États-Unis devaient avoir « une marine incomparable ». Le 29 août 1916, le Congrès, engageant pour la première fois l'avenir, votait un programme de trois ans qui comportait, pour cette période, la construction de : 10 *cuirassés*, 6 *croiseurs de bataille*, 10 *croiseurs légers*, 50 *destroyers*, 68 *sous-marins.*

En 1917, la pénurie des États-Unis en bâtiments contre sous-marins les amena encore à construire un grand nombre de navires légers, parmi lesquels 235 destroyers. A l'armistice,

les tonnages comparés des bâtiments de combat *à flot* des principales puissances navales étaient les suivants :

Grande-Bretagne......	2 444 150 tonnes.
États-Unis	1 022 450 —
France................	712 100 —
Japon	699 700 —
Italie..................	385 700 —

Pour avoir « la marine seconde à aucune autre », les États-Unis devaient donc entrer en compétition avec la Grande-Bretagne. Or, en supposant que l'Angleterre et les États-Unis s'arrêtassent de construire après achèvement de leurs programmes de guerre, et en tenant compte seulement des cuirassés à *calibre unique* supérieur ou égal à 305 millimètres des croiseurs âgés de moins de vingt ans et des bâtiments de flottille âgés de moins de quinze ans, la situation des deux marines devait être la suivante en 1925 :

Grande-Bretagne......	2 000 000 tonnes.
États-Unis	1 800 000 —

Mais tandis que le programme britannique devait être achevé en 1922, *celui des États-Unis ne se terminait qu'en* 1925. Pour que, en 1925, les États-Unis fussent à égalité avec l'Angleterre, selon la formule de la *marine seconde à aucune autre*, il fallait donc que la Grande-Bretagne acceptât de ne plus construire à partir de 1922. D'un côté comme de l'autre, c'était la course aux armements avec les formidables dépenses qu'elle entraîne. Comment vont réagir les deux puissances rivales? L'Angleterre sembla d'abord vouloir soutenir la lutte. Au début de 1921, le Cabinet anglais réunissait le Comité de la défense impériale pour arrêter définitivement les bases de sa politique navale. Le Sous-Comité naval, présidé par M. Bonar Law, adopta les vues de l'Amirauté et décida que la politique devait être celle du *One power Standard* (marine supérieure à la plus forte) et qu'il y avait lieu de reprendre la construction des *capital ships*. Et l'Amirauté inscrivait au budget de 1921-1922 les crédits nécessaires à la mise en chantier d'une première branche de quatre grands *capital-ships post-Jutland*, c'est-à-dire conçus d'après les expériences de la guerre. Elle se réservait d'en demander ultérieurement quatre autres.

Cette proposition rencontra une sérieuse opposition au

Parlement anglais. Celui-ci, tout en approuvant la politique générale du *One power Standard*, fut d'avis que toute compétition avec les États-Unis devrait être écartée tant que :

1° La conférence impériale qui devait se réunir en juillet 1921 n'aurait pas déterminé la politique générale de l'empire ;

2° La conférence pour la limitation des armements, dont on annonçait la convocation prochaine par le nouveau président des États-Unis, M. Harding, n'aurait pas terminé ses travaux.

Repoussant tout programme naval à longue échéance, le Parlement accorda toutefois les crédits pour la construction des quatre grands *capital-ships* demandés.

Peu de temps après, se tint à Londres la conférence impériale qui réunissait les représentants des dominions de l'empire britannique. Elle avait à régler deux questions : le renouvellement de l'alliance anglo-japonaise et la participation des colonies à la défense navale de l'empire. *Pour la seconde fois, l'Angleterre appelait ses colonies au secours de sa suprématie navale.* Sur la première question, les résolutions de la conférence sont restées secrètes. Mais avant son départ, M. Hughes, le Premier de l'Australie, déclara : *Le devoir de l'Australie est de s'employer à aplanir les difficultés entre les États-Unis et le Japon, et à obtenir le renouvellement du traité anglo-japonais sous une forme qui ne soulève aucune objection de la part des États-Unis. Pour conserver l'amitié du Japon, nous ne pouvons nous permettre de perdre celle des États-Unis.*

C'est la première manifestation d'indépendance des colonies britanniques à l'égard de la métropole.

Statuant sur la deuxième question qui leur était soumise, les représentants des Dominions marquèrent une certaine répugnance à envisager le développement, souhaité par l'Amirauté, des marines coloniales et la conférence aboutit sur ce point à la résolution suivante :

Tout en reconnaissant la nécessité pour les différentes parties de l'empire de coopérer de façon à pourvoir à la défense maritime, selon que l'exige sa sécurité, *et tout en estimant que l'égalité des forces navales avec celles de toute autre puissance navale est le minimum acceptable*, la conférence est d'avis que la méthode et l'étendue de toute coopération sont des questions qui doivent être déterminées en fin

de compte par les différents Parlements intéressés et que toute proposition se rapportant à cette question doit être reportée après la conférence sur le désarmement qui est imminent.

C'était bien un échec, cette fois, et la Grande-Bretagne, abandonnée par ses Dominions, restait isolée, en face d'une concurrence impossible à soutenir. On devine quelle angoisse dut serrer les cœurs de tous les hommes qui portaient la lourde responsabilité des destinées de l'empire. Comme leurs prédécesseurs qui, en 1911, avaient dû consentir à proposer à l'Allemagne une limitation des armements, ils se résolurent, la mort dans l'âme, à accepter l'offre de conciliation des États-Unis. La diplomatie britannique s'emploiera donc à réaliser, à la conférence de Washington, l'accord indispensable.

Les États-Unis, de leur côté, redoutaient d'entrer en lutte d'armements avec l'Angleterre et du même coup, avec le Japon qui ne leur abandonnerait pas de bonne grâce la maîtrise du Pacifique. Une telle rivalité entraînerait des dépenses d'autant plus considérables que le tonnage des *capital-ships* allant toujours en augmentant, *il deviendrait bien vite impossible de les faire passer par le canal de Panama et de concentrer toute la flotte soit dans le Pacifique soit dans l'Atlantique.* D'où l'obligation, ou bien d'accroître l'importance des forces navales américaines divisées en deux groupes séparés, ou bien de creuser un nouveau canal. Le parti républicain, qui avait triomphé aux élections en préconisant une politique d'économies, ne pouvait prendre la responsabilité d'un programme aussi coûteux. La conférence de Washington est née de cette opposition de deux politiques navales également impérialistes dans leur principe.

III. — **La duperie de la réduction des armements navals.**

Examinons, en effet, de quelle façon a été pratiquement réalisée la répartition des forces navales, arbitrairement imposée par l'Angleterre, l'Amérique et le Japon. Au moment où la conférence s'est réunie, les États-Unis et le Japon avaient, seuls, des navires de ligne en chantiers, la France ayant décidé de ne pas achever les cinq cuirassés du type *Normandie* dont la construction s'était trouvée interrompue

par la guerre. Une seule méthode, dans ces conditions, pouvait conduire réellement à une réduction des armements. Elle eût consisté à régler la composition des diverses flottes en ne tenant compte que des navires déjà en service. Ceux-ci, dans cette hypothèse, auraient été répartis, suivant la proportion fixée par la conférence. L'abandon des constructions en cours eût permis aux deux nations intéressées, États-Unis et Japon, de réaliser une sérieuse économie, sans que la puissance relative des diverses forces s'en trouvât affectée, ni dans le présent, ni pour l'avenir.

Sans doute, on eût été amené, avec cette méthode, à réduire le tonnage global et le nombre des navires attribués à chaque marine. Mais le fardeau des armements en eût été encore allégé et la prépondérance que l'Angleterre et les États-Unis entendaient s'assurer sur le Japon, la France et l'Italie, eût été sauvegardée. En cas de conflit survenant entre deux quelconques des cinq nations, l'importance des forces navales en présence fût demeurée dans le rapport établi par le traité.

Or, la répartition du tonnage des navires de ligne n'a pas été faite de cette façon. Le projet d'accord autorise les États-Unis à conserver dix-huit navires de ligne dont le plus ancien a été lancé en 1909 et le plus récent en 1920, *mais dont dix ont été lancés depuis* 1914. L'Angleterre conserve vingt-deux navires de ligne lancés entre 1911 et 1918 *et dont neuf ont été lancés depuis* 1914. Le Japon garde dix navires de ligne, lancés entre 1912 et 1920 et dont *six ont été lancés depuis* 1914. Quant à la France, les dix navires de ligne qu'elle est autorisée à garder ont été lancés entre 1911 et 1913. *Tous sont antérieurs à la guerre.* Or, il importe de bien préciser qu'à égalité de tonnage, la valeur de deux flottes de guerre est fonction de la valeur militaire des unités qui la composent. Cette valeur militaire diminue lorsque l'âge des navires augmente, non seulement à cause de l'usure inévitable du matériel, mais encore parce que les navires les plus récents bénéficient toujours des nouveaux progrès réalisés dans la construction, la protection et l'armement.

La proportion établie par la conférence de Washington entre les diverses marines s'applique donc au tonnage des *capital-ships* de la marine française, *si l'on ne tient compte que de la quantité des navires entrant dans la composition de ce tonnage; elle ne s'applique plus si on tient compte de leur*

qualité. Il semble, dès lors, que la France aurait dû être, au moins, autorisée par le traité à entreprendre, avant aucune autre puissance, la construction de nouveaux navires de combat, destinés à remplacer ses vieilles unités et dont l'entrée en service eût rétabli plus équitablement *en qualité* la proportion déjà réalisée en quantité. Or, la France n'est autorisée, par le traité, à mettre en chantiers des cuirassés qu'en 1927, en 1929 et en 1931.

Par contre, l'accord de Washington prévoit que les États-Unis achèveront, dès maintenant, deux unités de la classe *West-Virginia*, qui remplaceront, dès qu'elles seront achevées, le *North-Dakota* et le *Delaware*, navires datant de 1908 et 1909, donc à peine plus âgés que nos *Voltaire* lancés en 1911. Ce remplacement aura pour effet d'augmenter prochainement en *qualité* la force de la flotte américaine. L'Angleterre se voit, de même, autorisée par le traité à *construire immédiatement deux unités nouvelles de* 35 000 *tonnes* qui remplaceront quatre navires anciens, le *Thunderer*, le *King George V*, l'*Ajax* et le *Centurion.*

Ces quatre navires représentent un tonnage total de 90 000 tonnes. Les deux unités nouvelles faisant ensemble 70 000 tonnes, il y aura perte sur la quantité de tonnage. Mais le gain en qualité sera encore considérable et la force de la flotte britannique s'en trouvera accrue elle aussi. Les quatre cuirassés anglais à déclasser datent de 1911 et 1912. Ils sont donc comparables à nos cuirassés les plus anciens, *dont le remplacement n'est autorisé qu'à partir de* 1927.

L'achèvement des deux *West-Virginia* américains et la construction des deux unités nouvelles britanniques vont coûter plus d'un milliard. Cette dépense était-elle nécessaire? N'eût-elle pas été mieux employée à des travaux de paix? Est-ce ce qu'on appelle « alléger le fardeau des armements »?

Les autorisations exceptionnellement avantageuses dont bénéficient, dans le traité, l'Angleterre et les États-Unis, ont eu pour point de départ le refus du Japon d'accepter le déclassement du *Mutsu*, cuirassé de 34 000 tonnes, lancé en 1920 et armé de huit canons de 406 millimètres (16 pouces). Or, les États-Unis ne possèdent actuellement en service qu'un seul navire, le *Maryland*, également lancé en 1920, qui soit muni de canons de ce calibre. Les deux unités du type *West-Virginia* que l'Amérique est autorisée à achever, devant recevoir également des canons de 406 millimètres,

la flotte des États-Unis comptera prochainement trois navires armés de canons de 16 pouces.

La flotte anglaise ne comprend actuellement aucun navire armé de canons de 406 millimètres. Mais les deux unités nouvelles à construire auront, naturellement, cet armement.

Ainsi, les trois grandes puissances navales, *délibérant en secret*, après avoir écarté de la discussion la France et l'Italie, se sont réservé le privilège de posséder seules des navires armés du plus gros calibre autorisé par le traité. Elles n'ont pas craint pour cela de retarder, au détriment de leurs budgets, l'ère des vacances navales que la conférence devait précisément instituer. On comprend mieux, après ces explications, pourquoi le calibre maximum adopté à Washington a été celui de 16 pouces et non de 12, 13 ou 15 pouces. Si la conférence avait vraiment le désir de réduire le fardeau des armements, n'eût-elle pas dû choisir comme calibre maximum *le plus fort calibre en usage sur le plus grand nombre des navires déjà existants?* De même, n'eût-elle pas dû déterminer le tonnage maximum unitaire des navires de ligne, *d'après le tonnage moyen des cuirassés en service?* Le projet de traité fixe ce maximum à 35 000 tonnes. *Il est curieux de constater qu'il correspond justement à la limite qui ne peut être dépassée, sans qu'il devienne nécessaire d'élargir le canal de Panama ou de percer un nouveau canal.* Et si l'on n'a pas adopté une limite moins élevée, c'est que les trois grandes puissances navales possèdent déjà des navires de ligne qui déplacent tout près de 35 000 tonnes et qu'elles tenaient à les garder.

On aperçoit ainsi clairement que l'Angleterre, les États-Unis et le Japon ont servi leurs intérêts ; mais on cherche en vain une explication de toutes ces décisions, qui corresponde à une préoccupation humanitaire.

Peut-on dire, du moins, que ce partage à trois de l'empire des mers respecte les intérêts de la France?

La France n'a que de vieux cuirassés, dont l'armement et la protection laissent à désirer. Si elle veut, à partir de 1927, en mettre de nouveaux en chantiers, elle devra, pour que ses unités de ligne ne soient pas inférieures, à nombre égal, aux similaires de l'étranger, construire des navires de 35 000 tonnes et ne pourra en posséder que cinq, pour ne pas dépasser le tonnage global qui lui est alloué.

Il est vrai que nos défenseurs du traité de Washington

sont pour la plupart les adversaires du cuirassé. Personne, disent-ils, n'y croit plus. Et la conférence a laissé à chacun toute liberté en ce qui concerne les navires légers et les sous-marins qui comptent seuls.

N'oublions pas que la conférence de Washington a limité à 10 000 tonnes le tonnage des navires légers et décidé que leur armement ne doit pas comprendre de canons d'un calibre supérieur à 203 millimètres (8 pouces). Ici encore, les intérêts de la France ont été négligés. Le traité de Versailles a, en effet, décidé que les croiseurs dont la construction est autorisée en Allemagne pourraient déplacer plus de 10 000 tonnes. *Mais aucune limite n'est fixée pour le calibre de leurs canons.* Si donc les Allemands adoptent, pour leurs nouveaux croiseurs, un armement supérieur à 203 millimètres, ce qui est toujours facile en réduisant le nombre des canons par navire, — il se trouvera que nos croiseurs légers seront, à tonnage égal, inférieurs aux croiseurs allemands. Dans le cas d'un conflit exigeant la présence de nos forces de ligne en Méditerranée, notre sécurité ne serait pas assurée dans le nord contre les forces navales allemandes. Les navires que nous aurions à leur opposer pourraient être attaqués, hors de portée de leurs canons, par des adversaires mieux armés. Il ne faut pas oublier non plus la convention militaire germano-bolchevik, connue sous le nom de traité de Rapallo, mais signée à Berlin le 3 avril 1922. La marine des soviets compte encore un grand nombre de navires, y compris des cuirassés, au nombre et au tonnage desquels la conférence de Washington n'a apporté aucune limitation. L'Allemagne possède, de son côté, assez d'ingénieurs et d'ouvriers pour mettre ces navires en état, assez d'officiers et de marins pour les armer. Car les officiers et les marins n'ont pas coulé avec la flotte de haute mer à Scapa-Flow. Cette alliance maritime de l'Allemagne et de la Russie, autant que leur alliance terrestre, constitue pour la France un grave danger dont la menace suffirait à elle seule à nous interdire d'accepter les limitations de Washington. Ces limitations ne s'appliquent d'ailleurs qu'aux puissances contractantes et laissent toute liberté à des nations qui ont déjà ou peuvent avoir demain des forces navales non négligeables.

IV. — **La question des sous-marins et les résolutions Root.**

L'Angleterre, assurée de posséder dans les eaux européennes une supériorité incontestable, tant en navires de ligne qu'en navires légers, devait, tout naturellement, se poser devant la conférence en adversaire des sous-marins. Nul n'ignore plus maintenant que l'amiral Jellicoe a vécu, pendant toute la guerre, dans une perpétuelle appréhension du risque que les sous-marins allemands faisaient courir à la flotte britannique. Dès la fin de 1914, il avait pris soin d'écrire à l'Amirauté pour signaler les dangers qu'un emploi intelligent de l'arme sous-marine entraînerait pour la grande flotte. Et si le commandant en chef des forces navales anglaises a commandé, à la bataille de Jutland, le mouvement de retraite qui lui a fait perdre le contact de l'ennemi et qui a sauvé de la destruction la flotte allemande, c'est encore par crainte de la torpille. Aussi n'est-il pas étonnant que les délégués anglais aient fait tous leurs efforts à Washington pour obtenir l'interdiction du sous-marin comme arme de guerre, et la limitation du tonnage de ces navires. Leurs procédés, notamment lors de l'incident lord Lee-Castex, manquèrent parfois de courtoisie, et furent sévèrement jugés, même en Angleterre.

La résistance de la délégation française rendit inutiles tous les efforts britanniques. La conférence ne se prononça ni pour l'interdiction ni pour la limitation.

C'est alors que M. Lloyd George nous offrit, à Cannes, son fameux « pacte de sécurité » ; la France, en échange des garanties qui lui étaient offertes par l'Angleterre, devait s'engager à ne plus construire de sous-marins.

Le danger du « pacte de sécurité » heureusement écarté, les adversaires du sous-marin ne se sont pas tenus pour battus. Ils ont réussi à faire reprendre la question sous une autre forme et le projet de traité de Washington comporte une annexe dans laquelle la conférence a entendu régler en quatre articles les conditions d'utilisation du sous-marin en cas de guerre.

L'article premier des résolutions Root — ainsi appelées du nom du sénateur qui en prit l'initiative — énumère les conditions dans lesquelles un sous-marin peut, en temps de guerre,

procéder à la visite, puis à la capture, et enfin, éventuellement, à la destruction d'un navire de commerce. L'article III édicte des peines sévères contre tout individu qui, même par ordre, aura contrevenu aux règles posées par l'article premier. Il sera susceptible d'être jugé et puni comme s'il avait commis un acte de piraterie et *pourra être mis en jugement devant les autorités civiles et militaires de toute puissance dans le ressort de l'autorité de laquelle il sera trouvé.* Cette dernière disposition est d'une extrême gravité, car elle ne garantit en aucune façon les droits d'un commandant de sous-marin, qui pourra être jugé comme pirate par des autorités ennemies, même s'il n'a pas contrevenu aux règles de ce nouveau droit des gens, et sans avoir la possibilité de présenter sa défense.

Mais l'article IV étend singulièrement la portée des trois articles précédents. *Il proclame, en effet, au nom des puissances signataires, l'impossibilité d'utiliser le sous-marin à la destruction du commerce, sans violer*, AINSI QU'IL A ÉTÉ FAIT AU COURS DE LA GUERRE 1914-1918, *les principes universellement acceptés par les nations civilisées pour la protection de la vie des neutres et des non-combattants.* EN CONSÉQUENCE, LES PUISSANCES SIGNATAIRES CONVIENNENT DE SE CONSIDÉRER COMME LIÉES DÉSORMAIS ENTRE ELLES PAR CETTE INTERDICTION. L'article IV interdit donc, en fait, l'emploi du sous-marin à la destruction des navires de commerce, destruction que l'article premier reconnaissait possible dans certains cas. L'article IV permet encore de juger comme pirate tout commandant de sous-marin, même s'il s'est conformé aux règles de l'article premier. Il pourra toujours être considéré, en effet, s'il a détruit un navire de commerce, comme ayant violé, AINSI QU'IL A ÉTÉ FAIT AU COURS DE LA GUERRE 1914-1918, LES PRINCIPES DU DROIT DES GENS. C'est précisément cette assimilation qui est inadmissible.

Les pratiques de guerre sous-marine inaugurées par l'Allemagne étaient en contradiction absolue avec les règles habituelles du droit des gens. Ces règles autorisaient bien les belligérants à détruire leurs prises dans certaines circonstances. Mais encore fallait-il, naturellement, qu'il y eût vraiment capture, c'est-à-dire procédure régulière comportant une visite préliminaire du navire saisi, permettant d'établir, avec toutes les garanties désirables, la légalité de la confiscation et de réserver les droits éventuels du capturé.

Enfin, lorsqu'un belligérant décidait de détruire une prise, le droit des gens lui imposait encore l'obligation, non seulement de mettre en sûreté les personnes se trouvant à bord du navire capturé, ainsi que tous les papiers et documents utiles pour le jugement de la prise, mais encore de préciser les circonstances dans lesquelles il avait été amené à effectuer cette destruction.

Or, au cours de la guerre, les sous-marins allemands se sont rarement souciés de garanties ou d'obligations. Le gouvernement allemand a lui-même reconnu qu'en agissant ainsi il contrevenait aux règles établies du droit des gens. Il a invoqué, pour défendre ses agissements, un prétendu droit de représailles. Qui dit représailles, entend évidemment répondre par une pratique non autorisée à un procédé, jugé illégal, de l'adversaire. Le gouvernement allemand, en invoquant le droit de représailles, déclarait donc, par là même, ses procédés de guerre sous-marine contraires au droit des gens. Il est, d'autre part, incontestable que cette violation systématique des principes établis a hâté la défaite de l'Allemagne, en amenant les États-Unis à entrer contre elle dans la guerre.

Si les sous-marins allemands n'ont pas modifié leurs méthodes de guerre, malgré l'hostilité des États-Unis, c'est qu'il leur était impossible d'obtenir le résultat cherché — en l'espèce, la destruction en masse du commerce allié — s'ils se conformaient aux règles du droit des gens. Ils eussent en effet couru de tros gros risques. D'une part, ils opéraient presque toujours isolément, loin de leurs bases, et sans aucune possibilité de se faire convoyer et, éventuellement, protéger par des navires de surface de leur parti. D'autre part, les navires de commerce belligérants — voire les neutres — se trouvèrent assez rapidement pourvus d'un armement défensif insuffisant pour leur permettre de lutter contre un navire de guerre de surface de force moyenne, mais qui les mettait, au contraire, dans d'excellentes conditions pour résister à la visite, à la capture ou à l'attaque d'un sous-marin. Un sous-marin, agissant en vue d'une visite, comme bâtiment de surface court des risques très supérieurs à ceux d'un navire de guerre ordinaire, car une avarie qui serait sans importance pour celui-ci peut devenir capitale pour un sous-marin si elle le met dans l'impossibilité de plonger. Les sous-marins allemands, en violant délibérément les règles du droit des gens, ont donc eu pour principal objet d'éluder

les obligations et les risques que leur créait leur situation de navires de guerre belligérants.

Une telle prétention est évidemment inadmissible. Mais est-il besoin d'édicter des règles spéciales concernant l'emploi des sous-marins en dehors de celles qui lui imposeraient les mêmes obligations qu'à tout autre navire de surface, sans lui permettre d'échapper aux risques supplémentaires que lui créent sa construction et son utilisation spéciales? Et ne serait-il pas équitable, en compensation de ces obligations et de ces risques, de lui reconnaître les mêmes droits qu'à tout autre navire de guerre en général?

La question a été examinée dans tous ses détails par l'Advisory Comittee désigné par le gouvernement américain et composé des plus hautes personnalités des États-Unis. Le rapport de l'Advisory Comittee est un document décisif qui doit être largement connu en France, car il résume précisément l'essentiel de la thèse que nos délégués n'ont pu faire accepter à Washington.

Le rapport de l'Advisory Comitte condamne, naturellement, la destruction du commerce telle que l'ont pratiquée les Allemands, sans visite ni arraisonnement. Discutant la question de savoir si un sous-marin qui aura opéré une capture régulière ne se trouvera pas toujours dans l'obligation de détruire sa prise, le rapport remarque :

En supposant qu'un navire marchand puisse être arraisonné par un sous-marin d'une manière légitime, il devient difficile pour le sous-marin, en raison de son personnel limité, de faire une visite complète, de placer un équipage de prise à bord et de conduire le navire dans un port. Il lui est difficile de prendre à son propre bord les passagers et l'équipage d'une prise de grandes dimensions, si les circonstances nécessitent que le navire soit coulé. *Cependant, ces remarques sont également applicables à des navires de surface de petit tonnage*

Si le sous-marin est soumis aux mêmes règlements que les navires de combat de surface, dit encore le rapport de l'Advisory Comittee, *on ne peut pas soulever d'objection à son emploi contre les bâtiments de commerce.* Individuellement, les commandants de sous-marins ne sont pas plus enclins à violer les instructions de leurs gouvernements, à ce sujet, que ne le sont les commandants de tout autre genre de navires opérant indépendamment.

Examinant ensuite l'usage du sous-marin contre les navires de combat, l'Advisory Comittee constate que le sous-marin

est muni des mêmes armes que les navires de surface, à savoir : torpilles, mines et canons. L'usage de ces armes par des navires de surface n'est pas prohibé et cette interdiction ne peut exister pour les sous-marins.

Le sous-marin, comme vaisseau de guerre, a un rôle vital à jouer. Il restera. Il peut attaquer les bâtiments de combat sans avertissement, comme le peuvent aussi les navires de surface, *mais il faut l'obliger à observer les règlements prescrits pour les navires de surface, lorsqu'il se trouve devant des navires marchands, ainsi que dans tous les autres cas.*

Après avoir de nouveau affirmé, à propos de l'usage du sous-marin comme éclaireur, que son emploi est légitime et qu'aucune nation ne peut en condamner l'usage de cette manière, le rapport continue :

Une nation possédant une marine marchande importante, protégée par une forte marine de guerre de surface, ne désire naturellement pas être menacée par la guerre sous-marine. Ceci est particulièrement le cas quand une nation tire ses ressources principales de son commerce d'outre-mer. Si la marine de guerre de surface d'une telle nation était obligée de quitter ses eaux territoriales, il serait grandement à son avantage que la menace des sous-marins fût supprimée. Ceci pourrait être accompli en réduisant les dimensions des sous-marins de telle manière que leur rayon d'action fût limité à des opérations défensives dans leurs propres eaux territoriales. *D'autre part, si une nation n'a pas une marine importante et craint qu'un pays maritime voisin puisse tenter de porter la guerre chez elle, il sera tout naturel, pour une telle nation, de désirer une très grande force de sous-marins pour défendre l'entrée de ses ports et pour attaquer les transports et les navires de ravitaillement de l'ennemi.* La maîtrise de la surface de la mer fût-elle acquise à la puissance attaquante, cela ne la protégerait pas contre les menaces constantes des sous-marins et les pertes qu'ils lui causeraient.

On comprend mieux, après cette lecture, les raisons pour lesquelles l'Angleterre, possédant une marine marchande importante, protégée par une forte marine de guerre de surface, a mis tous ses efforts, à la conférence de Washington, pour faire interdire, puis restreindre l'usage des sous-marins. On comprend l'intérêt qu'elle avait encore à exiger, en échange des garanties qui devaient nous être offertes dans le pacte de sécurité préparé à Cannes entre MM. Lloyd George

et Briand, que la France s'engageât à ne plus construire de sous-marins.

Mais on perçoit mieux aussi l'erreur grave que nous eussions commise, si nous avions accepté ce marché et admis l'argument présenté par nos alliés « que les sous-marins ne sont efficaces que contre les navires marchands et qu'ils sont inutiles autrement, soit comme armes défensives, soit comme armes offensives ». Le rapport de l'Advisory Comittee nous donne l'opinion des États-Unis :

Les États-Unis ne désireront jamais que leur marine entreprenne la guerre sous-marine sans restrictions. De fait, l'amour de la justice chez le peuple américain amènerait la chute d'un gouvernement qui essaierait de justifier une telle guerre. En opérant, cependant, entre leurs bases et nos possessions lointaines et en se conformant aux lois de la guerre, des sous-marins pourraient troubler et harasser considérablement un ennemi qui entreprendrait des opérations contre elles. Ils pourraient même retarder la chute de ces possessions jusqu'à ce que notre flotte puisse être mobilisée pour entreprendre les opérations sur une grande échelle. Il sera impossible à notre flotte de protéger nos deux côtes si étendues, d'une manière efficace, en toutes les occasions. Attachés à des bases le long des deux côtes, les sous-marins pourraient servir d'éclaireurs et attaquer tout ennemi qui tenterait des raids contre nos places sans défense. *Le sous-marin est particulièrement un instrument des puissances navales faibles.* Le trafic du monde se fait sur la mer. Toute marine qui a la maîtrise de la surface préfère se reposer sur cette supériorité. Tandis que des marines comparativement faibles ne peuvent que menacer cette supériorité en développant une nouvelle forme d'attaque pour réussir, par la surprise. Il s'ensuit que les sous-marins ont obtenu des avantages jusqu'à ce que la méthode de contre-attaque ait été développée. *La marine des États-Unis ne possède pas un nombre suffisant de croiseurs.* Le petit nombre que nous avons serait incapable d'assurer tout notre champ d'éclairage. Les sous-marins pourraient grandement les aider, car ils ne peuvent pas être chassés au port par les éclaireurs ennemis. Le coût annuel d'entretien de 100 000 tonnes de sous-marins, complètement armés et équipés, est d'environ 30 millions de dollars. Pour l'ouvrage que l'on exigera d'eux dans un cas dangereux, cette dépense est faible, par rapport à celle de la marine entière. *Le fait de conserver un grand nombre de sous-marins peut, dans l'avenir, avoir pour résultat que les États-Unis gardent leurs possessions lointaines. Si ces colonies sont perdues, la dépense d'hommes nécessaire pour les*

reprendre sera effroyable et peut-être inutile, ce qui serait réellement une défaite pour les États-Unis. Les États-Unis ont besoin d'un grand nombre de sous-marins pour protéger leurs intérêts. La commission est, par conséquent, d'avis qu'une guerre de sous-marins sans restriction contre le commerce doit être mise hors de cause. Le droit de visite et de perquisition doit être exercé par les sous-marins conformément aux règles visant les navires de surface. Elle n'est pas en faveur d'une limitation des dimensions des sous-marins.

On voit que le rapport de l'Advisory Comittee admet, absolument, l'assimilation du sous-marin au navire de surface, au point de vue des lois de la guerre. C'est la condamnation des principes posés par les résolutions Root qu'il fallait faire connaître dans leur texte même, en raison de leur importance, et qui ne visent, à l'instigation de l'Angleterre, qu'à réduire les moyens de défense de la France, *nation à marine faible*.

En résumé, non seulement le projet de traité de Washington méconnaît les droits souverains de la France, mais encore il tend à affaiblir nos moyens de défense sur mer.

Ce traité n'est, d'ailleurs, dangereux que pour nous.

L'Italie a été placée, à Washington, sur un pied d'égalité avec la France. Elle n'a pas lieu de se plaindre, car, avant la guerre, elle occupait, parmi les nations maritimes, un rang qui était bien loin du nôtre. Le Japon conserve la deuxième place dans le Pacifique et reçoit, en échange, des avantages que, dans certains milieux des États-Unis, on juge même exagérés. Les États-Unis et l'Angleterre pensent avoir réussi, aux moindres frais et au mieux de leurs intérêts, le partage de l'empire des mers qu'ils convoitaient également. Ainsi, sauf la France, chacune des puissances conférentes a des raisons de se déclarer satisfaite.

Pourtant, à y regarder d'un peu près, on s'aperçoit que la conférence de Washington n'a pas aboli la rivalité maritime de la Grande-Bretagne et des États-Unis. Le rapport présenté par M. Denby, secrétaire de la marine, et transmis par le président Harding au Congrès, lors de la discussion du dernier budget de la marine (1923-1924), se termine ainsi :

Dans le passé, faute d'une politique navale définie, devant la pressante nécessité de créer notre force de cuirassés, *il fut impossible de conserver une marine bien équilibrée.* J'ai le devoir de vous rendre

compte qu'en ce qui concerne certains types, tels que croiseurs rapides, porte-aéronefs, sous-marins de haute mer et aéronefs, *notre marine est insuffisante.* Pensant aux conditions financières du pays, je n'ai l'intention de faire, cette année, aucune proposition d'accroissement de la marine ; mais je propose qu'aussitôt que les circonstances le permettront, *le Congrès soit saisi d'une demande d'accroissement telle qu'elle équilibre notre flotte et que celle-ci devienne et reste égale à n'importe quelle autre dans le monde.*

Dans la quinzaine qui a suivi la publication du rapport Denby, M. Amery, le premier lord naval britannique, répondant à une question relative à la construction par les États-Unis de navires inférieurs à 10 000 tonnes, déclarait à la Chambre des Communes que *la suprématie sur mer de la Grande-Bretagne était exprimée par la formule de l'égalité avec n'importe quelle autre nation.*

L'ère des rivalités maritimes n'est donc pas close, et le fardeau des armements navals risque de peser encore lourdement sur les budgets de l'Angleterre et des États-Unis. Les conditions de la lutte se sont simplement déplacées. Si le traité de Washington entre en vigueur, la course aux armements, au lieu de porter sur la construction des *capital-ships*, sera limitée aux unités légères, aux sous-marins et aux appareils aériens. *Elle entraînera malgré tout de moindres dépenses et ce sera, en définitive, le seul résultat de la conférence.*

La France entend-elle, en accordant la ratification qu'on lui demande, permettre cet allégement dans les budgets anglo-saxons, au détriment de son avenir maritime et de sa souveraineté? Nous ne le pensons pas. Aussi bien, voici que les Anglo-Saxons s'inquiètent déjà de la concurrence nouvelle, à laquelle les entraîne leur impérialisme. Et ils nous annoncent leur projet de réunir bientôt une deuxième conférence pour la limitation des armements navals. Mais nous espérons que le Parlement, enfin averti du grave danger que les intérêts français ont couru à Washington, danger dont le refus de ratification pure et simple du traité peut seul nous sauver, ne voudra même pas envisager notre participation à une nouvelle conférence qui nous interdirait, après les *capital-ships*, les navires légers, les sous-marins et les avions, et consacrerait ainsi notre déchéance navale.

DANIEL PARÈGE.

Ernest Renan [1]

ou

le romantisme de l'Intelligence

II

JETÉ dans le courant de son siècle, Ernest Renan n'eut rien à renverser, à bouleverser autour de lui. Point de rupture dans sa vie intérieure, mais un changement naturel et selon le cours des choses ; à peine un léger mouvement de réaction, puis, tout de suite, une sorte de frénésie, de violence intellectuelle, qui le porte à s'affirmer, à donner libre cours à tout le flot d'abstractions qui enfièvrent sa solitude et qu'avivent les souffles du dehors. Il y a bien du tumultueux, de l'imprécis et de l'irrationnel dans cette période de sa vie que Renan appelle son époque de « dogmatisme critique », et où, cédant aux humeurs de 1848, il cherche à formuler dans l'*Avenir de la science* « un dogme capable de passionner de nouveau l'humanité ». Bien qu'il s'y exprime sur un ton agressif, opposant et dur, son fanatisme scientifique joue sur un fond d'illusions subjectives dont l'ardeur confuse masque mal la misère logique. Le naturalisme rationaliste où ce jeune philosophe surexcité et tendu fonde ses négations pour prophétiser le règne de la science et du pro-

(1) Voir *la Revue universelle* du 15 février 1923.

grès humain, n'a point la rigueur sommaire et franche de l'idéologie du dix-huitième siècle à laquelle il l'emprunte. C'est qu'il n'entend pas qu'on le confonde avec les négateurs à la Voltaire, ni avec les optimistes à la Condorcet ; et encore qu'il prétende que la méthode des sciences positives — de l'histoire naturelle et de la physiologie notamment — lui apparaissent comme « la loi du vrai », qu'il en fasse « une des bases de sa philosophie », son imagination idéaliste a trop horreur du « cercle, du fini » pour ne pas en reculer les limites sous des hyperboles équivoques. L'induction physique lui semble surtout un raisonnement commode pour ruiner la croyance au surnaturel ; toutefois il répugne à se tenir à ce concept dur et tranché du déterminisme scientifique, tel que son ami Berthelot le présente à ses yeux ; il cherche à l'infléchir et tout aussitôt il s'évade vers de confuses imaginations cosmologiques, se perd dans un divin dissous et éparpillé, dont Spinoza, Herder, Hegel et Humboldt lui fournissent les éléments multiformes et contradictoires.

Il nous faut donc, sous le brouillard d'idées dont elle s'enveloppe, dégager sa pensée critique, percer, sous les symboles capricieux qui en atténuent les contours, le point vif où posent ses négations. Sans doute n'est-ce pas le fanatisme scientifique qui a prévalu dans l'influence de Renan, mais bien plutôt ces pseudo-idées, ces nuages d'idées dont il s'entoure et qui ont joué et jouent encore un rôle considérable au service de toutes les barbaries intellectuelles modernes, et qui ont donné le change sur tant d'inspirations creuses et de faux mysticisme. Mais, derrière les vapeurs de la religiosité germanique, comme sous le balancement de l'ironie renanienne, il y a une volonté de fond, une arrière-pensée, j'ose à peine parler de doctrine, tant sont subjectives les raisons qui lui font affirmer, par exemple, qu'il jouerait son propre salut pour la vérité scientifique de la thèse rationaliste. « Dès qu'une doctrine me barre l'horizon, dit-il, je la déclare fausse » ; et il semble qu'il ait élu le rationalisme, bien moins pour sa vérité que par opposition à une discipline qui contrariait les diverses tendances de son esprit. Au reste, n'avoue-t-il pas lui-même, dès ses premières démarches : « On se dit : Je serai dogmatique ou je serai sceptique, et on s'y porte par caprice, par *réaction surtout*, car, au fond, on sent qu'il y a autant de raisons pour

que contre. » Sa révolte contre la théologie orthodoxe le porta donc à modifier sa philosophie de la connaissance : ce qu'il fallait détruire, c'était le fondement intellectuel de la foi, le spiritualisme chrétien et la notion du miracle. Qu'il prétende la justifier par un raisonnement positif et tout expérimental, ou qu'il la masque de critique historique et d'idéalisme hégélien, cette tendance destructive reste partout présente ; voilà sa mission propre et celle-là même dont il fait l'œuvre des temps modernes : « Il faut, si l'on veut servir l'avenir, dit-il, travailler à détruire la société présente » ; car il reconnaît qu' « éliminé la religion, il n'y a qu'à détruire ». Sans doute, un tel office lui semble dur ; on doit « se réunir au camp des méchants, et les bons vous maudissent ». Mais « quelle belle âme, dit-il, peut vouloir conserver »? Savant, il doit « être pour l'avenir » ; donc, il « détruira », en esprit, cela s'entend, — car, tandis qu'il livre les pauvres hommes qui ne sont pas mûrs pour les vérités redoutables de la critique aux violences de leurs disputes, il remonte en plein ciel, il transcende l'humanité pour « s'élever jusqu'à l'être suprême où tout est raison, où tout se concilie, où tout est lumière blanche ».

Tel est, à travers un foisonnement inextricable d'idées, de digressions, de pétitions de principes, le double rythme de l'*Avenir de la science :* une affirmation dogmatique et rationaliste —, puis, sous le couvertd'une apologie des sciences de l'histoire, promue au titre de science suprême, des certitudes chimériques, des anticipations aventurées et qui, venant de Renan, semblent je ne sais quelles feintes de l'imagination. Mais ces contradictions s'expliquent si l'on songe qu'il n'y a là, au fond, que les confidences d'un adolescent, gorgé de spéculations cérébrales, et qui, « débarrassé du joug importun de la conséquence, accueille simultanément ce que réclament simultanément ses différentes facultés ». Aussi bien Renan s'y livre-t-il sans art ; il ne nous cache rien, car il n'a pas encore de gages à donner à la société, de sacrifices à lui faire. Dans son obscurité, il se sent libre de dire ce qu'il veut, puisqu'il ne le dit qu'à lui-même. Pas de prudences opportunes, pas de tempéraments et, en bloc, il nous livre tout ce qu'il a furieusement absorbé : ethnologie, exégèse, grammaire comparée, histoire, philologie, métaphysique allemande, mêlées à ses passions, à ses sentiments, à ses humeurs et coulées en une sorte de pam-

phlet insolite et tumultueux. C'est sur ce stock d'idées qu'il vivra, épurant, émondant, enjolivant sous des phrases faussement respectueuses et câlines ce qu'avait d'agressif comme un défi le « sectarisme » (1) acerbe de l'*Avenir de la science*.

Et il pourra les voiler, en atténuer les violences, leur donner une allure moins gauche, les passions de son esprit resteront identiques. Il aura plus de goût, et, par exemple, il rejettera comme grossières les illusions démocratiques que ses opinions « avancées » de philosophe l'avaient en quelque sorte contraint d'élire pour trouver ses premiers appuis temporels ; mais ses thèmes essentiels ne changeront pas, tant ils tiennent au plus vif de sa nature morale. Il est là tout entier, en traits durcis sans doute, comme poussés en relief, mais déjà pleins de complexité, de dessous, de détours énigmatiques : et la rigueur du ton qui ne sait pas encore les décevantes finesses de l'art ne rend que plus évidente l'incertitude d'une pensée rebelle à la prise. Pour en dégager les dominantes, il n'y a qu'une méthode, — la seule valable quand il s'agit de Renan, — recourir à l'élément psychologique, retrouver la réaction subjective dont l'idée n'est que le signe occasionnel.

De sa propre aventure, quel parti Renan va-t-il tirer dans le siècle? — car tout de suite Renan songe à construire la légende de Renan. D'abord, il lui faut donner à croire qu'il est sorti du christianisme par « la voie royale de l'histoire et de la critique ». Il commencera donc par une apologie de la critique historique ; et tout aussitôt il fera de l'histoire la création propre et originale, le « cachet du dix-neuvième siècle » : « L'histoire, dit-il, est la vraie philosophie de notre temps... La Révolution, qui, depuis 1820, a changé complètement la face des études historiques ou pour mieux dire qui a fondé l'histoire, est un fait aussi important que l'apparition de quelque nouveau système. » Identifiant la science de l'esprit humain et l'histoire de l'esprit humain, il affirme la prétention de l'histoire à être une philosophie, une explication du réel, bien plus, la philosophie même, la seule explication possible. « Il faut renoncer, dit-il, à la tentative

(1) Renan reconnaît lui-même, dans la préface qu'il mit à l'*Avenir de la science*, que ses premières idées avaient quelque chose « d'âpre, de dogmatique, de *sectaire* et de dur ».

de la vieille école de construire la théorie des choses par le jeu des formules vides de l'esprit. Pas de philosophie sans érudition historique » — et à l'*Essai sur le bouddhisme* de Burnouf, à la *Grammaire comparée* de Bopp, à l'archéologie de Lassus, il sacrifie toute la collection de Descartes et de son école. « Sans la philologie, dit-il encore, le monde moderne ne serait pas ce qu'il est : la philologie constitue la grande différence entre le moyen âge et les temps modernes. » Ce moyen âge qui, avec saint Thomas, a renoué la grande tradition aristotélicienne, lui semble constitué en « état d'enfance intellectuelle » parce qu'il n'a pas eu de philologue. Au reste, il ajoute qu'un Aristote est de nos jours impossible. A l'en croire, science, art, philosophie, ne sauraient plus avoir de sens en dehors du point de vue historique, c'est-à-dire du point de vue du genre humain. Or, la philologie est précisément la science des produits humains, la science exacte des choses de l'esprit : elle est aux sciences de l'humanité ce que la physique et la chimie sont à la science des corps : par ses recherches objectives, elle est donc destinée à remplacer les pures spéculations philosophiques. Et Renan d'assigner aux études historiques une portée indéfinie en une suite d'affirmations qui pourraient paraître singulièrement hasardeuses, si l'on était tenté d'oublier qu'il s'agit pour Renan d'établir que « livré pieds et mains liés aux faits, les faits seuls l'ont traîné où ils ont voulu », c'est-à-dire à rejeter le joug du dogme catholique.

Mais, quoi qu'il en soit de la possession des faits, et supposons-la aussi étendue que possible, pour les relier, pour les connaître, il faut une philosophie (1). L'histoire est explicative ou elle n'est pas ; or, le fait n'est pas une explication ; l'explication, c'est la raison qui la démêle par l'analyse. Mille, cent mille faits rigoureusement vrais n'enchaînent au vrai qu'un bon esprit. Un bon esprit, c'est celui qui existe complètement sans son érudition. Et les sources de l'histoire peuvent affluer avec abondance, être recueillies avec une habileté technique sans pareille, précisément dans

(1) Nous ne pouvons que résumer ici une thèse que nous entendons reprendre par ailleurs et renvoyer aux ouvrages où on en trouve les éléments, inspirés au reste de philosophies très diverses. Cf. Pierre Lasserre : *le Romantisme français* ; Richard : *la Philosophie du Raisonnement ;* Nietzsche : *Seconde considération inactuelle* ; Laberthonnière : *Idéalisme et réalisme chrétien* ; Rauh : *l'Expérience morale.*

une époque où les explications et les systèmes historiques les plus vains et les plus déraisonnables, la plus puérile philosophie des événements prévalent.

Aussi bien l'histoire n'est pas et ne peut pas être une science, car elle ne porte que sur des faits individuels et contingents ; par là même, le caractère scientifique est contraire à sa nature et à ses possibilités. L'historien, pour opérer un choix entre les faits qui lui sont connus, doit recourir à un jugement de valeur qui n'a ni son principe, ni son point d'appui dans l'histoire elle-même. Qu'il le veuille ou non, il lui faut en appeler aux données de quelque autre science ; or, il n'y a de science qu'en tant que celle-ci possède des principes propres à l'aide desquels elle étudie son objet. L'histoire n'a pas cette existence autonome, car ce n'est pas seulement pour être justement apprécié que le fait humain exige l'intervention d'un grand nombre de connaissances acquises par ailleurs, mais encore pour être établi comme fait. On ne voit donc pas sans une certaine stupeur Renan affirmer que « les principes généraux qui ont une valeur philosophique ne sont possibles qu'au moyen de la recherche érudite des détails », comme si la science des premiers principes, et de l'intelligence n'était point nécessaire à la recherche de ces détails qui, sans elle, resteraient un amas matériel et confus, un ensemble de faits proprement « impensables ».

Une différence spécifique sépare, en outre, les actes humains des faits naturels : ceux-ci ne sont qu'eux-mêmes, ceux-là sont l'image, l'expression matérielle d'un fait spirituel, le symbole d'une âme, de ses sentiments, de ses pensées, de ses besoins ; et l'on ne saurait les comprendre, les traduire, les apprécier, ni même les ordonner empiriquement, sans recourir à des principes et à des doctrines supérieurs à l'histoire.

Lorsque l'historien s'oppose au philosophe et se flatte de demeurer dans le réel, de rejeter l'abstraction, de ne pas faire d'hypothèse, il prétend, à vrai dire, sortir de la condition humaine : fatalement et à son insu, il aboutit à des conclusions qui portent sur le fond des choses. Car les uns et les autres, qui que nous soyons, à travers tout et par le moyen de tout, nous élaborons toujours une doctrine, nous faisons toujours de la métaphysique. Ce n'est que par une sorte de feinte que les historiens et les critiques présentent

leurs conclusions doctrinales comme si c'étaient les constatations qu'ils font qui les leur dictaient. Chaque fois qu'on tire une leçon de l'histoire, c'est que, d'une façon ou 'une autre, on l'y a préalablement introduite.

Renan, d'ailleurs, n'était pas dupe de ses formules historicistes et n'avoue-t-il pas lui-même qu'il s'est placé au « point de vue rationaliste » pour faire l'histoire des textes sacrés et que « ses négations ne sont pas le fruit de l'exégèse, mais sont antérieures à l'exégèse ». Sans illogisme, Renan aurait dû justifier d'abord le point de vue rationaliste qu'il appliquait à ses recherches, ce qui est le fait de la philosophie et non pas de l'histoire.

Mais, pour ce singulier philosophe, la philosophie est « un côté de la vie, une façon de prendre les choses, non une étude exclusive ». « Dans les sciences de l'humanité, dit-il, l'argumentation logique n'est rien. » Et Renan, qui tout à l'heure faisait de l'histoire « une géométrie inflexible », qui assignait aux sciences historiques une portée indéfinie, aboutit à cette limitation singulière, hautaine, désabusée, à ce jugement implacable où se formule non moins hardiment l'aveu de leur impuissance à ne jamais rien conclure de définitif et de sûr : « Le propre de ces études, dit-il, est, aussitôt qu'elles ont atteint leur perfection relative, de commencer à se démolir » (1) — et voilà sans doute pourquoi Renan en a fait l'objet de sa secrète dilection.

Sous le dogmatisme philologique qui le porte à des affirmations comme celles-ci : « Tout supernaturalisme recevra de la philologie le coup de grâce. Le supernaturalisme ne tient en France que parce qu'on n'y est pas philologue », sentez poindre la réaction subjective. Renan sait mieux qu'un autre que la philologie ne permet rien de semblable, que là comme ailleurs, on porte toujours la « conséquence du principe d'où l'on est sorti ». Si les études historiques, en « subissant le joug d'un dogme religieux, se condamnent à une partialité avouée », elles ne sauraient échapper au joug d'une métaphysique implicite, et dans le cas de Renan aux contrariétés d'un système délibérément choisi pour faire échec à l'intellectualisme de la théologie catholique.

(1) Ainsi, dès l'*Avenir de la science*, Renan avait entrevu la précarité de ces sciences historiques, dont il dira plus tard : « Sciences historiques, petites sciences conjecturales qui se défont sans cesse après s'être faites et qu'on négligera dans cent ans. »

Ce dogme nouveau, — car c'en est un, et n'avoue-t-il pas au reste que « la négation du surnaturel est devenue un *dogme* pour tout esprit cultivé », — Renan le fonde sur la philosophie du devenir, parce plus qu'aucune autre elle est propre à dissoudre tout jugement ferme de l'esprit. « Le grand progrès de la réflexion moderne, dit-il, a été de substituer la catégorie du devenir à la catégorie de l'être, la conception du relatif à la conception de l'absolu, le mouvement à l'immobilité. Autrefois, tout était considéré comme étant : on parlait de droit, de religion, de politique, de poésie, d'une façon absolue. Maintenant, tout est considéré comme en voie de se faire. » C'est donc bien une métaphysique de l'histoire que Renan entend substituer à la théologie, une philosophie essentiellement mobile et personnelle qui devait satisfaire sa nature individualiste et critique, car il ne conçoit pas une « vérité sans nuance, à laquelle chacun n'aurait pas le droit de donner le cachet de son individualité ».

Rationalisme, philosophie du devenir, tout en lui est à l'état d'intuition antérieure au jugement de l'intelligence. S'il fait de la psychologie la science de l'homme, c'est qu'il se sent lui-même tout psychologique : « L'homme se fait, dit-il, comme l'individu se fait ; sa science doit donc être historique. Et qui sait si ce n'est pas aussi la science de Dieu? » Dès le séminaire, il était « évolutionniste décidé ». Aussi bien, la négation du surnaturel n'est-elle pas, chez Renan, le résultat de la critique ; tout au contraire, il rejette la croyance à l'ordre surnaturel, parce qu'elle est la négation de la critique, que la critique est la tendance profonde de son esprit et du même coup « le seul caractère qu'on puisse assigner à la pensée délicate, fuyante, insaisissable du dix-neuvième siècle ».

Renan excelle à transposer ses propres passions dans l'universel, à en faire la fatalité inéluctable de l'humanité tout entière, quitte à les identifier avec les illusions où elle aime à s'entretenir. Mais si le relativisme et l'évolutionnisme sont des doctrines qui lui conviennent, en ce qu'elles tendent à défaire les nécessités logiques, il sait d'expérience à quels abîmes de scepticisme une telle doctrine conduit nécessairement : « En résumé, dit-il, si par l'incessant travail du dix-neuvième siècle, la connaissance des faits s'est singulièrement augmentée, la destinée humaine est devenue

plus obscure que jamais. » Et l'homme qui naguère assurait que l'histoire est la vraie philosophie de notre temps, qu'elle doit remplacer par ses recherches objectives les pures spéculations de l'esprit, déclarera douze ans plus tard : « Un des faits les plus graves qui aient marqué ces trente dernières années, dans l'ordre intellectuel, est la cessation subite de toutes les grandes spéculations philosophiques. » Mais c'est l'ordre même de telles spéculations que Renan a détruit en prétendant que le grand problème du siècle, « ce n'est ni Dieu, ni la nature, mais l'humanité », que les sciences philologiques sont les sciences de cette humanité et que « chacun de nous n'est ce qu'il est que par son système en histoire » ; il a bien vu qu'il lui fallait couper court, par un renversement de la hiérarchie des sciences, à la priorité de la recherche théologique, et trouver un système comme l'évolutionnisme, qui ne fût encore qu'une explication historique du réel. Car « toute philosophie de l'histoire, si elle est vraiment une philosophie, c'est-à-dire une connaissance par les raisons suprêmes, devra être en réalité une théologie de l'histoire, parce qu'elle ne porte pas sur la pure nature humaine qu'étudie la philosophie spéculative, mais sur l'homme réel et concret, dans l'état où il se trouve par rapport à sa destinée. Et l'homme ainsi considéré est proprement un objet de connaissance théologique. De savoir si ce que les catholiques appellent le péché originel, la grâce, l'ordre surnaturel existe oui ou non, et si, oui ou non, il y a, passant au milieu de l'histoire des peuples, une société surnaturelle et parfaite qui est le Corps mystique d'un Dieu incarné et qui sait seul les moyens d'assurer l'ordre de la vie humaine, cela ne peut pas ne pas changer quelque chose à la philosophie de l'histoire » (1).

Or, c'est de ces questions fondamentales que Renan désire se débarrasser, en ayant l'air de rejeter la métaphysique et la logique qui n'ont, prétend-il, « aucun rapport avec l'existence et les faits », pour s'en tenir à l'« objectivité » de la critique et de la philologie. « La croyance à un ordre surnaturel, dit-il, c'est la négation de la critique. » Mais il sait bien qu'un tel postulat puise ses propres motifs ailleurs que dans la constatation des faits exégétiques par exemple, car ce qui décide de la « position définitive d'une intelligence à l'endroit

(1) Jacques Maritain, *Revue universelle*, 15 mai 1921.

du christianisme, c'est sa position sur le problème de Dieu et de l'homme, de la Providence et du monde, sur les suprêmes questions posées à la philosophie par l'univers et par notre nature » (1). Aussi Renan reconnaît-il qu'il lui est « impossible de réfuter par des arguments directs celui qui s'obstine à croire au surnaturel » ; il se contente de le nier. « L'œuvre de la critique moderne, dit-il, est de détruire tout système de croyance entaché de supernaturalisme. » Par ailleurs, il est contraint d'avouer que « la critique ne fait guère apparaître que des contradictions », que « la science historique ne sait que détruire et n'a pas rebâti » ; mais pour lui c'est un « mal incurable et nécessaire ». Et voyez comment il s'en accommode et comment il s'en tire : « S'il y a quelque chose de fatal au monde, dit-il, c'est la raison et la science ; le seul coupable en tout cela, c'est la nature humaine et sa légitime évolution. Or, le principe indubitable, c'est que la nature humaine est en tout irréprochable et marche au parfait par des formes successivement et diversement parfaites. » Ainsi Renan n'a abjuré les difficultés métaphysiques du catholicisme que pour se vouer aux difficultés métaphysiques de l'évolutionnisme hégélien. Après avoir déclaré que « la foi est toujours en raison inverse de la vigueur de l'esprit et de la culture intellectuelle », il adopte un dogme non moins « acritique » qui, identifiant l'évolution et le progrès indéfini, fait de l'humanité une sorte d'hypostase et en fin de compte l'adore à la manière d'un dieu. Mais il n'y a là, nous le verrons, dans la pensée de Renan, qu'un désir de garder un certain résidu moral, une certaine « idéalité », en l'absence de tous les principes vitaux et de toutes les certitudes vitales du spiritualisme chrétien — et aussi le besoin de masquer les destructions de la critique sous les illusions du progrès : « Il faut croire au progrès, dit-il, à l'unité de l'esprit humain, croire à l'œuvre des temps modernes, à l'humanité, à ses divines destinées. » Idéologie qui, sous la plume de Renan, a l'air d'une feinte suprême. Peut-être y trouve-t-il à satisfaire sa veine extatique et mystique, en ce qu'elle restitue à sa pensée dissociatrice une vague notion d'identité, à défaut de l'unité réelle qui ne peut être atteinte que par la voie directe de l'intelligence spéculative. Mais Renan ne s'est-il pas sous-

(1) Pierre Lasserre, « Conférences sur Renan », *Revue hebdomadaire*, 1914.

trait aux règles du sens commun et aux principes de toute philosophie réaliste?

Par son imprécision, la métaphysique hégélienne était vraiment celle qui convenait à cette nature confuse qui avait souffert dans sa sensibilité même des définitions doctrinales de la foi catholique. L'indéterminé de l'histoire devait avoir sa préférence parce que chacun la « bâtit selon son propre style » et qu'elle permet plus qu'aucune autre recherche la manifestation de l' « originalité individuelle qu'il faut, dit-il, souverainement respecter ». Aussi bien, quand il en fait une science, Renan n'est-il pas dupe. Il a un dessein secret : il poursuit de son ressentiment cette théologie, dont rien ne lui a fait découvrir les vivantes richesses et où il n'a vu que « la plus abrutissante de toutes les études, la plus destructive de toute poésie et de toute intelligence ». Voilà ce qu'on ne doit pas oublier quand Renan affirme que la critique doit remplacer la science de l'éternel et qu'il s'agit là de la grande affaire de l'homme et de l'humanité : il s'agit surtout de la grande affaire de Renan. La philologie n'est qu'une machine de guerre pour abattre la logique des systèmes qui contrarient ses propres complexités ; il ne se fait l'apologiste de l'exégèse que parce qu'il veut détruire la certitude dogmatique et penser à sa guise ; il n'a tant de complaisance pour les sciences historiques que parce qu'elles ne s'attachent pas à leurs propositions ; et sa ferveur idéaliste n'est qu'un prétexte pour se délivrer de la rigueur des principes et du raisonnement. « La géométrie seule, dit-il, se formule en axiomes et en théorèmes, ailleurs le vague est le vrai. » Et quand il reconnaîtra que « la critique commence où finit le génie créateur », Renan s'arrêtera à une conception esthétique, proprement individuelle, qu'il appliquera à ses travaux d'historien, « se laissant guider uniquement — comme il dit dans la préface de la *Vie de Jésus* — par le sentiment du sujet ».

Mais il fallait, afin de donner libre cours à son inspiration, avoir usé de toutes les armes pour détruire la notion du miracle : « Si le miracle a quelque réalité, dit-il, mon livre (la *Vie de Jésus*) n'est qu'un tissu d'erreurs. » On voit ici que, chez Renan, la négation philosophique a précédé la négation historique. Avant d'aborder les points fondamentaux de l'exégèse et la critique des textes, c'est-à-dire des documents

auxquels il accorde tout son crédit, Renan pose d'abord l'irréalité et l'impossibilité du surnaturel, — où il apparaît d'ailleurs que la question religieuse n'est pas une question de grammaire ou de philologie. L'humanité, en effet, n'a pas attendu pour croire en Jésus-Christ, ou pour le nier, que les savants eussent appliqué les procédés de la méthode historique à démontrer son existence ou les procédés de la critique à authentifier les Évangiles. Ceux qui croyaient en lui ou non tiraient leur croyance ou leur incroyance des mêmes raisons que ceux-là qui prétendent les tirer de l'histoire et de la seule constatation des faits. Quand Renan refuse d'accepter le surnaturel, ce n'est pas un texte hébreu ni une inscription sémitique qu'il cite pour l'écarter, mais une phrase de Malebranche : « Dieu n'agit pas par des vérités particulières. » Voilà son argument majeur, sa référence capitale, l'article essentiel de son dogme contre le miracle ; et c'est ainsi que le prétendu positivisme scientifique de Renan découle en réalité de la métaphysique la plus à prioriste qui soit, la métaphysique de l'optimisme absolu et des volontés générales.

Renan a fait de ce texte de Malebranche un usage si fréquent, il l'a cité tant de fois et avec tant de complaisance, qu'il doit nous arrêter. Bien qu'il donne de la pensée de Malebranche une traduction qui en fausse le sens, cette pensée a en soi quelque chose d'équivoque et prête à confusion. Il semble, en effet, que Malebranche ne veuille pas dire seulement que Dieu ne forme point pour chaque événement une volonté particulière, ce qui est une évidence de sens commun ; car il n'y a en Dieu qu'un acte unique et infiniment simple de volonté qui est son être même, et par cet acte simple, il atteint immédiatement toutes choses, aussi bien celles qui arrivent naturellement et par le ministère des causes secondes que celles qui arrivent miraculeusement. Mais Malebranche semble aussi sous-entendre que Dieu ne peut vouloir aucun événement qui ne soit selon l'ordre des lois générales de la nature, ce qui signifierait que Dieu est immanent à la nature et que les lois naturelles sont l'expression de son essence, comme l'entend Spinoza — postulat incompatible avec l'idée de Dieu créateur, libre et transcendant.

C'est une telle interprétation que Renan, dès le séminaire, donnait à la pensée de l'auteur des *Méditations chrétiennes*

lorsqu'il disait : « Dieu, depuis qu'il a créé les êtres et leurs lois, n'a pas révoqué une seule fois le cours de ces lois, n'a pas mis une seule fois la main à son œuvre. » Mais Renan, en usant plus tard du texte de Malebranche, — qui est une thèse établie *a priori* sur des considérations d'ordre métaphysique tirées de la perfection divine, — Renan prétend néanmoins s'en tenir à la méthode positive d'induction physique et la traduit ainsi : « On n'a constaté dans la nature ni dans l'histoire aucun fait provenant manifestement d'une volonté particulière supérieure à celle de l'homme. Quand cette observation sera renversée par un seul fait prouvé, nous nous empresserons de modifier la théorie que nous croyons pouvoir en tirer. » Il est bien évident que l'*expérience* ne constatera jamais une volonté particulière de Dieu, alors même qu'elle constaterait des faits ou phénomènes inexplicables par toute cause créée et non conforme à l'ordre habituel de la nature : la possibilité ou l'impossibilité de ces volontés particulières ne saurait se démontrer que par des arguments métaphysiques.

En outre, aucune accumulation de faits, aucune induction rigoureuse ne met les sciences expérimentales en mesure de prononcer contre le miracle un verdict d'impossibilité. Mais Renan, comme l'a dit Renouvier, ne connaissait pas assez « les limites et la méthode des sciences expérimentales, pour comprendre qu'elles ne vont au fond de rien et qu'il leur est interdit de nier aussi bien que d'appuyer la solution d'aucun problème philosophique d'ordre général. » Ainsi fait-il de la croyance que « tout est explicable même l'inexpliqué » la condition même de la science : « Pour la science, dit-il, une explication surnaturelle n'est ni vraie, ni fausse, ce n'est pas une explication. Il est superflu de la combattre, parce qu'une telle hypothèse correspond à un tout autre état de l'esprit humain que celui qui a définitivement prévalu depuis que le principe d'induction est devenu *l'axiome fondamental* qui règle nos actes et nos pensées. » C'est donc bien en vertu d'une notion *a priori* (1), — et, en l'espèce de l' « hypothèse opérante » des sciences expérimentales dont il étend les postulats aux sciences psychologiques et morales — que Renan bannit le miracle de l'histoire et qu'il

(1) Au reste, Renan le reconnaît lui-même lorsqu'il dit : « Les sciences historiques, dit-il, *supposent* qu'aucun agent surnaturel ne vient troubler la marche de l'humanité ». (*Questions contemporaines*, p. 224).

soutient, par exemple, que « l'influence ici-bas d'êtres intelligents autres que l'homme est une absurdité »; car si la notion du miracle est métaphysique, si elle suppose une conception d'ensemble du monde qui dépasse les limites de l'observation, la notion qui le nie ne l'est pas moins en ce qu'elle étend et généralise jusqu'à l'univers des observations par nature limitées. L'induction commune dont part Renan quand il déclare : « Nous repoussons le surnaturel pour la même raison qui nous fait repousser l'existence des Centaures ou des hippogrifes : cette raison, c'est qu'on n'en a jamais vu », une telle induction n'a rien à prouver ni pour ni contre les faits surnaturels, car elle opère dans un ordre de réalité où, par définition, ces faits ne sont pas contenus ; elle ne saurait prouver quelque chose que par rapport à ce dont elle s'occupe (1). Pour guider sa recherche, le savant suppose — et tient pour accordé — que tous les changements qui ont lieu dans la nature sont naturels ; mais c'est une chose de le présupposer, c'en est une autre de l'affirmer. De l'expérience commune, on ne saurait induire l'inexistence des exceptions. L'induction ne peut nous fournir qu'une certitude de fait. C'est ainsi, dit-elle, que les choses se passent d'ordinaire. Elle ne dit point qu'il doive en être ainsi nécessairement ; elle ne s'occupe pas des questions de possibilité ou d'impossibilité. Sur la nature de l'agent qui peut occasionner une suspension ou une modification de la loi, l'induction reste muette et alors même qu'il s'est manifesté, ce n'est pas à elle qu'il faut aller demander s'il est ou non surnaturel.

M. de Tonquédec, dans son *Introduction à l'étude du merveilleux*, fait cette remarque à quoi tout vrai savant doit souscrire : « Ni la science, ni l'histoire, dit-il, par leurs propres moyens, ne peuvent rien établir contre le miracle ; si elles pouvaient se dégager complètement de toute métaphysique, elles devraient se borner à enregistrer les phénomènes miraculeux comme un phénomène quelconque qui apparaît à son tour dans le déroulement non des causes et des effets, mais des antécédents et des conséquents. Aussi longtemps que la science n'assimile aucune donnée proprement philosophique, elle n'a pas à se prononcer sur les causes réelles,

(1) Nous ne pouvons ici que résumer les arguments d'une thèse que l'on trouvera magistralement exposée dans le livre de J. de Tonquédec, *Introduction à l'étude du merveilleux et du miracle.*

elle n'a point à nier ou à affirmer le caractère miraculeux d'un phénomène. Seule la métaphysique est qualifiée pour percer jusqu'à la région des causes, ou plutôt pour les découvrir dans les matériaux que les autres disciplines lui ont livrés. Une fois qu'on est sur ce terrain, il n'y a plus qu'à décider quelle est la meilleure métaphysique. »

Renan s'était décidé pour la thèse rationaliste et naturaliste ; et le parti de son esprit est, en son fond, celui des philosophes du dix-huitième siècle, « qui demeurent, dit-il, nos éternels modèles ». Sans doute a-t-il mis l'accent sur ses recherches philologiques pour faire croire qu'il ne leur ressemblait pas, et notamment qu'il ne devait rien à Voltaire, à ce Voltaire qui lui paraît « si faible comme érudit, si dénué du sentiment de l'antiquité » à lui qui est « initié à une méthode meilleure ». Mais cette méthode — sous l'appareil d'érudition et l'idéalisme germanique où il la masque — en quoi diffère-t-elle de celle de Voltaire? Ouvrons le *Dictionnaire philosophique* à l'article du « Miracle » et lisons : « On souhaiterait, pour qu'un miracle fût bien constaté, qu'il fût fait en présence de l'Académie des sciences de Paris ou de la Société royale de Londres et de la Faculté de médecine, assistées d'un régiment de gardes pour contenir la foule du peuple, qui pourrait par son indiscrétion empêcher l'opération du miracle. » C'est l'argument même de l'Introduction à la *Vie de Jésus*. « Que demain un thaumaturge se présente avec des garanties assez sérieuses pour être discuté, qu'il s'annonce comme pouvant, je suppose, ressusciter un mort, que ferait-on? Une commission composée de physiologistes, de physiciens, de chimistes, de personnes exercées à la critique historique, serait nommée. Cette commission choisirait le cadavre, s'assurerait que la mort est bien réelle, désignerait la salle où devrait se faire l'expérience, réglerait tout le système de précautions nécessaires pour ne laisser place à aucun doute. Si dans de tellse conditions la résurrection s'opérait, une probabilité presque égale à la certitude serait acquise. »

Mais de quel ordre de certitude s'agit-il? Il ne pourrait, dans l'espèce, être question que d'une certitude *d'observation;* or, c'est une certitude *d'expérimentation*, incompatible par hypothèse avec la nature d'un tel fait, que Renan exige : « Comme une expérience, ajoute-t-il, doit toujours pouvoir se répéter, que l'on doit être capable de refaire ce qu'on a fait

une fois, le thaumaturge serait invité à reproduire son acte merveilleux dans d'autres circonstances, sur d'autres cadavres, dans un autre milieu. Si chaque fois le miracle réussissait, deux choses seraient prouvées : la première, *c'est qu'il arrive dans le monde des faits surnaturels;* la seconde, c'est que le pouvoir de les produire appartient ou est délégué à certaines personnes. » Mais l'expérimentation scientifique enlèverait à ces faits mêmes leur caractère surnaturel ! Ce qu'un tel contrôle établirait justement, c'est leur caractère naturel. Mieux eût valu que Renan reconnût tout de suite son parti pris de rejeter les faits miraculeux, — ce qui ne laisse pas, accordons-le, d'être assez gênant lorsqu'on fait du christianisme l'objet de ses études.

Aussi bien avouait-il, dès le séminaire : « Quand je suis ma logique, je serais porté à un concept dur et tranché pour le christianisme ; mais un instinct supérieur me retient ; je sens que si je suivais cela, l'avenir me dépasserait et on m'accuserait de ne pas avoir tout vu. Je fais donc comme si j'avais tout vu, je me dis chrétien, j'admets et j'explique le christianisme, bien que, logiquement, je le répète, je dusse l'envisager en faux... Je chasse le vrai point de vue. »

Mais s'il aime la vérité, Renan déteste encore plus ce qui est vulgaire ; l'incrédulité matérielle, la négation sous sa forme cassante le choquent comme quelque chose de trop simple, et de trivial. C'est à l'usage de l'homme réfléchi, de l'élite, qu'un Renan travaille. Il lui faut des négations de caractère élevé, qui ne soient pas à la portée de la masse, du commun. Sans doute voit-il venir le temps où le peuple traversera « la vilaine période de l'impiété ». « Mais Dieu, dit-il avec dégoût, que je ne voudrais pour rien au monde travailler à cette œuvre. Que les laids s'en chargent ! » Il est fait pour penser à part, avec un petit nombre d'esprits supérieurs, et il se refuse à user de ces affirmations grossières dont l'usage est réservé aux hommes d'action. « C'est l'utile que j'abhorre, dit-il. Ah ! je préférerais mes moines et mes ascètes s'ils réalisaient bien leur type ! » Tout ce qui sert, agit, tout ce qui a une valeur pratique, sociale, est pour lui « l'antiscientifique ». La recherche expérimentale et la négation du surnaturel sont assurément ses principes fondamentaux, mais il veut garder le « culte de l'idéal », car il est de « ces âmes belles et libres nées pour le savourer dans toute son infinité ». Et puis il sent que s'il lui faut s'accorder avec l'esprit scientifique

moderne, son siècle ne s'accommoderait pas d'un matérialisme qui « mutile la nature humaine dans sa partie élevée ». Aussi bien, tout critique qu'il est, il n'entend pas s'en tenir aux faits que découvrent les inductions de l'analyse positive. « Quand on analyse, dit-il, tout se dissout, on trouve 0 = 0. » Ses instruments sont analytiques, mais il les émousse avec de l'idéal : « Le sens élevé des choses, dit-il, la haute critique, le grand amour, l'art vraiment noble, le saint idéal de la morale ne sont possibles qu'à la condition de se poser dès le premier abord dans le divin, de déclarer tout ce qui est pur, tout ce qui est aimable également adorable ; de considérer tout ce qui est comme un seul ordre de choses, qui est la nature, comme la variété, l'efflorescence, la germination superficielle d'un fond identique et vivant. » Dès lors, son dessein de « naturisation » du christianisme se précise ; ce divin dont il a dissous la réalité surnaturelle, il l'accueille et le réintroduit sous la douteuse catégorie de l'idéal. « Le mot Dieu, dira-t-il plus tard, étant en possession du respect de l'humanité, ce mot ayant pour lui une longue prescription et ayant été employé dans de belles poésies, ce serait dérouter l'humanité que de le supprimer. » Mais il fera plus qu'aucun autre pour vider l'idée divine de toute signification déterminée. Il « épure », il « absolutise », il cherche à la religion des « analogues » ; ce qu'il veut, c'est, à défaut de la chose même, cultiver une manière de sentiment et de symbole « religieux » à l'usage d'une humanité supérieure et transcendante ; car il n'entend pas se priver des hautes inspirations poétiques que les thèmes de la spiritualité chrétienne peuvent fournir à son *talent.*

A qui lui reproche l'inefficacité morale et logique d'un tel système, il répond : « L'humanité est condamnée dans sa marche à se nourrir d'illogicités, de contradictions. — Mais elle se déchirera? — Qu'importe, elle marchera tout de même, l'intérêt et la force l'y aideront. L'homme n'est rien, l'humanité est tout. » Et perdu dans la vision de cette « entéléchie », dont les savants sont les prêtres et les philosophes les prophètes, il formule la loi de la nouvelle humanité déifiée. « Ce qui pourra devenir possible dans une forme plus avancée de la culture intellectuelle, écrit l'auteur de *l'Avenir de la science*, c'est que le sentiment qui donne la vie à la composition de l'artiste ou du poète, la pénétration du savant et du philosophe, le sens moral du grand caractère se réu-

nissent pour former une seule âme, sympathique à toutes les choses belles, bonnes et vraies et pour continuer un type moral de l'humanité complète, un idéal qui sans se réaliser dans tel ou tel, soit pour l'avenir ce que le Christ a été depuis dix-huit cents ans, un Christ qui ne représenterait plus seulement le côté moral à sa plus haute puissance, mais encore le côté esthétique et scientifique de l'humanité. Au fond, toutes ces catégories de formes pures perçues par l'intelligence, ne constituent que des faces d'une même unité. La divergence ne commence qu'à une région inférieure. Il y a un grand foyer central où la poésie, la science et la morale sont identiques, où savoir, admirer, aimer, sont une même chose, où tombent toutes les oppositions, où la nature humaine retrouve dans l'identité de l'objet, la haute harmonie de toutes ses facultés et du grand acte d'adoration qui résume la tendance de tout son être vers l'éternel infini. »

Ainsi Renan n'est sorti du catholicisme que pour entrer dans une sorte d'universalité imaginative et sentimentale qui est le comble de la subjectivité. De l'ascétisme chrétien qui proclame qu'une seule chose est nécessaire, il a retenu qu'il faut « vivre de la vie de l'esprit, aspirer l'infini par tous ses pores, réaliser le beau, atteindre le parfait », mais sa contemplation n'est rien qu'une délectation secrète, une sorte de débauche spéculative, d'ivresse raffinée. Dès *l'Avenir de la science*, son austère jeunesse ose ce singulier aveu : « Dans ma chambre nue et froide, dit-il, abstème et vêtu pauvrement, je comprends, ce me semble, la beauté d'une manière assez élevée. Mais je me demande si je ne la comprendrais pas mieux encore, la tête excitée par une liqueur généreuse, paré, parfumé, seul à seul avec la Beatrix que je n'ai vu que dans mes rêves? Si ma pensée était là incarnée à côté de moi, ne l'aimerais-je pas davantage? Certes, s'il y a quelque chose d'horrible, c'est de chercher le plaisir dans l'ivresse. Mais si on ne cherche qu'à aider l'extase par un élément matériel très noble et qui a suscité de si nobles chants, c'est tout autre chose. J'ai lu quelque part qu'un poète ou philosophe (allemand je crois) s'enivrait régulièrement et par conscience une fois par mois, afin de se procurer cet état mystique où l'on touche de plus près l'infini. En vérité, je ne sais si tous les plaisirs ne pourraient subir cette épuration et devenir des exercices de piété où l'on ne songerait plus à la jouissance. »

Cette « idéalisation » de ses plus secrets penchants, poursuivie sous le couvert des études religieuses et des spéculations métaphysiques, l'a en quelque sorte « consacré » lui-même à ses propres yeux. Dans cette œuvre qui se veut critique et objective, c'est, en effet, le moi de Renan qui domine, un moi dont la rêverie prétend s'intégrer à l'âme du Cosmos, transcender sa condition peccamineuse, — car il ne fait de l'humanité un Dieu que pour faire de soi le plus haut point de l'univers. « La fin de l'homme, dit-il, est d'offrir dans un type individuel le tableau abrégé de l'humanité complète et de montrer réunies dans une puissante unité toutes les faces de la vie que l'humanité a esquissées dans des temps et des lieux divers. » La conscience de l'historien lui apparaît précisément comme l'endroit élu où s'incarne et s'immortalise cette humanité dont le philosophe manifeste la transcendance, et l'artiste, la beauté.

Cette religion de l'âme humaine a une molle idéalité qui dégoûte et n'est pas moins suspecte à l'agnostique qu'au croyant. Elle avilit la foi et corrompt jusqu'à la nature du doute en lui donnant le change sur lui-même ; on la trouve à l'origine de tous les désordres de l'esprit. Pour celui qui refuse de reconnaître l'empire d'un dogme, tout, en effet, devient possible, plastique, malléable ; rien qui ne cède immédiatement à la notion que le sens propre se plaît à concevoir et ne revête une docilité sans résistance. En son fond, la curiosité spéculative de Renan, insouciante du réel, éperdue d'infinité, n'est qu'une forme de cette « universelle concupiscence » que le romantisme flatte chez l'individu qui se croit, se dit, la règle de tout et puise en soi-même le droit de revendiquer la possession du monde. Au lieu d'exalter ses amours, Renan exalte ses voluptés intellectuelles et ses dispositions favorites : « Tout est sacré, tout est sain, dit-il. Aussi bien conservé-je, tout en faisant tout entrer dans le sacré, le cœur, ma mère, mes livres... Il faut tout bénir. Or, cela est mysticisme : il faut donc être mystique. » C'est l'éternelle confusion morale des âmes romantiques, et le cas de Renan nous apparaît ici moins extraordinaire qu'il ne s'est plu à le croire ; seuls les prestiges d'un art et d'un talent incomparables en relèvent la banalité.

HENRI MASSIS.

(*A suivre.*)

L'Empire du Monde[1]

L'âme de France.

I

Pour mater son énervement, cinq jours durant, Berthier s'est astreint aux rigoureuses minuties de son métier : il a aligné des chiffres, dicté des rapports, assisté aux distributions et, par l'immense cour du fort, surveillé le maniement d'armes et l'école de compagnie. Dieu merci, le labeur n'a point manqué ! Il lui a fallu suppléer Charlet, veiller au départ des courriers, palabrer avec les informateurs et prendre livraison d'un convoi de vivres ; après le dîner, l'œil collé au mur percé à jour, pendant que le télégraphiste écrit fiévreusement, c'est lui qui a monté la garde, selon les gestes de Crawson, avertissant Ménoge d'avoir à s'arrêter. Il a aussi trouvé le temps de poursuivre avec Kate ce flirt qui ne lui est plus qu'un jeu, un simulacre, une amusette qui ne l'amuse à vrai dire plus du tout. Il a fini de s'en émouvoir depuis cette nuit qu'il découvrit la vérité et si quelque fièvre lui demeure, ou lui revient, plus rien de son esprit ne participe à son émoi. Mais quel que soit son sentiment, il n'a pas le droit de modifier son attitude. Cela ne s'expliquerait point, de suite la fine mouche prendrait l'éveil. Masqué de ruse, l'inquiétude et la méfiance braquées comme des antennes dont il tâterait l'adversaire, il lui a paru que Kate lui témoigne plus d'amour qu'en

(1) Voir *la Revue universelle* du 15 décembre 1922 et des 1er et 15 janvier, 1er et 15 février 1923.

comporte la comédie, qu'elle le relance et le pourchasse. Mais il n'en tire point de déductions, car les événements mystérieux qui se déroulent là-haut sollicitent son esprit. Est-ce seule curiosité? Non certes, puisqu'il est fixé, puisque, comme si les autres étaient déjà revenus, il sait en quoi consistera l'énigmatique labeur que le chef anglais reçut l'ordre d'accomplir. Il sait, et très souvent le soir, à l'heure où le soleil tombe sur l'horizon d'ouest, il vient s'asseoir à la porte du fort. C'est par là qu'ils sont partis, par là qu'ils reviendront...

Une nuit, la cinquième depuis le départ de Charlet, comme il vient de quitter Kate, qui s'est montrée encore plus étrangement affectueuse qu'à l'habitude, un homme s'est dressé devant lui, un homme qui l'attendait, assis sur le seuil de sa chambre, un îmrad à la face voilée qui lui a tendu un pli.

— Charlet, mon capitaine.

— C'est bien, rentre, va te reposer.

Ses doigts longuement appuyés sur ses lèvres, pour commander le silence, il a pénétré chez lui, et sans même retirer son casque, il lit, assis, devant sa table.

La lettre est longue, écrite au crayon.

Le maréchal des logis Charlet au capitaine Berthier,
commandant d'armes à Bardaï.

Nous avons mis trois jours pour arriver au Toussidé. Berkhani nous a fait passer par des routes impossibles, impraticables à tout autre que lui et où nous nous serions cent fois rompu les os ou égarés, sans autre perspective que celle de mourir de soif...

Suivait le détail des étapes et des incidents de route. Berthier passa.

Nous sommes au Toussidé, non point dans la montagne même, mais sur le versant d'un massif voisin, cachés dans une haute vallée, nos chameaux baraqués à quelque distance. Après une nuit de repos, nous avons escaladé les monts pour nous ouvrir une vue du côté de l'Abéa. Vers le milieu de la journée une caravane nous est apparue, un très fort groupe de chameaux du Nord, lourdement chargés, que leurs conducteurs tenaient en laisse, et une vingtaine d'Anglais parmi lesquels j'ai reconnu Jameson. Ils ont mis tout le demeurant du jour à joindre le Toussidé; aux dernières lueurs, en regard même et en bas de cette ride que nous avons élue pour refuge, nous les avons vus procéder au déchargement du convoi. Au contraire de ce qui se passe à l'ordinaire, celui-ci ne comportait que du matériel : barres à mines,

machines à forer, pics et pioches, treuils et cordages. A la lunette j'ai pu reconnaître un grand nombre de colis du genre de ceux qu'on utilise pour le transport des explosifs. A la nuit close, des feux se sont allumés au pied du Toussidé, dans la vallée où s'ouvre la corniche qui mène aux grottes. Le lendemain, le convoi est reparti à vide. On a hissé les outils avec des cordes et on a procédé à un singulier travail. Attachés par la taille, de manière à être soutenus en cas d'éboulement, espacés de trois en trois mètres environ, quelques hommes ont forcé la corniche. Ce labeur a duré toute la journée, avec un court arrêt au temps du repas. Jameson n'a cessé de circuler de chantier en chantier. Un autre convoi survenu, c'est fort avant la soirée que les travailleurs se sont retirés. Ceux qui avaient passé la journée dans les grottes les ont rejoints autour des feux.

Plus tard, quand nous avons jugé qu'ils étaient endormis, Berkhani et moi nous sommes partis, d'abord en grand silence, puis librement à mesure que nous nous écartions. Mon idée était de savoir si pareils travaux n'étaient pas en cours d'exécution sur le versant nord par où vous m'avez dit être sorti du tunnel, et sur le versant est où Berkhani prétend qu'il existe une autre issue. Nous avons voyagé toute la nuit. Il en était bien comme je le redoutais. De ce côté aussi les Anglais minent la montagne, car c'est là le travail qu'ils ont poursuivi et c'est là le secret de Jameson sur quoi nous nous sommes tant interrogés. Au matin, nous avons pu les reconnaître, remontant par équipes vers les chantiers. J'ai tout lieu de supposer qu'ils se préparent à faire sauter tous les cheminements. Revenu sans encombre à l'endroit où m'attendaient les am'rid, je vous en dépêche un sur-le-champ, porteur du présent rapport. Il se fait fort d'être à Bardaï d'ici deux jours. Pour savoir si les hommes de Jameson s'en tiendront à faire disparaître les issues ou s'il entre dans leurs visées d'attenter aux sources mêmes, j'ai décidé de pénétrer jusque-là, au cours de la nuit qui va venir. Berkhani m'a dit connaître un chemin sûr, difficile mais rapide, qui nous permettra d'opérer pendant ces quelques heures que les Anglais passeront à dormir.

Le maréchal des logis en mission,

CHARLET.

Sous la signature avantageuse, annonciatrice d'une tranquille audace et de quelque présomption, une note suivait :

J'oubliais de porter à votre connaissance que sur le versant sud le travail s'est poursuivi sans arrêt durant notre absence. La corniche est entièrement minée, les cordeaux placés. Tout le monde maintenant s'occupe à l'intérieur. Aux dires des am'rid, qui n'ont cessé de les surveiller,

les travailleurs procèdent en grande hâte et Jameson s'est montré très heureux. Au moment où j'écris ces lignes, il vient de se mettre en selle avec un officier que je ne connais pas, que je crois être le major Barnes et que le senoussi prétend avoir vu dans le pays, du temps du capitaine Clairville. Ce doit être l'un des géologues de jadis probablement. Je suppose qu'ils se préparent à se rendre sur l'autre chantier.

Encore s'étalait l'ample signature.

Pensif, les yeux perdus, Berthier songea seulement à retirer son casque. Et comme le cartel, dont clapotait le doux balancement, marquait deux heures, il se dévêtit, se coula dans son lit, souffla sa lampe et ferma rageusement ses yeux dans l'espoir que le visiterait bientôt le sommeil, cette mort d'avant la mort qui nous guérit d'attendre.

*
* *

Le lendemain matin, Ménoge s'apprêtait à boire son troisième quart de jus, quand le capitaine pénétra en bourrasque.

— Dites donc, Ménoge, est-ce que vous êtes en bons termes avec votre collègue Crawson? C'est un brave garçon, je crois?

— Eh bien... oui... répondait-il, surpris, un brave garçon...

— Tant mieux, tant mieux ! souriait le capitaine.

Il avait un petit geste saccadé de la main, comme à balayer quelque chose qui l'eût gêné.

— Un brave garçon sûrement, expliquait le télégraphiste, sociable et joyeux. Il m'a comblé de menus cadeaux : des couteaux, des cigarettes, des boîtes de confitures. Il doit se trouver quelque peu isolé... Chez eux, j'ai cette impression que de subalterne à chef on ne s'aime pas beaucoup...

— Il est Irlandais, disait Berthier. Alors, autant que possible, Ménoge, ne le laissez pas s'ennuyer. A propos, est-ce qu'il aime les liqueurs fortes, votre Crawson ! Et vous-même, est-ce que vous savez boire?

— Pas trop, mon capitaine. Une bonne bouteille de temps à autre, bien sûr, je ne dis pas... mais les alcools, ça me tourne, ça me rend malade.

— Eh bien, Ménoge, je vais vous faire donner du tafia. Vous régalerez le collègue ; au moins quand il vous racontera des histoires, vous aurez quelque chose à mettre dans votre gobelet : ça entretiendra la bonne amitié. Et peut-être un jour, cela pourra-t-il servir, vous comprenez, Ménoge?

Sans répondre, le télégraphiste inclina la tête.

— Autre chose à présent. Cet après-midi, quand vous aurez Bilma, passez-lui donc ce papier. C'est urgent. N'oubliez pas. Du reste, je vous en reparlerai...

Le chef parti, Ménoge lit :

La note adressée à Redel précise brièvement que la situation s'aggrave et que la présence du commandant apparaît indispensable.

Un sourire de satisfaction s'est joué sur la bouche de Ménoge. Le commandant va venir, il aime mieux. Parce que toutes ces manœuvres auxquelles l'astreignent Berthier et Charlet ne sont point sans l'inquiéter vaguement. Il a obéi, certes, mais non sans scrupules, avec une secrète appréhension. Nullement rassuré quant aux responsabilités. Encore dix mois à tirer ici et il rentrera en France, lui... le commandant va venir, il aime mieux...

A quatre heures, Berthier revenait.

— Ma note, hein, Ménoge?

— C'est fait, mon capitaine.

Elle était déjà transmise. C'est même par là que Ménoge avait commencé. Maintenant Bilma écoulait son travail. Bilma annonçait un replâtrage du ministère, la mise en vigueur d'un nouveau traité douanier avec l'Espagne, l'heure officielle, l'apparition d'une bande au côté du Djanet et le relevé statistique de la situation sanitaire. Le capitaine lisait par-dessus l'épaule du télégraphiste, puis pendant que s'égrenaient ces choses sans intérêt il se remettait à tourner dans l'étroit local.

— Qu'a-t-il donc? se demandait Ménoge.

— Voici, annonça-t-il.

Berthier lisait en même temps que lui-même écrivait.

Commandant Redel à capitaine Berthier, Bardaï.

En réponse à votre note, je vous informe que je partirai demain, et que, sauf imprévu, je compte être à Bardaï dans trois jours.

Berthier s'est frotté les mains.

— Ça va bien, Ménoge, merci. Et pas un mot, n'est-ce pas... Faites comme moi, prenez patience...

*
* *

Prendre patience ! Il faut croire que c'est plus facile à dire qu'à faire, car Berthier n'a cessé de se montrer irritable et nerveux. Sans doute il a passé la soirée chez Kate, à remuer des cartes avec le vieux

Craig. Et Kate a continué d'exercer sur lui la puissance fascinatrice de son regard et de jouer ces mêmes innocentes attitudes. Craig parti, sans doute, il a dû se dominer pour ne point s'abandonner à ce mouvement double, en apparence contradictoire, dont elle l'attire et le repousse à la fois : attrait physique et répulsion morale, et c'est avec un long soupir de délivrance qu'il a pris congé d'elle.

Le jour, très souvent, on l'a vu revenir à la porte du fort, comme s'il attendait qu'en surgît quelqu'un. Une fois même, du haut du minaret, il a examiné l'alentour avec sa lunette, et puis un soir, un soir qui abaissa sur l'oasis un ciel de fabuleuse orfèvrerie, des pourpres et des sanguines, des soufres, des ors et des amarantes de légende, du fond de l'horizon s'en est venu le vent, dans une chaleur de four promenant l'envol crépitant de ses pierrailles. Et avec le vent un homme exténué, à demi mort sur un méhari qui chancelait d'épuisement, un homme qui avait tendu un pli, demanda par signe qu'on lui donnât de l'eau avant de s'anéantir dans le sommeil.

L'émissaire de Charlet ! Chez lui Berthier a lu la deuxième communication du marchis. Il y était minutieusement expliqué qu'après leur longue marche les deux hommes étaient parvenus au refuge du Senoussi. Berkhani le précédant par l'obscurité des galeries, ils avaient atteint l'emplacement même du gisement.

— C'est là, avait dit Berkhani.

Un vaste espace s'était ouvert devant eux. Déjà Charlet s'apprêtait à poursuivre quand il avait discerné le ronflement d'une perforeuse et le choc sourd des outils battant le roc en cadence. On parlait là-bas ; des reflets de lampe se balançaient parfois. Berkhani avait donné des précisions topographiques. Devant eux s'approfondissaient les citernes où s'amasse l'huile minérale, dont le trop-plein va se perdre dans un gouffre avec le murmure d'eau courante. A droite et à gauche de l'immense salle, se faisant face, s'ouvraient les tunnels, ces voies d'accès, ces routes que les Anglais se proposaient de détruire, aussi bien au point où elles aboutissent qu'en celui où elles commencent.

« De la sorte, imaginent-ils, le trésor sera mis hors de portée, et cette richesse qu'ils redoutent de ne point posséder, faute de pouvoir la détruire, ils s'apprêtent à la masquer, de telle manière qu'on ne puisse jamais la découvrir. »

N'ayant plus rien à faire, Charlet et Berhkani sont repartis. De leur cachette du Toussidé, ils ont poursuivi leur surveillance sans relâche. Des convois sont arrivés. L'homme du Tassili a rapporté qu'il en avait été de même la veille. La nuit s'est écoulée sans incident. Bien avant l'aube, Berkhani l'a réveillé. Des bêtes venaient

d'arriver, que les conducteurs commençaient à charger, arrimant barres à mines, pioches, pistolets et outils divers. Dans le courant de la journée, ce sont les travailleurs qui se sont éloignés. Seuls sont demeurés, avec quelques domestiques, Jameson et Barnes.

Ils ont longuement conféré devant la falaise, sans doute à l'endroit où aboutit la mise de feu. Plus tard tous deux se sont éloignés. A midi revenus, ils sont allés dormir dans une raie d'ombre. Les deux guetteurs ont fait comme eux. Au réveil, Charlet comptait que les autres lèveraient le camp, qu'ils n'attendaient que la fraîcheur du soir pour se mettre en route. Il n'en a rien été.

« J'ai redouté qu'au cours de ces allées et venues, Jameson pût nous découvrir. A la réflexion cette possibilité a cessé de m'alarmer : on nous aurait pris pour un groupe de Maïnas faisant étape. La chance nous a favorisés. C'est seulement le soir, voyant qu'ils ne s'éloignaient toujours pas, que j'ai commencé à comprendre. Jameson attend le signal de faire sauter, il restera là jusqu'au dernier moment et ce sont les instructions venues de Bardaï, dont vous serez peut-être instruit en même temps que lui, qui commanderont son dernier geste. Il a l'air furieusement impatient. J'attendrai ici autant que lui-même. A la nuit close, l'am'rid se mettra en route. Il importe que vous soyez prévenu, j'exprime l'espoir que vous le serez à temps... »

Il y avait encore un post-scriptum :

« Il est huit heures du soir, le 7 juillet, quand je remets cette lettre au porteur. S'il vous paraissait nécessaire de déjouer le coup préparé, je pourrais tenter l'entreprise, je pense, avec succès. Les galeries désertes et personne ne s'y aventurant plus, il me serait facile de couper les fils ou les cordeaux qui relient les fourneaux intérieurs. Si tel était votre désir, faites-le-moi connaître en me déléguant quelqu'un, par exemple Ag Yourgelli, mon premier messager. »

Berthier relut plusieurs fois cette suprême indication. Longuement il secoua la tête et comme il avait déjà fait, avant de se rendre chez Kate, dans son portefeuille, auprès de l'autre, il serra précieusement ce deuxième papier.

*
* *

Redel est fatigué, la route a été mauvaise, le long voyage rendu encore plus difficile par le vent du sud soufflant en ouragan. Aussi dès son arrivée au fort, Berthier l'a-t-il fait s'allonger sur un lit. A son chevet, il lui dit le départ inopiné de Jameson, ses allures bizarres et comment, justement inquiet, lui Berthier avait commis Charlet et l'homme de la Senoûssia à surveiller les agissements du

chef anglais. Dans l'ordre, il a lu les lettres du sous-officier. Quand il les eut écoutées, pour les relire, le commandant les a pris de ses mains.

— Si donc, la réponse du gouvernement français était négative, terminait le capitaine, Jameson ferait sauter ; dommage minime et geste inopérant, puisque nous connaissons l'emplacement des sources et qu'il existe d'autres routes pour y accéder. Cela, lui l'ignore ; cette richesse dont les siens ne pourraient pas disposer, il est convaincu qu'il nous l'interdit, qu'il la supprime. Son geste aurait tout de même une singulière valeur d'insulte qui pourrait mener loin, très loin...

Redel secoua la tête.

— Bah ! ils n'auront pas besoin d'en arriver là : ils obtiendront satisfaction...

— Vous avez des nouvelles?

Et sans attendre la réponse, il doutait.

— Pourtant ces gens-là ne paraissent point très rassurés. Il faut bien croire que ça ne marche point autant qu'ils le voudraient puisqu'ils se préparent au pire, qu'ils admettent la renonciation...

— Bah ! ça traîne, explique l'autre, ça traîne, non point pour les motifs de défense que vous supposez, mais parce que c'est la mode, la tradition des bureaux, les mœurs protocolaires. C'est long, la diplomatie ! Ils s'impatientent et s'affolent. S'ils savaient !...

— Vous avez pourtant prévenu ! Seraient-ils capables de cela, qui serait une monstrueuse trahison?...

— Ah ! mon pauvre ami, disait Redel, un douloureux sourire sur sa vieille face aux poils de scintillant argent, comme on voit que vous ne les connaissez pas, ces délégués du suffrage universel, cette tourbe commise par les fous, les ivrognes et les illettrés au soin de gouverner, ces avocats chez qui l'art approximatif de dire et les à peu près de mots suppléent toutes les vertus, comme on voit que vous ne les connaissez pas ! Le pays, la race, son avenir, ses destinées lointaines, que leur importe, à eux, pour la plupart ignorants qui entre-choquent leurs égoïsmes, leurs vanités et leurs intérêts sordides, par les avenues du pouvoir : pantins aux mains des ploutocrates, hommes-liges, larbins, domesticité à la dévotion de la haute finance !...

L'œil vague, dans l'autrefois des choses, Redel regardait ses souvenirs :

— Si vous les aviez vus comme moi du temps que je vivais à Paris ! A cette époque, entre deux tours de buvette, ils tripotaient de l'après-guerre, spéculaient des lards, des farines, des rhums, des stocks américains, de tout au monde qui pouvait se vendre et

s'acheter. Il y avait certain café du boulevard Saint-Germain, à l'enseigne fameuse, où ils venaient débattre leurs courtages en buvant du Chambéry-fraisette et en mangeant des soles meunières. Ils coudoyaient là M. Kahn, M. Bloch, M. Lévy, M. Blum, M. Schmidt, de Berlin ; M. Hirsch, de Prague, et M. Mosé, de Wien. Maquignons de troisième zone, sans doute ; les autres opéraient ailleurs. Le manque de continuité, l'incohérence qui est là dedans principe de gouvernement, du haut de la tribune, certain ministre venait alors de la définir : la « lutte pour les places ». Nous faisions figure de sous-Portugal : à la condition de renoncer à tout, à la condition d'admettre la prédestination de l'Anglo-Saxon, les Britanniques voulaient bien nous consentir le vague demi-engagement de protéger les soldats de Verdun, et les Américains nous proposaient froidement de leur payer en moins de vingt ans plus de milliards que les Boches ne devaient nous en donner en trois quarts de siècle ! Cela ne gênait personne de ces messieurs, au contraire ! Quand ils avaient acheté ou vendu à suffisance, pillé la chose publique, accumulé les ruines et les succès de parlotes, entassé chèques et scandales bancaires, ils passaient la main, s'en allaient sur un dernier plaidoyer. Dans cette mascarade, Mandrin jouait les Richelieu et Jocrisse-va-de-la-gueule barytonnait sur des rythmes qu'il croyait démosthéniens.

Rien n'a changé, Berthier, rien n'a changé des choses. D'autres hommes, d'autres noms, d'autres avocats. Et après? Qu'attendre de ces surenchérisseurs se succédant dans la prébende et le bénéfice ; de ces appétits, de ces glorioles ineptes qui se livrent combat toujours « pour les places » et aboutissent à l'anarchie : du haut en bas, quand toutes ses forces, tout son temps et toute sa pensée, notre peuple les use dans la compétition politique !... La race, l'avenir, qu'importe à ces individualistes limités aux soixante années d'une vie d'homme, maîtres transitoires, sans idéal, ni tradition, ni orgueil... Je les connais, voyez-vous !... C'est de les connaître que j'ai préféré partir, m'en venir ici, au désert, où je pouvais croire à mon utilité, à la valeur de mon effort, à ma mission dévolue. Ils accepteront, allez, ils accepteront tout ce qu'on voudra bien leur dicter... Votre Jameson est un naïf, un impulsif nerveux...

Berthier s'est levé et marche à grands pas. Ce qu'a dit le vieux chef, l'ignore-t-il au point de s'indigner autant qu'il y paraît. Et pour quelle part l'indignation entre-t-elle dans la colère qui le redresse, la voix vibrante :

— Et si nous les abusions, si nous faisions notre jeu, vous et moi? Pour les autres, là-bas, vendus et trahis?... Il y a des choses sur quoi l'on ne peut passer : le fait brutal, l'évidence même...

Redel le regarde fixement. Apparemment il ne comprend point.

— Oui, dussions-nous y rester ! poursuit Berthier. Qu'importe nos personnes misérables ! Songez à l'énormité de l'enjeu, mon commandant : la servitude pour tout un peuple, la prise en tutelle, qui sait ! le pli de l'esclavage à jamais contracté ! Parce qu'elle n'a pas assez d'or, de charbon ou de pétrole, la France réduite, l'esprit asservi par la matière, le marchand carthaginois maître du monde ! Vous savez bien que s'ils nous arrachent cela aussi, ce pétrole qui va remplacer la houille, et de quoi l'humanité est appelée à vivre durant deux ou trois siècles, c'est la fin pour nous, la paralysie totale, le cou tendu vers le carcan, une industrie tributaire, une agriculture dépendante, l'esclavage ; ni soldat, ni avion, la mer interdite, plus d'armes ; rien pour défendre notre honneur, pas même le droit de mourir avec dignité ! Nous serons leurs nègres blancs, leurs Cafres, leurs Hindous. On leur vendra du beurre, du champagne et du mimosa !...

— Eh bien, non, par les os de ma mère, non ! Tous les points du monde où s'est révélé le pétrole, ils s'en sont emparés. Quoi ! vous n'avez pas compris? Quoi, est-ce que vous pouvez ignorer qu'ils ont trusté le Mexique, que leurs soldats se sont abattus sur la Mésopotamie et leurs financiers sur les plaines du bas Danube, que c'est à cause de Bakou qu'ils voulaient tenir les détroits?...

— Je sais, fait le commandant.

Il a un geste de lassitude et d'une voix basse il répète .

— Je sais... Mais que faire?...

— Pour nous, c'est le salut qui gît là, dans ces montagnes, cette richesse... cette richesse...

— Que faire !...

— Les devancer, parbleu, les mettre devant l'irréparable ! Jameson est un impulsif, avez-vous dit. Et là-haut tout est près. Pourquoi ne pas l'abuser? S'il se produisait quelque chose de grave, un attentat à la souveraineté française, une insulte, au besoin, sanglante, peut-être la concession ne serait-elle pas consentie?...

Redel est resté pensif, puis il eut le même triste sourire.

— Peut-être, oui, mais comment, par quels moyens?...

Là est l'objection : les moyens. Sur le principe c'est donc qu'ils sont d'accord?

A voix basse, dans la face, Berthier avoua :

— Je les ai, les moyens !

Alors, dans la chambre, leurs voix ne furent plus rien qu'un murmure qui persista longtemps, un balbutiement étouffé et sourd qui décrut, se tut enfin tout à fait, exténué sous le grand silence. Et le lendemain soir, après avoir inspecté les troupes et présenté ses hom-

mages à miss Jameson, quand Redel repartit, comme il se mettait en selle, Berthier lui tendit un papier :

— Voilà, mon commandant.

— Entendu ! A Dieu vat ! Faites signe...

Les yeux dans les yeux, émus, ils se sont longuement serré la main.

II

Un buste efflanqué et qui se voûte sous une petite tête en pain de sucre, mi-partie de filasse jaune et pour le reste tendue d'une peau taraudée des mille trous d'une variole ancienne, c'est là Crawson, télégraphiste au service de Sa Majesté, c'est là Crawson qu'un sursaut vient de redresser sur le lit où il a dormi tout habillé, qui cligne des paupières sur ses yeux au regard de génisse, tend l'oreille, écoute, ne comprend pas...

Le canon?... Il doute. Il a mal aux cheveux, Crawson, la tête lourde et la langue pâteuse. Pourtant ce sont bien des détonations, espacées, régulières, et dont vibrent les lourdes maçonneries : des coups de canon.

A la longue, tout de même Crawson se rappelle : le 14 juillet, la fête nationale des Français ! La veille, son camarade Ménoge lui a fait connaître qu'on la célébrerait ici aussi, à Bardaï, dans ce coin perdu d'Afrique. Revue, parade, rien ne manquera. Car Crawson a passé la soirée avec Ménoge, une aimable soirée, certes, encore qu'elle anticipât l'heure officielle des réjouissances. Entre eux, sur la table où ils appuyaient leurs coudes, pendant qu'à la demande de son compagnon, il retraçait les péripéties de la bataille des Iles, quand Von Spée s'était résigné à la rencontre, il y avait des gobelets et une bouteille de tafia, une bouteille d'authentique et fameux tafia retrouvée dans l'obscur réduit souterrain où le capitaine de Clairville, gourmet et fort porté sur la bouche, mettait ses liqueurs à rafraîchir.

Après la guerre navale on avait rappelé la baie de Suvla, le débarquement à Sedul-Bahr, face à Samothrace, quand les régiments irlandais s'étaient jetés dans d'invisibles barbelés sous-marins et que le sang des artères ouvertes rougissait l'eau de la mer. Lointains voyages, Bombay, Singapour dans ses jardins et les mystérieuses cités qui se disséminent au bord des estuaires, on avait parlé de cela, d'autrefois, d'ailleurs, d'autres choses aussi dont il ne se souvenait plus très bien, qu'il avait même totalement oubliées. Tard dans la nuit il lui semblait que son partenaire l'avait reconduit jusqu'à sa chambre, en refermant la porte, lui souhaitant le bonsoir d'une voix joyeuse :

— Dormez bien, vieux garçon ! C'est demain la fête des Français...

Ces paroles sont encore dans son oreille, ces paroles et aussi le battement de l'huis. Tout le temps qu'il a dormi, ces bruits alternatifs l'ont entouré, tumulte amplifié par le mal de tête, sonorité, sur les fumées de son ivresse, venue s'étaler comme les graisses qui remontent et flottent en pellicules irisées sur l'eau morte des ports.

— C'est demain la fête des Français...

Et bram ! la porte qui se refermait. Aussi Crawson sourit-il, passée la surprise, cet émoi qui l'a fait se jeter au bas du lit où il a dormi tout habillé : des coups de canon !...

Il plonge sa tête dans sa cuvette, s'ébroue, s'essuie vivement. Ne pas se déshabiller le soir présente cet avantage qu'on est plus vite prêt le matin. La fête, la parade, il convient qu'il aille voir ça...

Dehors, voici justement Ménoge.

— Eh bien, quoi, plus moyen de se lever?...

— La fête? demanda Crawson.

— La fête ! Finie mon vieux, le dernier acte...

Il montre les tirailleurs noirs en formations, les méharistes, les auxiliaires. On a hissé les couleurs, les armes, sur les terrasses les deux 75 crachent leurs salves.

— Dépêchez-vous, si vous voulez voir la fin.

En longeant les bâtiments tous deux se dirigent vers ce point de la cour où sont massées les troupes. Berthier est en grand uniforme, l'épée dans le bras. Les canons se taisent, une sonnerie claque.

— Pour défiler !...

La voix vibre avec des sonorités de métal :

— Pour défiler !... à distance entière... face à droite, en avant !

L'épée s'est abaissée, éclair fulgurant désignateur des buts, et les fantassins sont partis, le jarret tendu, du soleil sur la résille mouvante des baïonnettes. La musique éclate, cuivres et tambours, bizarres résonances des flûtes et des derboukas phrasant ces chants guerriers qui entraînaient les soldats de Hoche et de Marceau, à l'heure d'aborder les Autrichiens. Derrière suivent les méharistes, la lance haute, le mousqueton à l'arçon de la selle ; puis les auxiliaires, les hommes à peau verdâtre du Tassili, les Bédouins des oasis algériennes.

Miss Kate est devant sa porte, sous son ombrelle rose. Au passage l'officier la salue du geste.

— Par quatre, en avant !

La troupe pénètre dans le quartier nègre. C'est là que la parade prendra fin.

— Compagnie... halte !

Les fusils retombent en trois temps : cla-cla-clac !...

— Rompez vos rangs !

Alors ce sont des cris, des vivats, des appels. Ce jour de liesse, les marmites sont pleines, il y a eu triple distribution, de la viande, du mil, des tikamarine, des friandises, et même pour ceux qui en voulurent, c'est-à-dire tous, de l'eau-de-vie de dattes. Seulement le poste sera doublé, il y aura des rondes et ceux dont la joie outrepasserait les limites s'en iront dormir au frais sur le bat-flanc d'une geôle.

Ménoge et l'Irlandais débouchent justement comme s'égaille le peuple candide et bruyant des noirs. Berthier les croise. Il a remis l'épée au fourreau, il se presse vers l'ombre.

— Chaud, hein?... je meurs de soif...

— Moi aussi, soupire Ménoge, je boirai bien quelque chose...

Crawson a la langue rôtie, la bouche aride.

— Rentrons, propose Ménoge, j'ai un peu de lakbi frais : de l'apéritif. Nous déjeunerons ensemble.

Crawson a accepté, mais avant de prendre place à la table que dressait le cuisinier nègre, à titre de participation, il alla quérir quelques-unes de ces boîtes de confitures et de conserves dont le ravitaillement britannique se montre si généreux.

*
* *

A quatre heures, tandis qu'assis face à face de chaque côté de la table où demeurent des verres et des bouteilles, des boîtes de biscuits, des paquets de cigares et du navy-cut, ils devisent et content des joyeusetés, un appel a grincé dans les antennes : ce grésillement qui paraît courir au long des fils, invisible et craquante étincelle.

— Ah, zut ! a fait Ménoge.

— Je crois que c'est pour vous, a-t-il ajouté après avoir écouté quelques secondes.

— Vous croyez, a soupiré Crawson... Peut-être...

Il s'est levé, la face congestionnée, le cigare au bec :

— A tantôt, je reviens de suite.

— Entendu, a souri l'autre.

Crawson s'est dépêché. Il lui faut traverser la cour. Et c'est bien lui qu'on appelle, c'est l'indicatif de son poste qui crépite au long de l'antenne. Il oubliait l'heure, parbleu ! Peut-être sera-ce vite fait. Et en marchant dans le soleil, il se rend compte que ses jambes flageollent, molles comme du coton, Il a mal à la tête, le front cerclé.

— Satané pays, murmure-t-il, quelle chaleur !

La porte poussée, il s'est assis devant l'appareil, il a coiffé son casque ; dans son oreille, indiscutable, est venu se graver l'appel insistant : mdd... mdd... C'est bien pour lui.

— Oui, oui, ça va bien. Dirait-on pas que ça brûle... Patience ! quoi !

Vivement il a répondu, le manipulateur sous ses doigts secouant sa cadence, ses brèves et ses longues coupées de syncopes.

Son crayon a couru sur la feuille du bloc, des chiffres, l'indice d'abord, 00000, puis des groupes, des groupes peu nombreux, douze à peine et le compris final.

— Quoi, c'est tout, tout ce tapage pour douze groupes?...

Il a la tête lourde, ses oreilles bourdonnent. Pour suivre, tantôt, il eut besoin de faire effort, de rassembler son attention. La chaleur, parbleu, et puis toutes ces choses qu'il a bues. Ça ne vaut rien pour lire au son, cela... Heureusement, le message était court, l'audition bonne, vierge de parasites, très claire, plus claire qu'à l'ordinaire.

Il collationne, attend le compris zéro qui va clore la conversation, retire son casque, s'en va, sa feuille en main. Il n'a plus qu'à remettre cela au major Craig et il en aura fini. De toute la journée, sans doute, lui ficheront-ils la paix.

Le soleil plombe, il fait chaud. Crawson titube.

— Ça va être le moment de se tenir, songe-t-il. Il n'est point assez ivre pour ne pas se rendre compte qu'il l'est plus qu'à moitié ; il se raidit et parce qu'il a vu son ombre bizarrement danser sur le sol, en ligne droite, il s'assigne la place où poser ses pieds. Tout à l'heure devant Craig il faudra s'arrêter d'un bloc, saluer, s'en venir au commandement d'une marche rapide et martiale. Saura-t-il? Pourvu qu'il sache !

En avançant tant bien que mal, il prépare son geste. Quand il aura frappé, le domestique prévenu, il entrera rapidement :

— Voilà, Votre Honneur, dira-t-il.

Devant lui, voici le mur, la porte. Il y toque, raidi et redressé, les mâchoires serrées. Il entre à grands pas, courageux et roides. La pièce est obscure, à cause de la chaleur, à cause des mouches. Du lit de camp qui se dresse au fond, une voix demande, bougonne, sur un ton de surprise :

— What?... Qu'est-ce que c'est?

— Un télégramme, Votre Honneur.

— Posez-le là, merci. Thank you...

Crawson a salué. Il a bien un peu cogné la porte en se retirant, mais tout de même ça s'est bien passé. Il faisait obscur là-dedans, heureusement. Et heureusement le major était mal réveillé, encore au bord du sommeil.

— Eh bien, demande Ménoge, qui, pas une seconde, tapi derrière la vitre, ne l'a perdu de vue, eh bien ! c'est fini, cette corvée?...

— C'est fini, oui...

L'Irlandais a eu un soupir de soulagement. C'est contagieux, sans doute, car Ménoge l'imite aussitôt, délivré du poids énorme qui l'opprima. Et pour masquer la joie dont il jubile, il lui met un gobelet en main, lève le sien, trinque à la bonne santé :

— A la vôtre, old fellow...

— A la vôtre, a répondu Crawson qui se perfectionne décidément dans l'usage de la langue française.

*
* *

— Allons-y, murmura mélancoliquement Craig. Il avait déjeuné chez Berthier, avec Kate et les trois officiers d'Armachibé, venus en visite protocolaire ; la chère avait été bonne, les boissons fraîches, l'atmosphère cordiale autant qu'elle pouvait l'être. Vers trois heures, après les liqueurs et les cigares, laissant ses compatriotes et la belle Kate converser avec l'amphytrion assommé de chaleur, de lassitude et d'anxiété, lui avait rejoint sa chambre. Et il était là depuis quelques minutes à peine que Crawson venait le relancer :

— Un télégramme, Votre Honneur.

— Allons-y, murmura-t-il. Au surplus, cela peut être grave.

Depuis plusieurs jours, de sombres pressentiments l'assaillent, il a la certitude que cela va mal finir, la prescience d'un danger, qui flotte, perçu par ses nerfs, obscur, mal défini, redoutable.

— Allons-y...

Ses sandales chaussées, dans la pièce voisine, sous le plein jour de la fenêtre, le major Craig prenait place, étalait devant lui la feuille du bloc.

— Douze groupes, bah ! ce sera vite fait...

Ainsi trompe-t-il son impatience. Qu'est-ce que ça dit, le papier?... Des calembredaines, comme à l'ordinaire, ou bien... ou bien...

Il feuilletait rapidement son code. Et le premier mot le fit sursauter.

— By God !

Le visage durci, il en appelle à son sang-froid. Il va de plus en plus vite, tournant les pages avec une hâte fiévreuse, écrivant d'une main qui tremble. Pourtant, de crainte d'une erreur, parce que c'est un travail délicat, il collige soigneusement les groupes, contrôle les chiffres, qu'il épèle à mi-voix.

— One, four, seven, c'est bien ça, one, four, seven...

C'est bien ça, oui ! La traduction finie, en proie à un émoi extraordinaire, Craig la remet au net. Pliée en deux, la feuille se loge sous une enveloppe scellée d'un large cachet. Et son code jeté dans le tiroir, Craig court vers son lit, chausse ses bottes, s'habille.

La lettre fut dans sa poche intérieure, contre sa peau. Bien qu'il fût très pressé, sur le seuil Craig hésita. Sa canne ! Il l'avait sa canne. Quoi alors? Autre chose, parbleu ! Autre chose ! Il fouilla des tiroirs, sortit brusquement, jeté dehors d'un élan.

— Du calme, se commandait-il, du calme ! En marchant, il décidait de sa conduite : passer chez les Français, avertir les autres, tout cela sans y paraître. Quand Harrisson se retirerait, ce qui ne tarderait pas, sous prétexte de promenade, il partirait avec lui. Au long de la route, ils pourraient causer, cela le soulagerait, lui. Et d'Armachibé, quelques instants plus tard, les émissaires se mettraient en route...

Comme il pénétrait dans la salle à manger, pour la circonstance décorée de palmes et de drapeaux, Craig s'aperçut qu'il avait son revolver dans la poche. Pourquoi? A quel geste d'instinct avait-il obéi? Il n'eut point le temps de le rechercher.

— Vous voilà, s'écria Harrisson. Nous vous attendions pour prendre congé du capitaine, ayant épuisé, ma foi, tous les sujets de conversation et désireux de rejoindre nos tentes avant la nuit.

Du seuil, il les prit dans un regard : Kate, rose et blanche en sa robe de mousseline, ses cheveux d'or fauve la casquant de lumière, Harrisson glabre, le monocle à l'œil, les deux lieutenants aux faces rasées de clergymen, des faces à trente millions d'exemplaires, puis Berthier, un sourire dans sa barbe carrée.

Sur la table desservie où une longue pièce de cotonnade avait tenu lieu de nappe, les bouteilles demeuraient, des verres, des tasses.

Craig tomba sur un siège. De sa cigarette à bout doré, Kate tira une bouffée.

— Il fait épouvantablement chaud, mes amis...

— Tant que ça, disait Berthier.

C'est fait, songeait-il. Il a le papier dans sa poche.

A voir paraître le major ainsi bouleversé, il avait compris. Et il avait eu un choc au cœur, un grand coup plus douloureux, ah ! combien de fois ! que celui éprouvé sous la fenêtre de cette Kate qui riait maintenant de son beau rire clair, minaudant et faisant des grâces en renversant sa taille. Même elle riait beaucoup, Kate, et les officiers d'Armachibé l'imitaient, et Harrisson causait d'abondance, peut-être pour faire diversion, donner à Craig le temps de se ressaisir.

— Il fait épouvantablement chaud...

Le major s'épongeait le front, soufflait.

C'est fait, répétait Berthier, il a le papier dans sa poche. Tous sont prévenus, ils brûlent de partir, pour l'expédier à l'autre là-bas, dans la montagne, qui se morfond et qui va pleurer de rage. Ils s'en iront à petits pas innocents après la simagrée joyeuse des au revoir. Ne les retardons pas....

On se levait dans un remuement de chaises. Des paroles se mêlèrent, protocolaires, banales, cent fois redites, le couplet des remerciements pour le si cordial accueil, les excuses à mi-voix pour la bien pauvre hospitalité.

Ne les retardons pas... Qui sait?...

L'idée soudaine qu'un sans-fil pourrait arriver à l'adresse des Anglais, le vrai, l'authentique, celui qu'ils recevaient chaque jour, le terrifia. Il pressa le mouvement.

— Eh bien, messieurs, puisqu'il est admis que vous devez rentrer et que le major vous fait conduite...

— Au revoir, à bientôt...

Ils étaient dans la cour, à quelque distance de la porte. Encore on se salua, il y eut des rires, des shake-hands et tandis que le capitaine se dirigeait vers le quartier nègre d'où montait, ce jour de fête, avec le zalrhouta des femmes, l'accompagnement frénétique des tambourins, dans un silence dont la soudaineté les étonna, les Anglais s'éloignaient d'une marche de plus en plus rapide.

***

Lui, son actif esprit les suivait et, au rythme de ses pas, des phrases se formulaient en lui :

— Voilà, il leur conte sa petite histoire. Oh! rapidement, en quelques mots, car ce sont des choses dont ils ont parlé si souvent qu'il suffit d'une monosyllabe, d'un oui ou d'un non pour en trancher. A peine auront-ils atteint la palmeraie que Craig se dessaisira de sa lettre : « Portez ça, vous, jeunes gens... Mettez vos hommes en route sur-le-champ, qu'ils fassent diligence... » Les deux lieutenants s'éloigneront à la course. Et Craig continuera de cheminer aux côtés de Harrisson, et un peu plus tard, Kate retournera, munie d'instructions précises et vaguement épouvantée, non point, certes, des dangers qu'elle peut courir en ma compagnie, mais du geste que les siens vont commettre. Craig aussi est ému. Ce soir il ne reviendra pas, ni peut-être demain, ni peut-être jamais... Moi, il me faut voir Ménoge.

Il accéléra sa marche.

Ménoge, il me faut voir Ménoge.

L'idée de ce télégramme qui allait arriver l'inquiétait. Sans doute il était trop tard pour rien empêcher : sur les routes où galopaient les courriers, étapes et relais étaient trop soigneusement préparés, que l'ordre ne fût parvenu avant deux jours. Il courait la poste à fond de train, l'ordre... Et puis Craig était parti. Pourtant un télégramme allait arriver...

Ménoge parut dans l'éloignement, sorti du réduit où se dressait le lit de Crawson. Il accourut au geste.

— Eh bien, ça a marché?

— Ça a marché... Trop bien : il est malade comme un renard enfumé. Je viens d'aller le coucher...

— Tant mieux !

— Tant mieux?

Il le regarda.

— Tant mieux, oui, vous prendrez son travail absolument comme si c'était lui et vous le passerez sous silence. S'il vous interroge, vous répondrez qu'il n'y a rien.

— Bien, disait le sapeur, bien.

— Et maintenant, Ménoge, vous allez immédiatement me faire disparaître votre installation. Nous n'en aurons plus besoin. Il y a intérêt à procéder vite, mais comprenez-moi, pas d'escamotage : une destruction totale. En un mot que rien ne subsiste qui pourrait nous trahir, révéler que nous captions leur correspondance. Ces fils, ces trous dans le mur... et puis tout cela, n'est-ce pas, nous ne devons plus nous en souvenir, nul au monde ne le saura hormis nous trois, vous, moi, Charlet. C'est bien compris?...

Surpris par le ton grave, le téléphoniste opina de la tête.

— Oui, mon capitaine.

— C'est bien, vous pouvez disposer. Et merci, Ménoge, merci bien...

L. Lecocq et H. Hagel.

(La fin au prochain numéro.)

les idées & les faits

LA VIE A L'ÉTRANGER

L'IMPUISSANCE BRITANNIQUE

Si Aristophane vivait encore, il ferait peut-être un chef-d'œuvre comme on n'en a jamais vu. Il mettrait sur la scène un gros monsieur, très riche, très solide, pas bête et qui gâcherait, les unes après les autres, les plus belles occasions. Pourquoi? Par impossibilité de considérer deux choses en même temps. Appelons ce monsieur John Bull. John Bull considère un vaste édifice, passablement délabré. Il y porte intérêt, car une grande partie de ses richesses y sont abritées et il écoute présentement les observations de son associé, Frenchman.

Frenchman. — Voyez-vous cette grosse poutre, qui se mange aux vers?

John Bull. — Je la vois.

Frenchman. — Elle est déjà fendue, ici et là.

John Bull. — Elle est déjà fendue.

Frenchman. — Si nous ne la réparons pas, elle nous écrasera.

John Bull. — Cela est indubitable.

Frenchman. — Mais qu'est-ce que j'entends là-haut?

John Bull. — Ce sont nos coffres-forts que je ramène de Constantinople.

Frenchman. — Comment! Vous les installez sur cette poutre?

John Bull. — Pardon, je ne vois pas bien le rapport...

Frenchman. — Comment? Vous ne voyez pas? Mais...

John Bull. — Revenons à la poutre. Vous disiez...

Frenchman. — Je disais que vos coffres-forts vont défoncer le plafond.

John Bull. — Pardon, je ne vois pas bien le rapport. Il y a cette poutre qui se mange aux vers et qu'il faut réparer bien vite, c'est une chose, et puis il y a nos coffres-forts que je ramène de Constantinople et qui sont une autre chose. Je ne vois pas bien...

Frenchman, *à part.* — Il est étonnant ! Et c'est comme cela toute la journée !

John Bull. — Il va donc falloir faire venir des ouvriers de Berlin pour réparer cette poutre.

Frenchman. — Mais les coffres-forts?

John Bull. — Pardon, nous parlons poutre.

Frenchman. — Eh oui ! nous parlons poutre, nous ne faisons que cela.

John Bull. — Il me semblait pourtant vous entendre dire : *coffres-forts?*

Frenchman. — N'est-ce pas la même chose?

John Bull. — Mais non, mon cher ami, il y a deux choses très différentes, nos coffres-forts que je ramène...

Frenchman, *à part.* — Quel homme !

John Bull. — ...de Constantinople, et...

Frenchman, *à part.* — Quel cerveau !

John Bull. — ...cette poutre qui se mange...

Frenchman, *à part.* — Quel homme !

John Bull. — Il y a urgence à faire venir des ouvriers de Berlin, car je l'entends qui craque de toutes parts.

Frenchman. — On craquerait à moins. Ce sont vos coffres-forts...

John Bull. — Pardon, cher ami, il y a deux choses...

Tel est le dialogue inlassable et insensé que nous poursuivons avec l'Angleterre depuis 1918 entre Cologne et Constantinople. Pour en extraire toute la saveur, je le répète, il y faudrait Aristophane. En ces sortes de choses, vouloir comprendre, vouloir expliquer ne servent à rien. Il suffit de voir, de constater. Ni pour prix, ni pour somme, ni par amour, ni pour argent, comme ils disent, les Anglais n'ont voulu se rendre compte que tout encouragement, même crépusculaire, accordé à l'Allemagne, affaiblissait automatiquement la situation interalliée sur le Bosphore.

M. Poincaré. — Ne craignez-vous pas, monsieur le ministre, de rendre tout à fait intraitable ces deux cent cinquante ou trois cents oulémas qui forment presque la majorité de la *Grande Assemblée,* si vous leur montrez notre désunion en face de l'Allemagne?

Lord Curzon. — Monsieur le président, je connais ces oulémas.

Vous avez bien raison de les dire intraitables, car ils se moquent de tous les traités. Mais je ne vois pas bien le rapport qui peut unir les gens d'Angora aux créatures du chancelier Cuno.

M. Poincaré. — Vous ne craignez pas qu'on se dise, à Angora : « Tiens, l'Angleterre lâche la France, profitons de la discorde ! »

Lord Curzon. — Non, en vérité, je ne comprends pas du tout votre raisonnement. Il y a d'une part, n'est-ce pas, les affaires d'Allemagne, qui sont les affaires d'Allemagne, et d'autre part les affaires d'Orient...

M. Poincaré. — Qui sont aussi les affaires d'Allemagne.

Lord Curzon. — Comment dites-vous cela? Je ne comprends plus. Comment voulez-vous que les affaires de Constantinople se passent à Berlin?

Voilà l'*Entente cordiale*, telle qu'elle s'est parlée pendant cinq ans. L'inanité du traité de Versailles éclate là. Vanité des textes et vanité des vanités ! Et comme la justice, en dehors d'un arbitre et d'un bras séculier, devient une spéculation vide de sens ! Pendant des mois et des mois, des spécialistes et des amateurs, ma foi, passablement avertis, ont buriné, combiné, entassé articles sur articles, paragraphes sur paragraphes. Aujourd'hui, les énoncés les plus impératifs, les plus lumineux s'évanouissent comme une légère buée. La Commission des réparations a beau décider, le traité d'assistance relatif aux territoires occupés a beau spécifier, nous avons eu beau raffiner de décence juridique et n'entrer dans la Ruhr que précédés par M. Janotus flanqué de M. Bridoison, l'un et l'autre porteurs de faisceaux ridicules, il n'en faut pas moins négocier avec l'Angleterre à chaque pas que nous faisons dans les portions du domaine commun remis à sa garde. On dirait que partout où la Grande-Bretagne s'implante, un principe de sectionnement et de coagulation pénètre avec elle pour troubler la perspective et cloisonner les raisonnements.

Il y a, en tout et pour tout, *une affaire d'Europe* et l'Angleterre ne veut pas, ne sait pas, ne peut pas le comprendre. Ne disons pas Moscou, après avoir dit Berlin, Angora, Vienne ou Constantinople, mais disons Berlin avec une grande force et plus nous le dirons fort, mieux nous entendrons l'écho nous revenir chargé, derrière ce nom fatidique, de tous les problèmes adventices, tributaires de celui-là et au premier rang desquels figure la question orientale.

Si l'Angleterre avait le sens historique, à défaut de l'imagination créatrice, elle découvrirait, dans le principe du rassemblement guerrier qui provoque et soutient la guerre, la main prussienne, gagnant à sa cause d'abord l'Allemagne (1864-66-71), puis l'Autriche (1879-

1881), puis la Turquie (1911-1914), puis la Bulgarie (1913-1915), puis la Russie (1917). Par la pensée, supprimez Berlin ou matez-le, aussitôt Moscou se libère et Constantinople s'adoucit.

Il n'y a donc qu'une seule manière de procéder pour rétablir l'ordre en Europe : pacifier l'Allemagne, pour pacifier l'Allemagne, réduire la Prusse, pour réduire la Prusse, tenir — ce qui s'appelle tenir — le Rhin. Un enfant de dix ans comprendra, dès qu'il aura lu le manuel d'histoire le plus élémentaire, que, dans cette chaîne aux anneaux dociles, la moindre secousse imprimée à Cologne dans la direction de Berlin a nécessairement sur le Bosphore la plus infaillible répercussion.

La méthode anglaise répugne à cette économie des forces. Elle préfère envoyer sur le chantier diplomatique des équipes disparates et commencer par tous les bouts la construction de l'Europe nouvelle. Il arrive qu'on aperçoit çà et là des armatures incompréhensibles, dessinant sur le ciel des idéogrammes falots, ce sont des tuyauteries, déjà posées par des plombiers aveugles pour un immeuble qui ne sera peut-être jamais bâti. N'est-ce pas un peu ce qu'on voit au pays de l'Irak et en Palestine? N'est-ce pas un peu ce qu'on a vu en Russie avec Youdenitch, avec Denikine? en Géorgie? à Constantinople même?

A quoi servirait de s'indigner! Jamais nous n'arriverons à convaincre les Anglais de leur erreur. Autant prêcher un arbre fruitier de ne pas fleurir en février, si le soleil donne. Mis en présence d'une abondance de possibilités, l'Anglais s'épanouit en face de chacune d'elles par mille pores divers qui ne se soucient nullement les uns des autres. Il est construit pour cela. Nous ne le convertirons pas à cette notion, qui nous paraît fondamentale pourtant, du principal et de l'accessoire, de la cause initiale des effets secondaires, du centre et des extrémités. Dans son genre, la bizarrerie anglaise rappelle l'incapacité allemande à s'évader de sa tendance à la déduction. Seulement, l'Allemand poursuit dans l'éther une marche rectiligne, là où l'Anglais procède par zigzags, esclave des configurations du terrain.

Un pareil état d'esprit en temps de crise peut ruiner une civilisation tout entière. Hallucinée par sa chère Prusse, la reine Victoria n'a-t-elle pas contribué à mûrir les hostilités? Ses successeurs, déjà échaudés, sont pourtant prêts à récidiver dans toutes les eaux, froides ou tièdes. Il y a là un phénomène naturel, auquel nous ne pouvons rien et qu'il serait aussi vain de vouloir reprendre que de prétendre modifier le mode de cristallisation des divers corps. Pas plus que nous ne devons miser notre avenir prochain sur la capitulation de l'Allemagne, nous ne devons échafauder de combinaisons sur la conversion britannique

Dès lors, que faire? Vis-à-vis de l'Allemagne : emploi massif de la force. Vis-à-vis de l'Angleterre : maintenir la plus grande indépendance, quitte à négocier courtoisement sur les cas particuliers, mais éviter par-dessus tout, en Orient, de nous laisser prendre à cette traînée de glu impérialiste qui, de Malte, de Chypre, de Gallipoli, de Tchanak, d'Alexandrie et de Jérusalem, s'épanche vers Tiflis, Bombay, Singapour et Hong-Kong.

C'est dans ce sens et dans ce sens-là seulement qu'il y a lieu de se féliciter de la paix franco-turque, paix bien précaire, bien timide, puisqu'elle n'a pas interrompu les prescriptions guerrières sur les fronts de Smyrne et de Stamboul ; puisque, d'autre part, elle sacrifie la partie la plus importante de notre patrimoine oriental, restée debout après l'incursion judéo-britannique de 1917-1922. Pouvions-nous mieux faire, pris que nous étions entre deux feux? Dans des cas comme celui-là, on ne distingue guère que deux partis, celui de la démence qui joue à fond et s'enferre, celui de la sagesse qui consent aux sacrifices. Peut-être sommes-nous allés trop loin dans cette direction. Mais préférerait-on une politique de violence, qui nous eût mobilisé cent cinquante mille hommes, dépensé trois ou quatre cents millions par mois, pour aboutir à la constitution, au profit de l'Angleterre, d'un nouvel empire dont les capitales eussent été Constantinople, Smyrne, Bagdad, Jérusalem, Téhéran? Victorieuse des Turcs, l'Angleterre eût inondé l'Anatolie et le Levant de mercenaires grecs, d'intermédiaires arméniens, de bravi kurdes, de roitelets arabes, de comités sionistes. Notre situation en Syrie eût été dix fois pire qu'elle ne le sera jamais. Certes, un mouvement de folie turc peut à tout moment nous mettre à Beyrouth dans un cruel embarras, mais là encore, l'origine du geste se trouverait moins en Turquie qu'à Londres.

Depuis des années, en effet, l'Angleterre jongle avec des poignards empoisonnés. L'agression grecque, machinée par elle comme un lancement de film ou de roman à gros tirage, a fini, comme on devait le prévoir, par un fiasco magistral. Non contente de ce résultat, elle s'acharne, dirait-on, à en provoquer la réédition, en fournissant aux fanatiques d'Angora les excitations les plus capables de les pousser à l'offensive.

L'Oriental n'a pas la vue large, lointaine, profonde, éclairée, mais il l'a aiguë. Il voit fort bien, par exemple, qu'il n'est pas de taille à défoncer un front gréco-anglo-français appuyé par les mille ressources de deux vastes empires. Par contre, il discerne fort bien que ses chances, au moins momentanément, augmentent dans une proportion considérable, si l'un des deux puissants partenaires retire

son épingle du jeu. Que la France vienne à faire défaut, la grande Assemblée se sent capable de culbuter les evzones — ou ce qui en reste — et de braver toutes les escadres britanniques réunies, du haut de son mont Ararat. A-t-elle tort? A-t-elle raison? En tout cas, une expédition en règle coûterait tellement cher à l'Angleterre que là encore, les chiffres travaillent un peu pour les Turcs.

Dans de pareilles conditions, la sagesse la plus élémentaire devait commander aux Anglais de ne jamais mettre la France en situation d'être paralysée par les difficultés allemandes. C'est pourtant ce qu'elle n'a cessé de faire depuis 1919 avec la plus remarquable des obstinations.

Aucun de ses dirigeants n'a été capable de subordonner l'une à l'autre les deux questions d'Orient et d'Allemagne, aucun d'eux n'a su organiser dans son imagination la reconstruction logique de l'Europe. Une action franco-anglaise énergique, conforme aux traités, eût depuis longtemps tiré de l'Allemagne un minimum de réparations acceptables pour la France. Hypnotisée par ses chômeurs, par les tableaux du change, par les souvenirs de Mazarin, de Louis XIV, de Napoléon, l'Angleterre a laissé se former dans son cerveau politique cette espèce de kyste allemand qui, par contagion, a transformé en grumeaux hétérogènes toutes ses conceptions de politique extérieure. Elle s'y débat d'un air morose et ressemble à une fermière maladroite dont le laitage « tourne » dans la baratte et n'aboutit à former ni beurre, ni fromage, ni lait, ni sérum, mais un mélange infâme où rien ne prend figure.

Les résultats de cette impuissance commencent-ils à être aperçus? Pour ma part, confiant dans les atouts naturels de la France, j'ai toujours pensé qu'avec un peu d'énergie, nous pouvions prendre la tête de la renaissance européenne. L'Italie fait en ce moment des réflexions très analogues et commence à se détacher des hésitations et des stérilités britanniques. Une politique d'impasses et d'engorgements ne saurait lui convenir. Ce qui la rend tolérable pour l'Angleterre, c'est qu'elle vit et peut vivre encore longtemps sur son acquit économique et financier.

Ni la France, ni l'Italie, ni la Petite Entente, — surtout l'Allemagne, — ne se trouvent dans ce cas-là. Il faut aboutir, régler, liquider, trouver un parti définitif. Moins que jamais, une collaboration franco-anglaise, pourtant si désirable ! — ne paraît possible.

René Johannet.

LES LETTRES

JULES LAFORGUE ET L'ALLEMAGNE

C'EST Charles Maurras, à propos du cosmopolitisme insatisfait de l'auteur des *Moralités légendaires*, qui a montré une fois « le malheureux Jules Laforgue, flânant en métaphysicien, en poète, en badaud », de sa natale Amérique (il était né à Montevideo) à la militariste Allemagne, en passant, avant de mourir, par la mortelle Angleterre des coups de vent et du brouillard ; mais aussi, c'est Paul Bourget qui négocia la nomination de Jules Laforgue comme lecteur français auprès de l'épouse de l'empereur Guillaume Ier, l'impératrice Augusta.

Ce sont là de hautes références et qui situent Laforgue, dans nos souvenirs, aussi bien que dans l'intérêt littéraire que nous lui prêtons, à une place assez haute. M. G. Jean-Aubry, qui vient de procéder avec un soin pieux et la plus vive intelligence à la publication de l'ouvrage posthume de Laforgue demeuré inédit jusqu'à ce jour : *Berlin, la cour et la ville* (1), a relaté, dans une introduction écrite avec beaucoup de tact et d'érudition, les circonstances qui amenèrent cette nomination. « Le précédent lecteur impérial, M. Amédée Pigeon, venait, dit-il, de renoncer à sa charge. Un petit héritage le mettant à même de reprendre à Paris ses travaux de littérature et de critique d'art, il s'était adressé à M. Paul Bourget pour le prier de lui

(1) *Berlin, la cour et la ville*, par Jules LAFORGUE (Éditions de la Sirène, 1922).

recommander un successeur. » « Connaissant l'urbanité exquise de Laforgue, ajoute d'autre part M. Gustave Kahn, qui fut l'ami du poète dans le mouvement symboliste, M. Bourget le fit choisir. »

M. Charles Ephrussi, directeur de la *Gazette des Beaux-Arts*, ne demeura pas étranger non plus à ce choix judicieux d'un jeune homme si parfaitement au fait des lettres et des arts de France et qui, de plus, était la réserve et la correction même. C'est à M. Charles Ephrussi (lettre datée de Berlin, 13 janvier 1882) que Laforgue, qui habitait la capitale de l'empire depuis 1881, faisait en effet savoir : « J'ai glané des pages de notes. »

Ces notes, les voilà donc. Elles sont ironiques, charmantes, mélancoliques, cursives, légères. La plupart du temps, elles laissent percer la souffrance d'un cœur délicat, qui se fait voir comprimé par tous les tracas, toutes les tristesses d'un milieu officiel difficile ; mais, par cela même qu'elles proviennent d'un observateur impartial et traduisent les réflexes d'une profonde sensibilité, ces notes revêtent une très grande valeur morale.

En réalité, Jules Laforgue demeura à Berlin, et il vécut à la cour du premier empereur d'Allemagne, près de cinq années, de l'hiver de 1881 à l'automne de 1886. On peut dire que Laforgue, dans ce milieu si particulier, se trouvait par les circonstances situé à un poste sinon divertissant, au moins plein d'intérêt et prêtant aux études des milieux et des caractères. En vérité, comme nous pourrions le dire aujourd'hui, c'était là un *poste d'écoute*. Laforgue écouta-t-il bien? Il n'y a pas de doute que ses préoccupations esthétiques, le côté hamlétique de son personnage un peu frileux et réservé, ne lui permirent pas toujours de se livrer à une documentation rigoureuse, à une observation serrée sur ces milieux assez froids et compassés de la cour. Cependant, ce qu'il vit il le vit bien. Il le vit sans passion, sans haine, et comme il était doué d'un talent impressionniste spontané, très juste et le plus souvent délicat, il n'a pas laissé de glaner nombre de traits et de crayonner maints croquis, tous marqués au coin de l'humour et du désenchantement.

Comme il arrive toujours, lors du début, dans l'exercice de ces charges de confiance si périlleuses, les premiers pas de Jules Laforgue à la cour de Prusse ne furent pas sans marquer quelque effroi. Laforgue était timide, autrement timide que ce Vignerte que M. Pierre Benoit, dans son roman, envoya comme précepteur d'un jeune prince, de Paris à la cour de la grande-duchesse Aurore de Kœnigsmark. Dans une lettre à sa sœur, le charmant conteur des *Moralités* n'a-t-il pas relaté jusqu'aux moindres détails de sa première entrevue avec Augusta? « *A dix heures*, écrit-il, *visite du secrétaire de la maison de*

la reine. On va me présenter à Sa Majesté à onze heures. Comme le cœur me bat... A onze heures, je monte... Deux valets s'avancent, on m'introduit. Ç'a été comme un éblouissement. Ah! mon Dieu! l'impératrice était là... »

Oui, mais Augusta était âgée, mère et grand'mère de princes déjà vieux ; elle offrait moins de beauté et de séduction que de majesté. C'était une reine bourgeoise, une maternelle dame ; elle avait au reste bien du mérite. Selon Laforgue, elle aime les lettres et les arts français, sa discrétion et sa réserve sont de haut style ; elle ne recherche ni les applaudissements ni les hommages. « On la dit catholique et dévote », de plus « hostile au chancelier ». Ce sont de terribles raisons.

Du chancelier prince de Bismarck, Laforgue ne nous donne pas un portrait définitif ; cependant, sous son aspect de fausse sérénité, de bonhomie hypocrite, c'est bien là la figure, apaisée eût-on dit avec le temps, de l'homme qui fit trembler le monde et qui édifia sur un sol de sang le bloc de l'empire. « Le chancelier arrive [au palais], rapporte l'observateur qu'est Laforgue, toujours en voiture fermée ; il ne se montre d'ailleurs jamais aux Berlinois soit en voiture découverte, soit à pied, mais seulement à cheval, en uniforme, dans les allées du bois, et on ne le voit jamais ni au spectacle, ni aux fêtes de la cour. Le chancelier est sanglé dans son uniforme de cuirassier jaune ; il laisse sa casquette dans la voiture et prend son formidable casque de métal poli. Il entre, il traverse le vestibule, tête haute, en maître, tenant son portefeuille jaune sous le bras. Il n'a pas à se faire une tête, la nature l'a monstrueusement servi... »

Elle a servi également bien, mais d'une autre sorte, celui qui fut avec Bismarck et Roon le grand artisan des guerres, c'est-à-dire Moltke. En quittant les *Linden*, « au bout de l'avenue, solitaire et raide dans son manteau, avec sa face de momie, jaune, le feld-maréchal Moltke se promène, fait un petit tour. La rue ne semble pas exister pour lui. C'est le *Schlachtendenker*, le « penseur de batailles »...

Entre ces deux redoutables artisans de sa gloire et de sa puissance, Guillaume Ier se fait voir avec cette majesté débonnaire et un peu inquiète d'un homme qu'accompagneraient deux farouches molosses aux yeux fauves et aux crocs solides. « L'empereur ne parle que par courtes phrases, avec fermeté et en même temps avec ce bredouillement presque bourru des vieux militaires qui préfèrent les solides poignées de main aux beaux discours. » A côté de sa femme, si curieuse de toutes les manifestations de l'esprit et surtout de l'esprit français, Guillaume Ier fait figure d'ignorant. « L'empereur, dit Laforgue,

n'a jamais été un lettré ; la science, comme l'art, lui est absolument fermée ; il ne s'intéresse même pas à la littérature allemande. » De la littérature française, il n'a lu qu'un ouvrage : *le Juif errant* d'Eugène Sue. « Il n'y a, sur sa table, note le Français, que des brochures relatives à l'armée. On n'à jamais vu l'empereur, pas plus que MM. de Bismarck et Moltke, dans un musée. »

L'inculture de ces personnages, base et colonnes du temple impérial, a, selon Laforgue, quelque chose d'affligeant et qui passe tout ce qu'on peut croire. Aussi, comme la distinction à peine apprêtée et déjà maladive du prince héritier Frédéric fait contraste avec la mentalité de chasseurs de loups de ce trio brutal ! C'est une chose troublante — et feu Ernest Lavisse en a émis jadis l'hypothèse — de penser ce que fût devenu ce futur empereur, si la Providence lui eût prêté la santé avec le pouvoir. Et qui sait si tous ces Hohenzollern ne souffraient pas justement de deviner, dans la nature recueillie et un peu grave du prince Frédéric, quelque chose de plus affiné et de supérieur qui causait leur exécration? « Le prince, dit Laforgue, qui a bien discerné ces froissements, ne peut faire un pas, une dépense, sans consulter son père, et on lui fait sentir durement cette dépendance. »

C'est qu'aussi bien il faut le dire — et Laforgue n'y a point failli — le préféré, le benjamin, celui vers qui vont les bénédictions et les tendresses, tant du vieux monarque que d'Augusta, c'est le petit-fils, le prince Guillaume de Prusse, le futur Guillaume II enfin. « Le prince héritier Frédéric, note Laforgue, n'est pas en bons termes avec son fils, le prince Guillaume, qui lui a pris la popularité dans l'armée en étalant son culte pour l'empereur. Cela suffit pour que les deux vieux souverains gâtent leur petit-fils et sa maison ostensiblement. Le résultat de tout cela est une suite de coups d'épingle, d'avanies étalées même devant le public des bals de cour. »

Ah ! ces bals de cour, au milieu de ces femmes inélégantes, de ces militaires gourmés, en présence de toute une galerie de chambellans, « vieux gâteux chamarrés, comme dit le caustique Laforgue, de ferblanteries dorées », le lecteur de français en a plus d'une fois contemplé la magnificence et subi le spectacle. C'est à ces bals qu'à côté de sa femme, « la princesse Guillaume, une bonne Allemande, grande, blonde, fraîche et souriante », reparaît le sémillant petit-fils. Au milieu des couples, parmi les dorures des uniformes, entre les toilettes des dames d'honneur, parade le prince Guillaume, futur prince héritier. « De taille moyenne, écrit le spectateur désintéressé qu'est le poète, — la stature va sensiblement en diminuant de l'aïeul au petit-fils, — il est dans le plus extravagant uniforme de hussard

rouge qui se puisse voir. Il regarde à droite, à gauche, avec une vivacité affectée, et distribue des poignées de main avec des rires plus francs que nature. »

Ah ! vraiment, n'est-ce pas là, dans cette pochade d'un bon artiste et d'un témoin moqueur, le futur kaiser lui-même qui se montre à nous dans la démonstration de son histrionisme? Et dans le pétillement du champagne, sous le feu des lustres, dans ce bal d'où se dégage un parfum « fait d'eau de Cologne et de l'odeur de l'encaustique », comme le jeune prince d'alors se fait voir déjà le personnage impulsif, nerveux, hâbleur et fourbe qu'il sera sur le trône autant que, déjà, il l'est dans sa famille.

« *En présence du manque de maturité et de l'inexpérience de mon fils aîné, auxquelles se joint sa tendance à l'orgueil et à la présomption*, écrit dans une lettre justicière qui est un témoignage élevé de psychologie le prince héritier Frédéric à l'empereur, en parlant du prince Guillaume, *je me vois obligé de déclarer* [*à Votre Majesté*] *que ce serait positivement dangereux de le mettre dès à présent en contact avec les questions de politique extérieure.* » Cette lettre cruelle et vraie, de laquelle se dégage une manière de prophétie, le prince Frédéric l'adressa de Portofino à Berlin le 28 septembre 1886, et M. G. Jean-Aubry la publie à la suite de son ouvrage. C'est un témoignage qui reflète bien avec quelle perspicace raison le prince Frédéric avait jugé le kaiser de plus tard.

De ce dernier, Laforgue, en peu de mots (et c'est là qu'éclate son talent et que se révèle sa finesse !), a bien surpris la vanité et l'extravagance. Après la contemplation de ce flambant hussard, c'est vraiment un consolant et reposant spectacle que la vue de sa sœur, la princesse Charlotte de Meiningen, la seule beauté de la cour, fille aînée du prince impérial, « mariée et mal mariée à un prince pauvre, mais le plus fin et le plus cultivé de la famille royale ».

Après ces fêtes auxquelles le protocole le plus strict le condamne d'assister, Laforgue n'a plus qu'une idée, une pensée, un rêve : fuir le palais, regagner son silencieux logis, feuilleter ses livres, rouvrir ses manuscrits. A M. Ephrussi, il écrit : « Je travaille la nuit à la lampe. C'est une infinie volupté. Toute la maison est endormie. A peine de temps en temps un fiacre sous les *Linden*... » Oh ! alors, dans le recueillement, dans la nuit, s'arracher à cette contrainte, se rappeler la France, Paris, tel Claude Monet, évoquer tel frais visage peint par Renoir, les arbres du Luxembourg dorés par l'automne, l'aspect tout vaporeux de la place de la Concorde, alors qu'il pleut, le soir ! Enfin, dans cet ennui de garnison, cette existence réglée au pas de parade, se griser de réminiscences !

« *La poésie doit être à la vie ce qu'un concert de parfums est à un parterre de fleurs.* » Exquise définition donnée par Bourget, et que Laforgue, que la moindre parole de Bourget enchante, se répète à soi-même avec ravissement. Cette même paix des nuits berlinoises, qui sait si le poète ne se souvient pas que Chateaubriand ambassadeur, bien avant lui, en a goûté le charme et l'apaisement? Confiné dans sa demeure, lui aussi Chateaubriand, dans cette même ville, avait aimé à lire et à travailler après dîner ; « seuls, dit-il dans les *Mémoires d'outre-tombe*, le cri de la sentinelle de la porte de Brandebourg et le pas sur la neige de l'homme qui siffle les heures » parvenaient jusqu'à son silence.

Car c'est ainsi qu'est Berlin, à notre époque comme au temps où Mme de Staël en admirait jusqu'aux préjugés et aux sottises : le jour, souvent la nuit, ce ne sont que bruits des caisses, sons aigus ou nasillards des fifres, pas de parade, défilés, commandements saccadés, chocs des fusils, éclairs des sabres. *Militaria! Militaria!* « Ajoutez, dit le lecteur français, à ce magnifique déploiement militaire, l'état de siège dans lequel Berlin respire. »

« Ville administrative et militaire dans laquelle l'art tient peu de place », voilà comment Amédée Pigeon, prédécesseur de Laforgue, avait vu Berlin. Mais Laforgue ! A part les *Linden*, selon lui, il n'y a rien. « La Sprée est un ruisseau ignoble. » Tout déborde de quartiers d'artillerie, de cavalerie et d'infanterie ; le luxe est éclatant, mais sans goût, les rues n'ont pas ces « jolis noms » comme en France ; si l'on va au bois, les mêmes personnages officiels reparaissent engoncés, rigides, et le prince de Bismarck toujours ! Quant « aux tristes sables de Brandebourg », ils ferment à l'horizon la campagne monotone de la ville. Laforgue, comme Candide, en a gardé l'effroi. « Oh ! dit-il, il pleut un rude spleen sur Berlin ! » « Hier dimanche, note-t-il, je me suis ennuyé ! » « Je m'ennuie bien au fond », constate-t-il encore à un autre passage. Et le 31 mars 1882, un vendredi : « Il fait beau, je m'ennuie toujours, et la ville de Berlin est de plus en plus assommante ! »

A Wiesbaden, à cause de l'étiquette, des chambellans, l'ennui, toujours l'ennui, enfin le spleen se trouve poussé au paroxysme. « Je suis à Wiesbaden depuis une semaine, dit-il. Et je m'y ennuie, je m'y ennuie ! » A Coblentz, le « Rhin flasque qu'agitent parfois de pesantes vapeurs, ou que caressent des flots, et dans le lointain la chaîne des grandes collines aux délicieuses petites villas » lui apportent un repos de l'âme et un enchantement. Mais cela n'est pas, hélas ! pour longtemps. Et dans la même lettre à Théo Isaÿe que ses études musicales — l'heureux homme ! — ont rappelé en Belgique, il faut

entendre avec quel accablement le lecteur de S. M. l'impératrice et reine se laisse aller, une fois de plus, à écrire : « Ah ! comme je m'ennuie ! Je n'ai plus d'appétit ! Et je comprends que l'on ait écrit d'émouvants sonnets à l'insaisissable aimée qui s'appelle la liberté ! »

Car Laforgue, au fond, c'est cela : au milieu de toute cette puissance et de tout ce luxe, un oiseau en cage, et qui souffre. Ah ! certes, la cage est dorée, elle est riche ; il y a tout le confort ; cependant, c'est une cage. On n'enferme pas Hamlet, même dans un palais. Et Laforgue, c'est Hamlet, Hamlet au point qu'une fois il n'a pu y résister, et que, libre pendant quelques jours, il s'est arraché de Berlin, de la cour, s'est sauvé en Danemark, et, de là, à Elseneur !

L'ennui de Laforgue à Berlin, M. G. Jean-Aubry a beau écrire que cela provenait pour beaucoup de la nature sensible et frileuse du poète, il semble bien que cela se dégageait, pour lui, beaucoup plus encore du milieu pompeux, officiel, glacial, dans lequel ne pouvait que difficilement respirer un être de cette race et de cette qualité. Non pas que l'impératrice ne se fasse voir bienveillante à son endroit, ni la dame d'honneur, comtesse Hacke, très maternelle. Mais enfin, il y a le spleen, le spleen mortel, le spleen affreux. Et peut-être bien qu'au fond c'est l'exil qui donne, à toutes ces plaintes d'un poète, un accent si pathétique. Cet exil lui pèse, il l'accable, il lui serre le cœur à le briser.

Revenant de France, où il a été passer une fois un bref congé, de nouveau le voici sur le chemin de la Prusse ; mais à Strasbourg il fait halte. Alors ce jeune homme qu'on a trop représenté peut-être comme un humoriste, un souriant poète, sorte de Pierrot fumiste tournant tout à la blague, se livre avec son secret dans un mot qu'il écrit à sa sœur. « Ici (à Strasbourg) on se croirait en France. Les enseignes sont en français, etc. On entend partout parler notre douce langue, excepté, hélas ! par les petits enfants, *chose qui m'a touché au cœur !* »

Une Française, qui a rencontré Jules Laforgue à Bade, vers 1886, écrit à M. G. Jean-Aubry que Laforgue, vers ce temps-là, était de taille plutôt petite, mais non chétive, sa pâleur contrastait avec la rondeur enfantine de ses joues, la douceur de sa voix m'avait frappée. » C'est de cette même voix douce, musicale, qui était un charme chez lui et qui expliquait le succès de ses lectures près d'Augusta, que l'auteur des *Complaintes* se laissa aller à des confidences, à des regrets sur « l'ennui de ce qu'il appelait son exil : l'impératrice était aimable, affectait une sympathie pour tout ce qui était français, mais s'intéressait surtout, dit-il, à la lecture du *Figaro!* Tout, autour de lui, était froid et guindé... » Et c'était ce froid, ce froid coupant

comme un coup de sabre, ces glaces du Nord qui l'étreignaient, le laissaient atteint et mécontent. Il avait beau, certes, loger au *Princessinen-Palais*, vivre dans les honneurs, être servi comme un chambellan, cette bassesse, cette contrainte provoquaient en lui un dégoût insurmontable. Positivement il étouffait.

Enfin, il lui advint cette aventure de rencontrer miss Leah Lee, une jeune Anglaise auprès de laquelle il prit à Berlin des leçons de prononciation et à laquelle il se fiança. M. G. Jean-Aubry, dans son introduction à l'ouvrage de Laforgue, écrit, de miss Leah Lee, qu'avec sa « figure de bébé, un sourire malicieux et de grands yeux couleur goudron toujours étonnés, des cheveux châtains à reflets roux », enfin une physionomie un peu immatérielle à la Rossetti ou à la Burne Jones, elle enchanta tout à fait Laforgue.

Ce dernier, pour aller se marier à Londres, prit non sans solennité congé de l'impératrice-reine. Hélas ! à moins de deux siècles de là, il y avait eu un autre Français qui avait quitté ainsi sa patrie pour s'en aller en Angleterre et dont la fragile santé ne put résister à ce brumeux climat. Cétait Antoine Watteau. Comme Watteau, Laforgue aimait toutes les jolies parades de la vie ; il a écrit *Pierrot lunaire*, et ce Pierrot, pour lui comme pour Watteau, c'était le frère et c'était l'ami ; mais, comme Watteau aussi, Laforgue rapporta de Londres les germes de cette phtisie qui devait l'emporter à vingt-sept ans, avant que son génie, comprimé un instant par le lourd appareil du monde allemand et du spleen berlinois, ait pu s'exprimer avec toute son originalité et toute sa force. « C'était un esprit doué de tous les dons », a écrit de lui plus tard Remy de Gourmont. Hélas ! c'était aussi un cœur d'une sensibilité fragile. Son livre sur *Berlin* n'apporte pas seulement un témoignage nouveau sur le monde et sur la cour de Prusse. Il fait mieux encore : il nous aide à aimer davantage et à comprendre un écrivain chez qui l'*humour* n'était qu'un masque et qui, sous ce masque de comédie, tout comme le grand et blanc Gilles de Watteau, savait dissimuler ses sentiments et voiler ses chagrins.

EDMOND PILON.

LES BEAUX-ARTS

LE SALON DES INDÉPENDANTS

Le trente-quatrième salon des Indépendants est apparu comme le salon de l'ordre. Ordre matériel d'abord. Là-dessus le sentiment du public est unanime. Il n'y aura bientôt plus personne (hormis ceux qui en profitaient) pour regretter les groupements « par tendances » ou par affinités, car les visiteurs, pour peu qu'ils soient indépendants eux aussi, trouvent superflu que des coteries, sous prétexte de les guider et de faire leur éducation, imposent à leur attention d'arbitraires « salles d'honneur » au détriment des talents obscurs qui se rencontrent ici dans toutes les salles ou presque. Les organisateurs ont su concilier le souci statutaire d'égalité et celui d'une présentation harmonieuse. Le classement alphabétique offre à coup sûr beaucoup plus d'avantages que d'inconvénients. Le plus sensible de ceux-là est qu'à la longue, le voisinage des mêmes artistes n'irait pas sans monotonie. Mais il ne paraît bien difficile de renouveler l'intérêt : par exemple, en groupant, tous les trois ou cinq ans, les peintres et sculpteurs par nationalités. Le public se formerait ainsi une idée approximative, mais point du tout fausse, de la supériorité de notre école française, tant au point de vue plastique qu'au point de vue intellectuel, supériorité qui n'apparaît nulle part plus éclatante que chez les Indépendants, en cette année 1923. Il ne nous appartient pas de donner des conseils aux dirigeants de la société. Ils ont fait leurs preuves et nous pensons qu'ils sauraient passer outre aux critiques spécieuses qu'une telle initiative ne manquerait pas de susciter.

Certes, on ne saurait savoir trop de gré aux artistes étrangers qui nous apportent une sensibilité particulière, un tour d'imagination singulier, mais on doit repousser toute prétention de la barbarie, vraie ou simulée, à diriger l'évolution de l'art contemporain. Une certaine école de Montparnasse voudrait se faire passer à l'étranger pour l'École de Paris (le terme d'école française étant suspecte de chauvinisme). Une visite aux Indépendants suffit à remettre toutes choses au point. J'avais donc raison d'écrire que ce salon, fondé sur une idée anarchique, est le salon de l'ordre.

Nous avons exposé maintes fois les raisons pour lesquelles le cubisme devait être considéré comme une crise salutaire, sans laquelle la médiocrité intellectuelle de l'art serait bien pire qu'elle n'est ou qu'elle ne paraît être aux observateurs les plus sévères. Il va de soi qu'un certain nombre de farceurs et d'arrivistes n'y ont vu qu'une occasion favorable de se pousser au premier rang, à force de surenchères. Ce ne sont pas les moins empêchés, à présent, ni les moins maladroits à faire retraite. Savoir rompre à propos est, dit-on, le comble de l'art militaire. Beaucoup d'entre eux préfèrent se réfugier dans un hermétisme assez neutre. On a envie de leur dire « restez-y », tant sont pitoyables les manigances des plus habiles. Il en est pourtant qu'on eût aimés, à cause des dons certains manifestés par d'anciens ouvrages, trouver plus courageux au moment de prendre parti. A M. Fernand Léger, il ne faut point celer que ses cibles, ses arcs-en-ciel, et l'architecture qui les encadre font un ensemble à la fois indigent et prétentieux ; que du reste, le temps n'est plus où, pour faire croire au génie qu'on voulait avoir, il suffisait de se promener au foyer de l'Opéra, vêtu d'un complet à carreaux et d'une casquette de lad ; à M. Lurçat, à M. Marcoussis, qu'il est absolument inutile de recommencer Picasso dans une autre gamme, si brillante soit-elle, ou délicate ; à MM. Janneret, Ozenfant, Férat, que leurs natures mortes à interférences, sections et resections sont des articles à exporter ; à M. Léopold Survage, enfin, qu'il est le Bénito ou s'il préfère le J.-G. Domergue du cubisme. De tous les démarqueurs suscités par le succès de M. Braque, au dernier Salon d'Automne, voilà, certes, le plus déclaré !

On sait que M. André Lhote a des élèves : ces derniers imitent d'ailleurs plutôt M. Bissière, de qui la grisaille a du charme. M. Latapie est déjà très adroit, trop adroit, et M. Liausu peint « triste » avec goût. En revanche, retenez le nom de M. Jean Léon. De tous les peintres qui se réclament d'Ingres ou de David, ce quasi débutant est le plus remarquablement doué. A vrai dire, c'est plutôt de David qu'il a retenu le dessin sobre et cadencé. Son *Nu dans l'atelier* renouvelle un sujet banal, et la figure du peintre, au fond, est traitée avec autant

d'esprit que de simplicité. L'écueil d'un tel art, qui se prive des plus légitimes agréments de facture, est tantôt la froideur, tantôt le maniérisme. Entre les mains d'une femme, plus artiste que peintre, comme il n'en manque pas, il tourne à la miniature agrandie. Puisse Mlle Heudebert fuir les traces de Mlles Perdriat et Irène Lagut. Son *Portrait de Mme François Mauriac* est dessiné avec une grâce facile, mais peint dans une gamme pauvre et des tons de gouache peu plaisants. M. Pierre-Eugène Clairin est jeune. Il a du goût et le sens de l'arabesque, mais visiblement il ne sait pas dessiner. Cette ignorance est assez commune et, pour ma part, je préfère ceux qui l'avouent à ceux qui s'efforcent de la déguiser sous un certain arrangement décoratif qui fait illusion. A cet égard, les prétendus disciples d'Ingres devraient bien commencer par faire la preuve de leur savoir en nous montrant quelques-uns de ces dessins à la mine de plomb où la soumission du trait à la réalité n'empêche pas le style de paraître. Nous voulons bien croire qu'ils sont très savants, mais nous serions confirmés dans cette opinion s'ils voulaient bien, quelquefois, « faire leurs gammes » en public.

En tous les cas, ils éprouveront bientôt, comme certains cubistes malgré eux, qu'on ne désapprend pas impunément le langage pictural. Il arrive un moment où l'on ne sait plus s'exprimer qu'à l'aide des plus fâcheux *ersatz*. Rien n'y fait alors, ni la littérature *pro domo*, ni les commentaires des gens à système.

A tous, on peut proposer l'exemple admirable de M. Luc-Albert Moreau, toujours insatisfait, soucieux de reviser sans cesse ses moyens, d'élargir sa vision, d'accroître l'intensité de l'expression plastique tout en simplifiant la facture. Tâche assurément moins facile que d'adopter la plus récente formule de déformation et le maniérisme à la mode. Lorsque, pour l'ébahissement des badauds d'avant-garde, l'extravagance fleurit dans son agressive nouveauté, on a du mérite à risquer de paraître timide et attardé. Mais ce courage trouve toujours sa récompense. Pour la cinquième fois, M. Luc-Albert Moreau a traité le même sujet des *Soldats dans la tranchée*, affrontant ainsi le ridicule qu'il y a, comme chacun sait, à n'avoir pas oublié la guerre, ni sous quelles couleurs on l'a vécue. Des délicats et des esprits supérieurs n'ont pas manqué de trouver cette insistance indiscrète ; d'autres tiennent que l'on ne doit traiter ces sujets-là qu'en manière d'imagerie, sous peine de verser dans l'anecdote réaliste.

Le tableau de M. Luc-Albert Moreau dégage une émotion poignante et ce cadavre renversé, aux mains crispées et noires, fait plus d'honneur à la peinture française que toutes les natures mortes où d'ingénieux brocanteurs hospitalisent les vieilles guitares et les guéri-

dons boiteux réformés par MM. Braque et Picasso. La gamme du tableau évolue entre le bleu délavé des capotes et le brun du terrain, et ce choix des éléments les plus expressifs trahit l'intelligence et le tour noble de l'imagination. Il faut voir comme le peintre a su tirer de tous les gris intermédiaires le parti le plus heureux et, tout en rendant fidèlement les différences de matières et la forme des objets, garder à l'ensemble l'admirable unité de ton qui en fait la grandeur. Surtout le fond du paysage, à gauche, avec ces deux moignons d'arbre qui s'élancent vainement dans un espace chimérique, inaccessible comme un rêve aux martyrs de la tranchée, est une vision qui ne s'oublie pas.

Le Balcon de M. Yves Alix est le succès du Salon. Ceux qui veulent bien suivre ces chroniques savaient depuis un an que ce jeune peintre était un disciple de Daumier, qu'il avait du talent et, chose plus rare, qu'il tenait son métier. Il vient d'en faire la preuve avec éclat. Il ne se trouverait pas, à l'heure actuelle, beaucoup de peintres, parmi les plus connus, capables de cette franche et authentique virtuosité. Il faut entendre le mot dans son beau sens étymologique. C'est l'énergie de M. Alix qui fait le prix de son art ; elle n'est nulle part aussi sensible qu'aux endroits où l'artiste est le plus naturel ; elle éclate dans les détails les plus simples et donne au jeu des valeurs une allure improvisée qui séduit d'abord. Une jeune femme assise au balcon, un enfant auprès d'elle, reçoivent en plein le soleil, et par la baie largement ouverte, entre les volets qui encadrent heureusement la composition, on aperçoit, derrière la figure principale, un intérieur où brillent doucement un vase de fleurs, la dorure d'un cadre et vers la droite, un arrière-plan plus clair où se détache sur une fenêtre éloignée une silhouette d'homme traitée en clair-obscur avec la plus étonnante sûreté d'œil et de main. Le ton légèrement ocré des chairs, le rose de la robe, dans la figure de femme, font un accord rare et si brillant qu'on oublie presque aussitôt l'excessive carrure de la composition et l'accent encore un peu tourmenté de certaines formes. Ce qui distingue la peinture de M. Yves Alix, c'est qu'au rebours de ce qui s'observe communément, les défauts y sont acquis et superficiels, les qualités originelles et profondes. Voilà, voilà enfin de la peinture, pleine de sève et de santé.

Le nom de M. Gromaire est aussi familier à nos lecteurs. C'est un peintre magnifiquement doué, qui n'a pour ainsi dire laissé paraître encore que l'ébauche de son talent. Il a le plus beau tempérament de coloriste, et la figure qu'il expose cette année respire une sensualité moins brutale et plus touchante. Le jour qu'il rencontrera un sujet heureux, M. Gromaire nous montrera des œuvres de premier ordre.

J'ai tenu à donner à ces deux peintres la première place, parce que j'estime qu'ils sont dans la bonne voie et que leur exemple peut ramener les égarés dans les voies de la peinture véritable. On aimerait voir M. Pierre Charbonnier, de qui les débuts sont pleins de promesses, s'y engager délibérément. Un métier plus riche et plus sûr ne diminuera certes pas les dons charmants d'improvisateur qu'on lui reconnaît. M. Jacques Thevenet n'a envoyé que deux petites toiles dont une figure de fillette, traitée en esquisse avec une rare légèreté de manœuvre et un goût très fin. Une nature morte brillante a révélé au public un tout jeune peintre, M. Lucien Mathelin, qui trahit la double influence de Vlamynck et de Segonzac, en même temps qu'un tour d'esprit narquois et cordial, tout à fait sympathique.

Il est assez remarquable qu'un art aussi nettement caractérisé que celui de M. Dufy n'ait guère suscité d'imitateurs, du moins quant à présent. Ne le regrettons pas : sa manière comporte une part de procédés qui seraient insupportables sans l'imagination poétique qui les anime et les renouvelle sans cesse. A cet égard, une petite toile où les silhouettes des promeneurs se détachent sur la mer est tout à fait significative. Les formes sont à peine indiquées, mais l'inflexion est si juste et le jeu des valeurs si ingénieux, que l'œil agréablement diverti ne distingue pas le côté arbitraire de cette fantasmagorie.

De même, lorsque M. Signac transpose dans une gamme de tons élémentaires les notations sensibles de ses aquarelles, le procédé fatiguerait bientôt si la sûreté de la composition ne créait cette harmonieuse unité qui fit défaut à tant de réussites impressionnistes, et qui est absente de la grande nature morte de M. Favory. Voilà un peintre plein de verve et de générosité, dont tous les ouvrages offrent des morceaux intéressants, mais disparates, où la richesse du coloris ne sert bien souvent qu'à dissimuler la mollesse du dessin. Que de temps perdu pour les mieux doués, faute d'un apprentissage logique et régulier ! Tout ce qui manque à M. Favory devrait s'apprendre à l'école, j'entends une école où l'on enseignerait autre chose que des recettes. Et dire qu'il se trouve des critiques, et non des moins distingués, pour prôner les maladresses des autodidactes et chercher des « primitifs » parmi les chauffeurs d'automobiles ou les marchands de pommes de terre frites qui peignent pour occuper leurs loisirs dominicaux !

Du moins y a-t-il de l'esprit et de la fantaisie dans lescompositions de Mme Olga Sukharoff, qui se souvient de Rousseau-le-douanier et de Fauconnet. Souvent rebelle à la peinture véritable, le public est préparé par les journaux de mode et les illustrés humoristiques à

goûter l'agrément de l'arabesque. Cela explique la vogue croissante de M. Foujita, qui d'ailleurs possède une rare habileté de main et le goût le plus délicat.

Les bons paysages sont toujours nombreux aux Indépendants. MM. Luce, Bompart, Igounet de Villers, Chabaud, Ladureau, Osterlind ne sont pas inférieurs à leur juste réputation. L'envoi de M. Marchand, bien que peu important, séduit par sa franchise et son accent simple et direct. M. Robert Mortier se distingue par la fraîcheur et la légèreté de son coloris. Mais les plus jolis paysages du Salon sont ceux de M. Quizet, deux vues de Belleville d'une lumière transparente et d'une exquise finesse, et l'*Enterrement à Montmartre* de M. Leprin, qui rappelle à la fois Raffaelli et Bonnard, mais avec un sens des valeurs et de l'atmosphère d'une qualité toute personnelle.

Au nom des femmes peintres déjà citées, il faut ajouter ceux de Mme Suzanne Valadon, de Mme Hélène Batault, qui expose deux fines études et un portrait excellent, bien mis en page et d'une intense sobriété, et de Mme Jeanne Rosoy, dont un lumineux paysage de Bretagne fait paraître les dons vigoureux et la franchise exempte de tout maniérisme.

Enfin, parmi les envois des peintres étrangers, ceux de MM. Pér Krog, Ekegarth, Burnside sont les plus significatifs. Un portrait de M. Kickert, par lui-même atteste beaucoup de savoir et de conscience, mais a paru moins réussi que ses paysages du Salon d'Automne. *L'Enfant prodigue* de M. Pascin témoigne de beaucoup d'artifice et d'un goût assez faisandé, mais d'un talent extraordinaire. Il y a, cette année, peu de dessins et de gravures. Celles de M. Laboureur, lequel expose aussi de petites vues du Croisic d'un esprit très original, sont hors de pair.

La scuplture est extrêmement pauvre, et ni M. Laurens, ni M. Lipchitz, en dépit d'un sens architectural assez profond, ni M. Zadkine ne méritent d'être préférés à M. Mateo Hernandez, dont les animaux taillés en granit noir sont merveilleux de naturel et de style.

Entre autres curiosités, je signalerai les poupées très ressemblantes de Mme Vassiliev et de Mme Suzanne Roland-Manuel, et surtout les bijoux de M. Roger Foy, d'une invention et d'une facture également remarquables, et qui sont assurément ce que j'ai vu de plus réussi en ce genre d'ouvrages dans une exposition publique.

Roger Allard.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

M. YVES LE TROCQUER

M. Le Trocquer est devenu député le 11 *novembre* 1919. *Huit jours après, il était ministre et il n'a plus cessé de l'être. Il est vraisemblable qu'il le sera longtemps; aussi longtemps qu'il lui plaira. Son originalité est d'unir les qualités multiples de l'homme politique à la valeur la plus indiscutable des techniciens. Ministre des Travaux publics, M. Le Trocquer est ingénieur en chef des ponts et chaussées. Il est difficile, on l'avouera, d'être plus heureusement à sa place.*

On sait de quelle faveur jouirent les techniciens vers le milieu de la guerre, lorsqu'il sembla au pays inquiet que tout le mal venait du gouvernement des avocats, et que le règne des gens pratiques allait ramener dans les affaires le succès par le triomphe de la compétence et l'heureux rajeunissement des méthodes. A ce moment, on essaya de M. Vilgrain au ravitaillement, de M. Claveille aux transports et de M. Loucheur à la reconstitution industrielle. M. Le Trocquer dut aussi, évidemment, à ce courant irrésistible de faveur, sa très prompte, sa presque immédiate accession au pouvoir. La formule, à vrai dire, n'était pas tellement neuve, et certains avaient déjà pensé qu'une certaine compétence pouvait n'être pas tout à fait inutile à un ministre. M. de Rochebouët avait fondé jadis un ministère un peu terne, qui, pour être un ministère d'expédient, n'en était pas moins exclusivement composé de compétences. N'exagérons pas les avantages de cette formule, même rajeunie. Personne ne croit plus à la valeur magique, dont on avait trop attendu.

Disons-le tout de suite; nous ne mettrons pas M. Vilgrain au Pan-

théon et M. Claveille n'a pas très bien réussi, bien qu'ingénieur. Quant à l'expérience Loucheur, elle fut tour à tour, comme on le sait, intéressante et bouffonne, curieuse et inquiétante. La vérité est que les qualités de l'homme de gouvernement ne sont ni techniques ni purement politiques, mais qu'elles exigent une précieuse et rare harmonie entre une culture générale sérieuse et le sens profond des affaires publiques. Ce serait trop aisé s'il suffisait d'avoir vendu de la mélasse pour faire un bon ministre du Commerce. M. Clemenceau, au ministère de la Guerre, pendant les heures les plus graves de notre histoire, valait mieux que n'importe quel maréchal. On est tranquille pour l'avenir de la culture française de savoir M. Léon Bérard rue de Grenelle au lieu du doyen Brunot. Pareillement, nul ne songe sans un certain frisson d'angoisse que M. Loucheur, qui est un homme de chiffres et qui prétend à toutes les souverainetés techniques, pourrait devenir, par un caprice du hasard, ministre des Finances...

La supériorité de M. Le Trocquer fut assurément d'être un excellent ingénieur en chef des ponts et chaussées, connaissant bien les cadres et le personnel des Travaux publics, au courant des questions de mines et de charbon et plus encore peut-être des questions de chemins de fer. Nous ne disons pas que tout cela ne soit pas fort précieux; le ministre des Travaux publics, à la fois mêlé à la vie économique du pays et dirigeant un nombreux personnel hiérarchisé, est peut-être celui qui a le plus besoin d'une compétence spéciale. Mais c'est à la condition que ses qualités techniques n'excluent pas les autres. Les autres sont même les principales. Et la supériorité de M. Le Trocquer fut précisément d'être, en même temps qu'un ingénieur éminent, un homme politique expérimenté. Il aurait fait un grand ministre, même s'il n'avait pas été un technicien. Là est son caractère propre et il est remarquable. L'engouement pour la technique fut, sans doute, l'heureuse cause déterminante de son choix. Mais c'est sa valeur générale qui lui fit cette renommée méritée d'être un ministre indispensable.

M. Le Trocquer était en effet et depuis longtemps familier avec le pouvoir. Il avait été le collaborateur de nombreux ministres, notamment aux Travaux publics et à la Marine. Il connaissait à fond le personnel parlementaire et son maniement, ce qui, soit dit entre parenthèse, lui constituait dans cette Chambre si neuve et tellement ignorante de son métier une supériorité éclatante. A ce point de vue, M. Le Trocquer, quoique technicien éminent, est presque le contraire d'un ministre technique, c'est-à-dire d'un professionnel choisi en dehors du Parlement pour gérer en professionnel et sans lien avec la politique générale un service public. Dès avant le 11 novembre, il songeait à devenir député et la vie parlementaire, pour laquelle il se sentait de merveilleuses apti-

tudes, l'avait toujours attiré; il s'y destinait dès l'abord. Sans doute, il ne s'attendait pas, peut-être, à brûler ainsi les étapes et à siéger tout de suite, sans désemparer, dans les conseils du gouvernement; mais il comptait se faire une situation grandissante comme député, comme rapporteur ou président de quelque grande commission, et son ambition était certainement de finir un jour par où il a si brillamment commencé. Dès la mésaventure de Turmel, M. Le Trocquer, qui vivait, comme collaborateur de son ministre, dans les couloirs de la Chambre, avait posé sa candidature dans la deuxième circonscription de Guingamp. La réforme électorale fit que les élections eurent lieu au scrutin de liste. Mais M. Le Trocquer, qui avait pris position, et que beaucoup considéraient déjà comme le député de la deuxième circonscription de Guingamp, fut mis à ce titre sur la liste, fut élu député des Côtes-du-Nord, et, presqu'en même temps, maire et conseiller général de Pontrieux, son délicieux village natal. Je dirai tout de suite, pour n'y plus revenir, qu'il fut élu comme républicain de gauche sur une liste de concentration républicaine, allant de lui à M. Even et à M. de Kerguézec, liste où il représentait, avec MM. Servain et Mado, l'opinion la plus modérée, et qui triompha, à la majorité absolue, de la liste de concentration conservatrice, progressiste et libérale. On sait que par la suite une autre élection eut lieu pour combler cinq vacances; cette fois, la coalition indépendante et libérale emporta quatre sièges sur cinq. M. Le Trocquer est donc, dans son département, nettement homme de gauche, du moins par son origine électorale; il est, si modéré soit-il, ce qu'on appelle un « Bleu de Bretagne ». Mais ce maître de la politique a trois atouts dans son jeu pour échapper à l'emprise, peut-être un peu trop étroite pour lui, de son origine : sa précieuse technicité, qui le place un peu en dehors des partis, en ce sens qu'on l'élit pour sa compétence et sa valeur plus que pour ses déclarations de gauche; son évidente modération et sa courtoisie charmante qui fait apprécier de ses adversaires mêmes la largeur de son esprit et la hauteur de ses vues, sa position gouvernementale enfin, qui lui a fait un devoir facile d'envisager l'ensemble des questions politiques au seul point de vue très élevé de l'intérêt national et de la défense sociale. Nous ne révélerons rien à personne en constatant que, dans les gouvernements de composition un peu hétéroclite qui se sont succédé depuis 1919, M. Le Trocquer, Bleu de Bretagne, a toujours représenté, énergiquement, la tendance libérale et modérée, et surtout celle qui ne veut sacrifier le point de vue national à aucun ordre de considérations. A ce titre, son origine électorale est plutôt précieuse, puisqu'elle lui permet d'être national et modéré sans suspicion et sans chicane parlementaire d'aucun côté. Au demeurant, ces nuances un peu délicates n'embarrassent pas M. Le Trocquer : j'ai dit qu'il avait la connaissance parfaite et le maniement de la Chambre;

il est, en dépit de ses quarante-cinq ans, un des plus vieux parlementaires qui soient.

Ministre, M. Le Trocquer a donné la preuve immédiate d'une maîtrise incomparable. Homme de gouvernement, il a procuré au Parlement cette satisfaction d'avoir une valeur professionnelle qui le met à même de connaître et de discuter toutes les questions techniques, de charbon, de pétrole, de mines, etc., et de discuter, même techniquement, les questions de salaires, de grèves et d'organisation du travail.

Mais un de ses premiers actes fut de nommer secrétaire général du ministère M. l'inspecteur général des ponts et chaussées Mahieu. Prenons garde à ce que signifie ce geste : M. Le Trocquer est ministre et seulement ministre. S'il se trouve qu'il est en même temps ingénieur des ponts et chaussées, c'est tant mieux pour lui et pour chacun. Mais il a affirmé, dès le premier jour, qu'il était un ministre politique et nullement technicien enfermé dans sa spécialité. En associant à sa fortune un homme de la valeur de M. Mahieu, travailleur infatigable (et, lui aussi, expert, et des plus fins, en mœurs parlementaires), il a donné par surcroît une double preuve savoureuse de sa largeur d'esprit et de sa confiance en lui.

La confiance en soi, parfois si risible chez beaucoup, semble naturelle chez M. Le Trocquer, tant elle est justifiée.

Il dépasserait le cadre de cette esquisse de suivre le ministre dans ses solides exposés sur le régime des chemins de fer, et de l'accompagner dans l'organisation de la Ruhr et dans les récentes conversations de Londres. Signalons brièvement combien son rôle politique a été heureux. Grâce à lui, la Chambre a fait, en matière de transports, une œuvre utile et durable que doivent compléter à bref délai les deux corollaires nécessaires sur le statut du réseau de l'État et sur le réseau d'Alsace-Lorraine : M. Le Trocquer saura mener énergiquement et rapidement ces deux projets avec le bonheur qui a couronné ses précédentes entreprises, et il aura ainsi complété heureusement son œuvre ferroviaire. La Chambre actuelle, si avide de directions et si désireuse de travailler, pourvu qu'on lui montre le chemin, aura trouvé en ce ministre un de ses guides les plus sûrs et les plus utiles. Dans le domaine encore plus strictement politique, M. Le Trocquer a marqué dans les grands débats des conseils de cabinet et surtout lors du précédent ministère, une influence personnelle souvent courageuse et dont la majorité ne saurait lui être trop reconnaissante. Mais il est et restera toujours surtout le ministre qui a fait face aux crises politiques de 1920. Par là, il a gravé son souvenir en lettres profondes, inaltérables dans le cœur de la majorité.

M. Le Trocquer a déployé alors les qualités les plus essentielles du grand parlementaire et de l'homme de gouvernement. Vue claire des évé-

nements, décision prompte, exécution rapide, ferme, sans brutalité, il a joint tout cela à la défense de sa politique et de son action par de précieuses et d'éloquentes interventions oratoires, saluées d'applaudissements enthousiastes.

Je ne dirai pas que M. Le Trocquer avait compris l'orientation de la majorité et avait gouverné selon ses vues; ce serait trop faire l'éloge de sa clairvoyance au détriment de celui de son esprit. La conception que M. Le Trocquer a de ses devoirs d'homme d'État s'est simplement rencontrée avec les aspirations d'une majorité soucieuse avant tout d'ordre public et de grandeur nationale, et l'affection que cette majorité très large a vouée sans réserve à M. Le Trocquer n'est que la constatation de cet accord. Qu'importe dès lors que, parfois, sur des points d'ailleurs secondaires, M. Le Trocquer ait paru rechercher, peut-être avec un scrupule excessif, les occasions de paraître « social » et de donner satisfaction à une importante formation parlementaire qui a le goût et l'amour de cette formule?

N'est-ce pas faire le plus bel et le plus définitif éloge d'un ministre, que de constater que la défense des principes de conservation et d'ordre a toujours trouvé et trouvera toujours, dans les circonstances les plus difficiles, l'appui de son éloquente affirmation, et ce qui vaut mieux encore, de sa clairvoyante fermeté et de son indiscutable énergie?

***

La vraisemblance au théâtre.

La Couturière de Lunéville, pièce de M. Alfred Savoir, récemment représentée au théâtre du Vaudeville, a suscité dans la critique un vif débat. A part quelques rares et honorables exceptions, la critique dramatique n'est guère aujourd'hui qu'un échange de ménagements ou de perfidies dosés avec plus ou moins de subtilité par des auteurs concurrents. Il est à noter que les derniers critiques indépendants sont ceux qui n'ont pas de pièces à placer ici ou là. Avec les autres, on n'est jamais sûr. Naturellement, le critique est tenté d'écrire pour le théâtre ; il se sent en main un pouvoir, il est entraîné, séduit, par l'appât de la gloire ou de la fortune. « Et vous, lui dit-on, quand écrirez-vous une pièce? » Lemaître fit des pièces et resta grand critique. Il y aurait là-dessus beaucoup à dire. On entend répéter : « Tout s'en va, il n'y a plus ni critique dramatique, ni critique littéraire. » C'est un peu vrai, mais depuis quand? Il n'y a pas tous les ans une bonne école de critique, comme il n'y a pas tous les jours une grande école littéraire. Il y eut vers 1800 Laharpe, Suard, Ginguené, Legouvé, Geoffroy. Il y eut vers 1890 Lemaître, France, Faguet, Brunetière, Sarcey. Ce n'est pas tous les jours fête. Le débat autour

de *la Couturière de Lunéville* n'a pas eu l'ampleur, l'éclat ni le grand ton des périodes illustres. Mais c'est un débat tout de même, qui nous élève au-dessus du petit train quotidien, et à ce titre, il est précieux. La pièce de M. Savoir nous a donné une occasion d'échanger quelques idées sur la vraisemblance au théâtre. Le premier acte commence par une suite de tableautins de mœurs adroitement troussés, mais tels qu'on les pourrait attendre de n'importe quel auteur réputé parisien : la scène est au restaurant Larue, des couples viennent souper au sortir du bal de l'Opéra. Je n'ai guère aimé dans cette préparation qui n'est pas directement utile, qu'une note amène à la Courteline, le passage d'une fille impitoyable et d'un pauvre blanc-bec qui vient dépenser là un argent qu'il s'est procuré, Dieu sait comme ! Après ces hors-d'œuvre, voici les protagonistes, et il n'y aura plus qu'eux dans la pièce jusqu'au dénouement.

Un homme, une femme, au milieu du chemin de la vie ; lui trente-sept ans, elle trente-cinq. Ils se sont rencontrés au bal de l'Opéra. Il enterrait sa vie de garçon, elle était travestie. C'est elle qui l'a appelé et, depuis, elle lui fait voir du pays. Il était un peu parti, elle achève de le griser. Qu'est-ce que ça lui fait, c'est sa dernière aventure. Il ne sait même pas avec qui. Un hasard le lui révèle : avec Irène Salvago, une étoile exotique. Il la courtise et, tandis qu'il perd progressivement la raison, elle le confesse. Il ne se souvient d'aucune femme qu'il ait aimée dans le passé? Oui, vaguement, au hasard. Mais ça n'a jamais eu d'importance. Peut-être, une fois, il y a seize ans, quand il était dragon à Lunéville. Qui était-ce? La femme d'un de ses supérieurs. Elle a marqué un mouvement d'attention, puis de dépit. Et c'est tout? C'est tout. Mais Irène Salvago s'est tant jouée de lui, avec une telle ruse, qu'il est maintenant tout à fait ivre. Elle le fait transporter dans son automobile, et la voiture va filer au diable, toute la nuit. Il ne sera pas à l'église le lendemain matin à l'heure de son mariage.

C'est un acte d'exposition habile, mais sans plus. Nous n'arrivons aux qualités et aux difficultés qu'au second acte. Plusieurs mois après, chez Pierre Rollon. Depuis qu'Irène a fait manquer son mariage, elle se joue de lui avec une cruauté en accord avec ses airs barbares. Il allait faire un mariage d'argent pour sortir d'une situation embarrassée, et elle, qui roule sur l'or, prend à tâche de le ruiner. Les premières scènes, entre Rollon impécunieux et son domestique, sont d'un comique un peu forcé, que je n'aime guère. Le ton va monter sitôt qu'Irène paraît. Depuis plusieurs mois, elle irrite son désir. Elle vient chez lui, et comme elle l'enivra jadis avec l'alcool, elle l'affole à présent par la coquetterie. Elle lui promet de céder enfin, de rester chez lui ce soir-là ; et comme il a congédié ses domestiques, elle l'envoie chercher à souper. Quand il revient, à la place de la coquette énigmatique et perverse, qui était vêtue et parée avec somptuosité et qui parlait avec un accent slave ou sud-américain, il trouve une pauvre fille

humble et gauche, jolie encore, mais d'une autre manière, toute simple, aussi différente de la première qu'il est possible à une femme d'être différente d'une autre femme : c'est l'actrice qui vient d'accomplir cette métamorphose sous nos yeux, et elle est possible, puisque Mme Simone se transforme devant nous. Une femme du commun, certes, ne le pourrait. Mais une grande actrice le peut, puisque nous le voyons. Interloqué, Pierre l'interroge : « Que faites-vous ici? Comment êtes-vous entrée? Où est la personne qui était là tout à l'heure? » — « Elle m'a ouvert la porte et puis elle est partie. Elle avait l'air furieuse. »

Il se tient à quatre pour ne pas éclater : « Mais vous, qui êtes-vous, que voulez-vous? » Elle lui rappelle alors ce que diverses indications adroitement jetées avaient permis de pressentir : elle est Anna Tripied, la couturière de Lunéville, qu'il a séduite jadis, puis abandonnée pour une autre femme plus brillante. Dès lors, jusqu'au dénouement, elle va jouer ce double rôle et paraître aux yeux de Pierre, tantôt sous les traits de la grande actrice qu'elle est devenue, tantôt sous ceux de l'humble couturière qu'elle a été. Il l'a bien oubliée. Mais elle ! C'était son premier amour, ce fut le seul. Elle eut un enfant, ses parents la chassèrent. Depuis lors, seize ans de silence et d'oubli. Elle revient le voir aujourd'hui, au hasard d'un voyage. Mais quoi, il semble avoir du chagrin? Ah ! oui, elle a fait fuir cette autre femme si belle, si brillante. Avec une tendresse maladroite et irrésistible, elle offre de le consoler. Tout ceci serait excellent si M. Savoir n'avait fait une fausse note, une seule : Anna exagère au début la gaucherie jusqu'à être risible. Étant donné ce que M. Savoir veut faire par la suite, voilà une invraisemblance. Je n'en vois pas ailleurs, mais j'en vois une là.

Troisième acte, le lendemain matin. Avant de partir, Anna a confié à Pierre une somme importante ; ce sont, dit-elle, ses économies. Puisqu'il est banquier, qu'il lui rende le service de placer cet argent, elle n'y entend rien. Pierre est à la fois ému et tenté, car Irène l'a acculé à de pressantes difficultés, et une pareille somme le sauverait. Mais il est honnête, il ne cédera pas à la tentation, ni même au sophisme que n'eût pas manqué une conscience facile : en rétablissant ses propres affaires, il ne fait qu'employer le dépôt à un placement comme un autre. Mais, je le répète, car le trait est important, M. Savoir a pris grand soin que son héros ne fût pas malhonnête. C'est pourquoi nous sommes saisis lorsque Irène reparaît, lui fait une scène de jalousie furieuse, et quand elle l'a de nouveau affolé, lui demande de l'argent. La vraisemblance de détail est soigneusement graduée : Irène est fort riche et se moque de l'argent. Elle en aura demain, mais c'est aujourd'hui qu'il lui en faut, elle a un caprice à passer sur l'heure. Il dit : « Je n'en ai pas. » Elle répond : « Faites voir, ouvrez le coffre. » On y trouve l'enveloppe, avec le nom d'Anna Tripied. Elle exige cet argent-là, tout de suite, sinon elle ira le demander à un rival,

qu'elle garde en réserve pour en jouer dans les grandes occasions. Alors, il lui crie : « Cet argent n'est pas à moi, si je vous le donne, vous me déshonorez et je ne survivrai pas au déshonneur. Si c'est cela que vous voulez, prenez, allez-vous-en et soyez satisfaite. » Il la chasse et elle s'en va en promettant la récompense : « Chez moi, ce soir, à minuit. »

Resté seul, il prend son revolver. Ici encore, j'ai une critique à présenter. Tout à l'heure, M. Savoir nous empoignait. Puis, comme s'il voulait mettre un intermède, une détente entre deux scènes tragiques, à ce moment pathétique, il fait rire. Il n'y a qu'un instant, nous étions en pleine vérité, la vérité d'une passion qui joue avec la mort. Et, brusquement, cet homme qui songe à se tuer parle comme dans un vaudeville. Encore une invraisemblance, non pas dans la conduite générale de l'action, mais dans le détail.

L'actrice qui joue ainsi avec l'amour et la mort sait bien qu'elle risque le coup de revolver pour elle ou pour lui. Elle se hâte de reparaître sous les traits d'Anna, elle arrête son bras. Il crie son infamie, il a laissé l'autre enlever l'argent. « Je te pardonnerai dit-elle, si tu l'oublies, si tu la chasses de ton souvenir, si tu me préfères, telle que je suis, honnête et simple, à elle, cruelle, perverse et séduisante. Ne va pas chez elle. N'y va plus jamais. » Il jure, mais on sait qu'il hésite. Et le rideau tombe comme sur l'avant-dernier acte d'une bonne tragédie, au moment où tout est encore en suspens.

Dernier acte, à minuit, chez l'actrice. « S'il ne vient pas ce soir, songe-t-elle, je lui pardonnerai tout. » Il vient, le pauvre lâche. Il a la menace à la bouche et le revolver à la main, mais il est là. Alors elle impose une épreuve suprême : elle exige qu'il écrive à Anna une lettre de rupture. Et menant son rôle jusqu'au bout, elle lui dicte, mot pour mot, la lettre de rupture par laquelle il a une première fois déchiré le cœur d'Anna, il y a seize ans, à Lunéville. Jusqu'alors, il a tout supporté, tout accepté. Porter ce coup de poignard à la femme qui l'aime pour divertir la femme qui se joue de lui, c'en est trop. Dans un dernier sursaut, il tire sur Irène, et c'est, enfin, ce geste désespéré qui les délivre. Il n'atteint pas le corps matériel de la double amoureuse, mais en montrant qu'il est capable de sacrifier Irène à Anna, il tue la fausse Irène, et c'est Anna, sûre d'un cœur si durement conquis, qui tombe dans ses bras.

Une partie de la critique a dit que ce double personnage était invraisemblable. Il importerait de s'entendre. On a contesté la vraisemblance des faits, on n'a pas parlé de vraisemblance des sentiments. Cependant, c'est la seule qui compte, la seule qui soit. L'autre n'existe pas.

Il n'y a pas de faits invraisemblables. Tout est possible, et il y a plus de choses au ciel et sur la terre que n'en peut inventer l'imagination d'un homme de théâtre. M. Savoir a pris grand soin de rendre croyable l'aveuglement d'un homme passionné, il a multiplié les précautions efficaces. Quand Pierre rencontre Irène, elle est travestie.

Il l'a séduite jadis en passant, puis il n'a plus pensé à elle pendant seize ans. Irène maintenant se refuse à lui, elle paraît sous les traits d'une actrice étrangère, et Mme Simone tient le rôle avec un art si saisissant qu'elle administre sous nos yeux la preuve qu'une grande actrice peut jouer un double personnage de manière à tromper. Les événements se précipitent si serrés, si rapides, que Pierre n'a guère le temps de réfléchir, et si logiques que je ne vois nulle part la fissure par laquelle pourrait s'insinuer le doute. Au point de vue de la stricte vraisemblance matérielle, on peut accepter le postulat de M. Savoir. Il y a chez les maîtres de la scène, dans les *Menechmes*, dans *le Menteur*, dans *Peines d'amour perdues*, *le Conte d'hiver* ou *la Comédie des méprises*, dans *le Malade imaginaire*, dans *l'Epreuve* ou dans *Carmosine*, des conventions de fait, ressemblances ou travestissements, aussi fortes, et qui ne nous ont jamais dérangés.

Allons plus loin : les faits pourraient être douteux, je m'en soucierais guère si les sentiments sont vrais. Je n'oserai jamais affirmer qu'un fait n'est pas possible. A la passion, à l'aveuglement, à la folie des hommes, tout est possible, non moins qu'à l'héroïsme, à l'esprit de sacrifice, à la foi. Il n'y a que des sentiments invraisemblables.

J'ai relevé dans *la Couturière de Lunéville* quelques entorses partielles à la vérité. Les sentiments conducteurs sont d'une vérité qui fait la beauté, la force et la nouveauté de la pièce.

Le personnage de Pierre Rollon est juste. C'est un garçon séduisant, pas plus honnête ni malhonnête que tant d'autres. Il a agi avec Anna comme ont agi bien des jeunes gens depuis que la terre tourne. Quand elle reparaît, il sent le prix de cette tendresse vraie et sûre, il est heureux près d'elle, il y resterait volontiers toute sa vie. Surpris, charmé de retrouver après seize ans cet amour fidèle et fort, il éprouve pour elle reconnaissance, tendresse, affection. Il lui promet de l'épouser. Il voudrait faire le bien, et s'il fait le mal, c'est malgré lui. Trait important, car M. Savoir est un auteur israélite, mais qui manque à toutes les règles du théâtre d'Israël. Son héros est faible, il n'est ni vil, ni mufle. Il est mené, comme tant d'autres, par le désir. Mais il résiste, et, à la fin, il réagit, quand il est temps encore. Ce n'est pas un héros du devoir. Mais il n'est ni pervers, ni même méprisable ; ou alors il faudra mépriser toute la faiblesse humaine.

L'originalité de la pièce est dans le double caractère de la femme. Ici, je ne vois guère qu'à louer. Irène n'est pas tout d'une pièce, elle n'avait pas prévu au début toutes les conséquences de son acte. Quand elle retrouve le seul homme qu'elle ait jamais aimé, elle pense d'abord à le reprendre, commence par rompre son mariage. Comme il y a en elle beaucoup d'amertume, elle entreprend de se venger un peu. Ce n'est que par degrés qu'elle est entraînée par les événements à mesure qu'elle les crée. Elle ne songeait pas en commençant à affoler Pierre, à lui faire commettre le mal, presque le crime. Ce n'est qu'en jouant qu'elle se prend au jeu. Peu à peu, elle devient lucide, elle

risque son bonheur ou sa vie avec un emportement clairvoyant, une passion désespérée. L'amour de Pierre pour la fausse Irène est une trahison pour la femme qu'elle est vraiment. Elle voudrait être sûre du caractère, du cœur du seul homme à qui elle ait jamais cédé, car M. Savoir a eu le soin d'indiquer que l'actrice était insensible aux hommages, de même qu'il lui fait souhaiter une union définitive avec Pierre. Ainsi, auprès de lui, elle retrouve sa passion toute vive, pure, entière et Pierre s'est mis à aimer en elle une femme imaginaire, artificielle, non seulement l'actrice qu'elle est devenue, mais la femme cruelle qu'elle a voulu paraître pour l'éprouver et le punir. Il désire cette femme-là par vanité, il lui cède par faiblesse, et c'est à cette femme-là qu'elle veut l'amener à renoncer, et c'est par la logique de la situation et de leurs caractères qu'elle est amenée à multiplier les épreuves jusqu'au tragique. Cette progression est juste, elle est nuancée, elle est vraie. Mais ce n'est pas cette vérité fragmentaire, à ras de terre, cette vérité photographique à laquelle nous avait habitués l'école naturaliste et les écoles étrangères, russe, anglaise, scandinave. C'est une vérité dont il a fallu dire qu'elle rétablissait les droits d'une faculté précieuse, l'imagination dans l'étude du cœur. Pourtant, ce n'est pas non plus la vérité transposée et stylisée des chefs-d'œuvre. Il manque à cette pièce d'être écrite d'une main ferme, d'un ton uni. A l'accent, au souffle qui la soulève au-dessus de la petite analyse méticuleuse, il lui manque de joindre les hautes et pures vertus du style qui transmuent la vérité en diamant. Car si, à ses évidentes qualités, *la Couturière de Lunéville* unissait quelque grâce, si M. Savoir avait su retrouver l'art de nos discours sur les passions au lieu de se satisfaire de la langue du théâtre moderne, il nous aurait donné une excellente pièce.

LUCIEN DUBECH.

LES FAITS DE LA QUINZAINE

DANS LA RUHR. — LA RÉSISTANCE ALLEMANDE. — *Encouragée par les ordres venus de Berlin, la résistance allemande s'accentue dans le bassin de la Ruhr.*

— *Le gouvernement allemand répond, le* 1er *février, à la note du* 26 *janvier de la Commission des réparations informant le Reich que sa demande de moratorium du* 14 *novembre est considérée comme caduque en raison de son manquement général. Le gouvernement allemand persiste à soutenir que la suspension des prestations a été causée par l'occupation de la Ruhr.*

La Commission des réparations riposte que la note allemande ne comporte pas de réponse et maintient sa décision du 26 janvier avec toutes ses conséquences (3 février).

— *Le barrage établi par les autorités françaises à la sortie des charbons et du coke est étendu au benzol, aux huiles lourdes et à la houille (2 février).*

— *Le chancelier Cuno se rend dans les territoires occupés par la France pour y prêcher la résistance (5 février).*

Ce voyage est suivi d'une recrudescence d'agitation qui gagne la région de la Sarre (6 février).

— *Les actes de sabotage se multiplient, au point que les autorités françaises se voient obligées d'annoncer que les coupables seront poursuivis en conseil de guerre et passibles de la peine de mort (7 février).*

— *Entrevue de MM. Poincaré et Jaspar. L'entrée de la Ruhr est interdite aux ministres allemands (10 février).*

— *La sortie des produits métallurgiques des régions occupées est interdite à partir du 12 février. A partir du 13, la sortie de toutes marchandises, quelles qu'elles soient, est interdite.*

— *A Gelsenkirchen, échauffourée entre deux gendarmes français et des agents de la Schupo, provoquée par ces derniers. Les Français sont blessés. Un Allemand est tué* (12 février).

A la suite de cet incident, le bourgmestre, le chef de la police et les agents présumés coupables sont arrêtés. La ville de Gelsenkirchen est frappée d'une amende de cent millions de marks (13 février).

— *Discours du Trône à la rentrée du Parlement britannique : l'Angleterre, bien que n'approuvant pas l'action franco-belge, ne veut pas, dit le discours, ajouter aux difficultés de ses alliés.*

M. Bonar Law rappelle ensuite les propositions du gouvernement anglais à la Conférence de Paris. Tout en déclarant qu'il désapprouve l'occupation de la Ruhr, il est d'avis que l'Entente doit être maintenue. Il espère d'ailleurs « que quelque chose se produira qui rendra possible une intervention britannique » (13 février).

Ces paroles énigmatiques ont pour effets immédiats une nouvelle baisse du franc et un redoublement de l'insolence allemande. Le président Ebert fait une tournée de propagande pour prêcher la résistance.

Devant l'attitude de plus en plus hostile de la « Schutzpolizei », les autorités françaises décident de procéder à son désarmement (14 février).

— *Mission de M. Le Trocquer à Londres pour demander à l'Angleterre de laisser la France utiliser les chemins de fer de la zone de Cologne occupée par les Britanniques, afin d'assurer ses communications avec la Ruhr (15 février).*

LES AFFAIRES DE TURQUIE. — *Le document contenant les contre-propositions turques est remis le 1er février aux délégués alliés à Lausanne.*

A la dernière minute, les Turcs refusent de signer (4 février).

La délégation anglaise reprend immédiatement le train. C'est en vain

que les Français essaient d'arranger les choses. Les Turcs quittent Lausanne à leur tour (7 *février*).

— *Le gouvernement de Smyrne adresse aux bâtiments de guerre alliés ancrés dans le port la sommation d'avoir à partir dans la nuit du* 7 *au* 8 *février*.

Un accord entre les Turcs et les commandants alliés maintient toutefois le statu quo *jusqu'à ce que l'affaire ait été réglée par voie diplomatique* (9 *février*).

Les Alliés répondent à l'ultimatum d'Angora (13 *février*).

France. — *La Cour d'assises de la Seine condamne par contumace à la déportation dans une enceinte fortifiée M. Ernest Judet et M. Hans Bossard, accusés d'intelligences avec l'ennemi* (3 février).

— *La Chambre des mises en accusation de la Cour de Paris rend pour la seconde fois un non-lieu dans l'affaire Bernain de Ravisi* (9 *février*).

— *M. Ernest Judet écrit au procureur général Lescouvé qu'il quittera Gunten le* 16 *février pour se présenter le* 17 *aux autorités de la frontière.*

— *La Fédération unitaire du sous-sol lance un appel pour décréter la grève générale à partir du* 16 *février* (15 *février*).

L'Affaire de Memel. — *Le gouvernement lituanien répond à l'ultimatum des puissances du* 1er *février au sujet du rétablissement de la situation légale à Memel.*

Il déclare n'avoir aucun moyen de s'opposer efficacement au mouvement insurrectionnel qui revêt un caractère national, mais il annonce qu'il enjoint à tous les volontaires originaires de Lituanie de rentrer immédiatement dans ce pays (9 *février*).

— *Un gouvernement provisoire est constitué à Memel* (10 *février*).

A. M.

Le Gérant : Georges Moreau.

PARIS — TYPOGRAPHIE PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 28029.